MAR 13 1923

Année. N° 1. 1er Janvier 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
tesse de Noailles.	*Le Conseil du Printemps*	5
otus	*Études et Portraits : M. Raoul Péret*	14
é Bazin	*Il était quatre petits Enfants.* — II	20
rles Diehl	*L'Empereur au nez coupé*	71
n Galsworthy	*Le Patricien.* — III	95
ri Brémond	*La Philosophie de Saint François de Sales*	135
nard Bouvier	*Le Journal d'Amiel*	153
Decamps	La Vie financière : *La Question des réparations*	177
rice Muret	La Vie à l'Étranger : *Le Destin de l'Allemagne*	191
el Bonnard	La Vie présente : *Le Rôle des Femmes*	204
iré Chaumeix	La Politique : *La Conférence de Paris*	216

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

La *Revue de Paris* a publié en 1922 : **Les Mémoires** Princesse **Paley** et de la **Princesse Metternich**; les Souveni la comtesse Kleinmichel et du comte Primoli; la **Politique de g** de Paul Painlevé; **Priscille Séverac**, de Marcelle Tinayre;

L'Homme traqué, de Francis Carco, qui a remporté le Grand p roman;

Rémi des Rauches, de Maurice Gènevoix, qui a obtenu l Blumenthal; des nouvelles, des inédits, des études théâtrales, etc. auteurs français et étrangers les plus notoires.

Elle a le plaisir d'annoncer à ses lecteurs qu'elle publiera nota en 1923 :

SOUS LA ROSE

la nouvelle œuvre d'ANATOLE FRANCE, que l'illustre écrivain voulu lui réserver;

Une correspondance de Colbert à Mazarin

tirée des Archives de Dampierre, avec une préface de M. le duc de L

Des Souvenirs de Sir George Buchanan

Ambassadeur d'Angleterre en Russie au moment de la Révolutio

DE NOUVELLES LETTRES INTIMES d'ERNEST RENAN à sa sœur HENRIETTE

Le Récif, d'Edith Wharton; *les Conseils de Doña Urra* Gérard d'Houville; *les Routes Secrètes*, de Marcelle Tinayre; *le G Malheur*, de Francis Carco; *le Duel*, de J. Conrad;

des romans et nouvelles d'HENRI DE RÉGNIER et de BOYLESVE, de l'Académie française; d'Henri Duvernois, d'Ale Arnoux, de Jean Giraudoux, de Colette, de la Comtesse de Noail Camille Marbo, de Blasco Ibañez, d'Edmond Jaloux, de Robert d et de Jacques de Lacretelle;

des articles d'Arthur Chuquet, Émile Borel, Henri Bré Lanzac de Laborie, Albert Thibaudet, Constantin Photiadès, etc...,

et une série d'œuvres dont elle fera connaître au fur et à m le programme.

LE CONSEIL DU PRINTEMPS

« Tout ce qui vit dit oui. »

L'homme qui avait décidé d'obtenir la femme dont il n'était pas aimé sentit brusquement sa solitude et sa faiblesse. Habitué à ce que la raison contrôlât son instinct, fît parmi ses besoins ténébreux et profonds un choix rapide et décisif, il demeura étonné, confus, troublé devant l'insistance qu'opposait tout à coup à sa sagesse un insensé, un obstiné désir. Il aimait, et dans le moment le plus inopportun, l'être le plus difficile. Comme un visiteur fortuné parcourt plusieurs domaines qu'il lui est loisible, pense-t-il, d'acquérir, et s'arrête au meilleur, celui-ci, depuis un an, avait, au cours des jours, inspecté bien des visages, bien des consciences féminines, et le destin l'ayant mis en présence de la créature dont devait s'émouvoir le plus son goût délicat, il sentit chanceler de plaisir son souhait ravi, en même temps que sa volonté obscure s'emboîtait désormais dans tous les pas de cette étrangère. Bien qu'il ne connût d'elle ni son existence apparente, ni sa vie secrète, et qu'elle dût être ainsi à ses yeux presque improbable, il fit, avec son désir soudain, un pacte non formulé, mais joyeux et résolu. L'hésitation n'a pas le pouvoir de faire faiblir un amoureux projet. L'espérance fournit à l'âme chasseresse la force qu'il lui faut pour n'être pas rebutée dans les moments de lutte, d'indécision et d'aride espace.

— Que l'homme épris fût marié à une femme dont il tenait

1er Janvier 1923.

tout le bien-être; qu'il parût, avec grâce mais une ombre naissante, le frère robuste de son fils aîné; qu'il fût le héros éphémère et léger de liaisons que lui pardonnait sa compagne en raison de leur brièveté, rien ne pouvait prévaloir contre l'obsession croissante que provoquait en lui l'étrangère voilée, distraite et sans désir.

Que savait-il d'elle, dans cette prétention puissante et rassurée de la vouloir un jour tenir contre soi? D'abord l'obstacle, la dénégation, le refus taciturne de cette femme, de tout son être, de toute sa destinée; — mais il se disait aussi qu'elle était un corps féminin, qu'elle avait rêvé, connu, regretté la passion, et par là, si farouche qu'elle semblât, et solitaire, et triste, il ne doutait pas qu'une circonstance, qu'une heure imprévue, déjà déterminée, lui livrerait cette enfant inquiétante mais fragile, prédestinée à la libération de son âme, aux sanglots qui font rouler le cœur vers l'âpre et l'unique consolation du monde.

— Ils se voyaient peu. La bonne volonté du sort n'était point acquise à l'homme amoureux d'une femme nonchalante, mais si confiant et si fort fut ce poids de l'esprit que, de loin, il mit sur elle, qu'elle lui paraissait en secret providentiellement accordée, dans un mystère qui tient de la nécessité du rêve et des faveurs du destin, et tel qu'à travers ses tribulations Jacob entendit que lui étaient dévolus le corps ignorant et la poésie de Rachel.

— Ni les semaines, ni les circonstances ne travaillaient pour eux; jamais les propos ou l'attitude de l'étrangère, rencontrée parfois dans l'incommodité des réunions, des conversations convenues, n'augmentaient ses chances rêveuses. Il l'aimait parce que son désir intérieur était si net et si volontaire qu'il lui tenait lieu d'anticipation, de réalité; et quand, avec un malaise timide qui lui révélait les lents ravages que la passion avait faits dans son ferme caractère, il se tenait devant elle sans oser l'aborder, l'interpeller, il sentait bien, en même temps, qu'un fauve qu'il s'étonnait de dominer encore combattait en lui pour s'emparer de cette femme délicate, pour la terrasser sans scrupule, pour la dévorer avec le besoin et la réjouissance d'un long appétit, sans plus interroger l'assentiment de sa victime irritante.

Elle ne s'apercevait pas de lui. Elle partit, non pour le fuir, puisqu'elle ne le craignait pas, étant sans amour pour lui, mais parce que le printemps, décochant ses vertes flèches, la dirigeait vers un printemps plus vif encore, sur les golfes d'Italie. Il la suivit; ils se rencontrèrent, elle l'évita. Elle le trouva plus souvent sur son chemin, et se résigna gracieusement à sa présence. Elle tomba malade dans un hameau au pied du Vésuve, il s'y rendit. Elle s'installa à Sorrente, dans la villa orientale d'une de ses parentes, où il fut convié aussi. Elle le vit; elle l'entendit; elle fit confiance à sa sollicitude réelle, évidente, délicate; elle accepta son amitié.

— Ni l'homme ni la femme ne croyaient à l'amitié. Lui croyait à un stage aux méandres difficiles, qui durerait autant que le caprice réservé de cette femme secrète. Il s'étonnait pourtant qu'elle eût, devant l'offrande du plaisir, ces moments de langueur puis de réticence, cette installation dans l'indécis, ce besoin de rester à la veille de son désir, dans le malaise et l'indolence d'une espérance sans issue. Et, elle, sentait bien, dans son état de lassitude physique, d'ennui poignant, de désœuvrement, que la sympathie qu'elle éprouvait pour lui ne pouvant être de l'amour, ne s'attarderait pas non plus à la chimère de l'amitié, que l'on n'obtient qu'après la satisfaction du désir. Elle souhaita que cet homme ne lui fût qu'une compagnie passagère, divertissante, harmonieuse, et elle crut avoir fixé ainsi les bornes de leur communauté. Ils se virent donc dans le mensonge que la nature impose aux êtres pour leur permettre de se connaître sans offenser la solitude intérieure, la délicatesse et la pudeur. Elle ne lui livrait rien que de vivre et de respirer devant lui. Mais à celui qui désire, la vie seule du corps convoité est un bien suffisant. Elle vivait, silencieuse, hostile, décourageante, qu'importe? De son souffle seul découlaient toutes les promesses. Il la regardait, et par la profondeur lucide de ce regard, qu'elle dédaignait d'observer même, il possédait toute cette femme qui n'eût pu se soustraire à la connaissance ardente qu'il prenait d'elle qu'en s'arrêtant d'être vivante.

La demeure qui les réunissait, par un hasard que celui qui aimait put prendre pour une attention et une promesse du sort, semblait édifiée pour l'éclosion de l'amour, et pour sa pro-

tection. — Quelle direction fallacieuse donnent au rêve un paysage romanesque, un jardin dessiné parmi l'épaisseur des massifs odorants, une maison où l'air resserré s'allonge en arabesques parfumées, et où le silence, chargé de songes, semble attentif, autant qu'une amie complaisante qui veille sur le secret d'une chambre heureuse!

— Lui venait souvent causer avec elle, au charmant début des nuits, quand ils avaient pris congé de leurs hôtes, et elle s'était habituée à le sentir vivre, se mouvoir, se dévouer pour elle, épier tous ses souhaits, dans la chambre et l'aimable pièce attenante qui lui étaient réservées. D'ordinaire, ils se quittaient de bonne heure, avec à peine ce léger embarras de l'adieu tendre qui se retient d'être solennel; mais ce soir-là, plus comblé de charme aérien, les gardait davantage réunis.

— La fenêtre de la chambre restait ouverte sur ce faible et chaud clapotement de l'air qui, la nuit, s'efforce de vivifier le monde végétal assoupi. Dans le jardin enivrant d'aromes et de paix rêveuse, le squelette étoilé des palmiers barrait de leur reflet aux striures foncées les petits chemins pavés de rose bitume. La clarté de la lune, favorable comme des bijoux et des fards féminins à la beauté secrète de l'ombre, inondait l'espace, et parait le sol de sa richesse immense et facile. Parfois l'odeur des œillets posée sur une brise plus active pénétrait davantage dans la pièce ténébreuse où se tenait le couple amical, et dilatait la respiration de la femme silencieuse, avec la force d'un navire subtil dont la proue divise l'onde compacte et fait son puissant chemin.

L'homme et la femme attendaient. Elle, étendue sur un divan reculé, lui accoudé à la large embrasure de la fenêtre. Ils regardaient l'aspect étrange de la nuit, ces molles moiteurs rêveuses où l'animation stagne moins qu'elle ne s'apprête; qui contiennent l'aube; où se prépare quotidiennement, dans le mystère, le cri de l'éternel éveil. Mais leurs regards, comme leurs esprits, demeuraient séparés. Lui ne s'en inquiétait pas. Peu distant de cette femme lasse qui se taisait, il sentait venir l'heure divine de son destin. Devant cette bénédiction qui l'enveloppait d'un religieux bonheur, soudain il ne se sentait pas pressé. Lui qui avait poursuivi cette femme, qui l'avait encerclée de ses aveux, de ses prières, qui l'avait

doucement, mais sans répit, interrogée, pressentie, harassée, fermant toujours le passage aux protestations molles et sages que la conversation raisonneuse de son amie opposait à ses sollicitations directes, lui qui ne tenait pas compte d'elle tant elle était en lui déjà et qu'il en voulait disposer, qui ne cherchait pas, dans sa forte convoitise, à la séduire habilement mais à se l'attribuer avec une sincère fatuité, et comme si l'ivresse de cette étrangère devait un jour dépendre naturellement de celle qu'elle autoriserait, — à présent il attendait. — Quelles images venues de la piété de l'enfance, quels sentiments d'humilité reconnaissante, auguste, quelle pudeur triste et réfléchie envahissent soudain le cœur de celui qui va être exaucé? Quelle crainte retient le corps humain devant l'irréparable et néfaste terme du bonheur? Devine-t-il qu'il lui est permis encore de renoncer à ces sommets tentateurs, énigmatiques, d'où il ne fera plus que descendre? Constate-t-il soudain, dans un amer pressentiment, que celui qui aspire expie? S'inquiète-t-il obscurément de ces zones défendues qu'il a forcées avec une obstination qui, venant de lui seul, le laisse interdit, effrayé, devant ce labeur qu'il semble avoir accompli imprudemment, en dehors des desseins paternels du sort? L'approche de l'amour en sa perfection, lui fait-elle palper l'autre excellence du monde, la pleine et puissante mort? Enfin, le moment insigne où les forces infinies de l'être vont se répandre, où son sang va se glorifier et tenter de poursuivre par la volupté sa course éternelle, lui annonce-t-il qu'il sera ensuite et brusquement le vieil homme, celui qui a créé, qui a provoqué la chance de se perpétuer, qui, ensuite, de tout son poids, retombe, lassé, parmi la masse de ceux dont la mission est accomplie?

— Le sublime calme de la nuit indifférente, le bruissement délicat du jardin finement et brillamment sonore comme si le fourmillement des astres y eût projeté un étincelant crépitement; les massifs de fleurs froissées par le passage des bêtes prudentes et craintives, dont les tiges et les corolles recevaient la soulevante empreinte, lui enseignaient-ils que tout dans l'homme est animal, que le désir, ce grand acte de l'âme, qui dispense à l'homme le suprême orgueil, s'emploie peut-être à le duper, à lui faire renier l'âme même,

l'oblige à se dépouiller d'elle pour s'unir à la frémissante et suave bestialité du monde, de ces silences, de ces cieux éclairés, de ces feuillages lactés à qui l'univers animal imprime, en de rapides et chaudes conjonctions, son onduleuse ardeur?

— Homme, s'il se peut, s'il en est temps encore, songe à toi-même, éloigne-toi de la femme que tu désires! Ne connais pas celle qui te sera désormais l'inconnue. Ne cherche pas en ce corps à te prouver ta force, et ta joie, et ta bonté. N'étreins pas l'ennemie; n'envahis pas ces terrains où l'on meurt!

Que sais-tu d'elle pour la croire un abri? Que présumes-tu d'elle pour la juger permanente? Pourquoi imagines-tu que cet être libre, et qui ne t'as pas appelé impérieusement, te restera soumis parce que tu lui es désormais enchaîné? La femme ne consent qu'à la faiblesse qui lui vient d'elle-même et qu'elle affirme par des ruses royales, qui abolissent la honte. Ne lui impose pas ton vertige robuste et tyrannique! S'il se peut, enfuis-toi d'auprès de celle qui ne t'a pas choisi!

— Dans la pièce habitée d'ombre et de parfums, l'homme songeait avec un cœur de fiancé à la proie douce et facile, pensait-il, qui gisait dans les ténèbres non loin de lui, sur le divan. Elle, taciturne et méditative, s'entretenait avec elle-même. Son regard plein de choses passées, renseigné par les douloureuses amours, se fixait sur l'espace céleste, et, devant l'inexplicable figure de la géométrie étoilée, elle sentait que la nature, en son remords d'être inexorable, patiente et sans but, en sa tentative de réparation triomphale, conseillait à tout ce qui vit le consolant délire de la volupté.

Bien qu'elle fût sans prédilection pour son compagnon actuel, et, au contraire, fascinée par une rencontre récente où son imagination se complaisait, faisait de vagues mais admissibles projets, elle ne se sentait pas rebelle à la souffrance de l'homme présent. Elle ne lui en voulait pas de son désir angoissé; elle supportait qu'il fût grave, secret, bouleversé, haletant à cause d'elle, et que, de toute la tristesse subite de son esprit, il l'adorât.

Comme il approchait un siège du divan où elle était allongée, enveloppée de châles qui lui donnaient l'attitude mys-

térieuse des mortes égyptiennes, elle tendit vers lui sa faible main, elle laissa éclore sa voix murmurante, elle accepta qu'il s'assît près d'elle, qu'il exprimât sa tendresse. Elle l'y incitait même, à présent qu'il ne s'y sentait plus guère habile, et que, de toute son énergie tremblante, il tentait de réprimer une ardeur brutale dont la violence l'effrayait, qui bondissait en lui et le bousculait autant que la tigresse, agrippée de toute sa vibration formidable aux barreaux de sa cage métallique, ébranle son cachot de fer.

Elle, paisible, rassurée, négligente, rejoignait par le regard et l'âme l'étendue, les aromes, les suaves allées, devenait un fragment de la nuit, une fille des dieux nocturnes, âme cosmique où l'univers avec sa science insondable et son ignorance infinie se concentre soudain, réduit et total. Et sa voix n'était plus que la faible émanation de son être presque endormi.

Alors voyant le pâle et léger fardeau du visage et des mains de son amie éclairer le sombre divan, l'homme plein de passion se prosterna et couvrit de baisers ardents les doigts, la robe, le visage de celle en qui il souhaitait se confondre, et se perdre à jamais.

— Pareille aux fleurs fermées des nuits, à leur froid repliement, la femme ne répondit pas aux embrassements emportés, appuyés, profonds. L'orage de désir et de rêve qui s'abattait sur sa délicate tête lui faisait seulement incliner un peu le cou, et, pour se dérober à cette tempête embrasée, chuchotante, elle se réfugiait dans les bras mêmes de l'agresseur, se collait à son corps sans frémir, implorait sa grâce par de chétives plaintes musicales, le désarmait par cette folie épuisante d'ingénue douceur, qui témoignait, en se confiant, en se dérobant, d'une faiblesse déconcertante, aussi rebelle que soumise.

— Se souvenant par toute la mémoire de son être qu'elle avait déjà reposé sur l'épaule des hommes éperdus, elle était fraternelle à celui-ci; rendue à l'élément naturel, elle ne repoussait pas cet homme pareil aux autres hommes, et qui lui rapportait la tendre habitude, l'accoutumance, les balbutiements connus, les audaces esquissées et réprimées, l'occasion sacrée que la passion seule accorde aux femmes, à leur autorité secrète et terrible, de pouvoir tout permettre à leur voix, à

leurs élans, à leurs impulsions, à leurs mystérieux désirs, — sauf l'amour qu'elles ne ressentent pas.

— Quel fut le combat de ceux-ci? Quelle indéchiffrable lutte, défensive ou consentante, enfermait ces deux corps haletants dans son cercle d'enlacements, de prodigalité, de ruse, de mouvements et de souffles mêlés? — L'homme, vaincu par son triomphe ou par les limites qui lui avaient été imposées, restait penché sur sa compagne, et contemplait avec un douloureux amour, plein d'idéale tristesse, dans les yeux chaleureux de la femme, le sceau qui ferme son cœur. Elle, déjà rentrée en soi-même, repliée sur ses propres songes, ayant résorbé son âme épandue, le regard distrait, caressait avec gratitude la caressante main de celui qui console comme le pourrait faire la nature elle-même, et sa tendresse silencieuse, voilée de digne solitude, enveloppait avec une puissance mélancolique celui qui se livre tout entier à celle qui restreint son accueil!

— Homme, ne te crois pas le maître de la femme qui ne t'a pas choisi. Ne la mesure pas à sa faiblesse, à sa solitude, à sa langueur, en supposant que ton zèle et ta force obtiendront d'apprivoiser et d'adopter cette orpheline. Le grand instinct des femmes est la volonté. Elles règnent d'abord par l'esprit. Leur grande noblesse est dans leur invincible choix ou dans leur fatal refus. Lorsqu'on les croit aptes par leur dénûment et leur désarroi à être persuadées, conquises, une seule loi les régit encore, c'est de vouloir. Leur destin est de jeter sur les groupes humains un regard sans défaut par lequel, soudain, un seul homme est agréé. Ne te flatte pas de découvrir leurs profonds secrets. Elles se taisent, et leur cœur reste hermétique parce qu'elles écoutent un ordre qui ne vient pas des régions où tu vis. Elles n'ont d'échange qu'avec le divin. Là est leur conscience, leur joug, la règle sacrée. En leurs timides choix, souvent audacieux, elles se peuvent tromper, mais quand tu les accuses alors de caprice, ou de perversité, leur dieu les juge encore innocentes. Eussent-elles même entre tes bras goûté les approches du bonheur, ne te vante pas en ton cœur d'avoir détruit leur solitude. Qu'est-ce qu'un corps dont l'âme s'est retirée, dont l'esprit n'a pas consenti? Si celle que tu aimes ne t'a pas choisi pour sa terreur et son acclimata-

tion, si tu n'es pas toi pour elle, c'est-à-dire le seul homme et le seul redouté parmi la foule des hommes, si elle ne sait pas secrètement ton nom et ta personne à force de les avoir puissamment imaginés, si elle veut ignorer ta participation à ses décisions rêveuses et volontaires, de quel droit peux-tu lui demander de se souvenir? L'âme connaît-elle la reconnaissance, le scrupule, la honte, parce que le songe des nuits l'a favorisée d'un amoureux bonheur? Peux-tu lui interdire de retrouver ses ailes d'enfant céleste, qui la dirigeront vers l'aérien monastère des nuées, où, paisible, absoute, ayant recomposé sa pureté, elle attendra, dans l'oubli ou le dédain du passé, que s'impose à elle de nouveau la saison de son désir?

— Femme, créature sans péchés, qui ne fais rien de plus qu'il ne faut pour te maintenir vivante dans l'assaillante et décourageante vie; chez qui il n'est point d'excédent, mais la juste mesure de la nécessité; toi qui prends avec prudence et courage l'amère responsabilité des momentanés bonheurs; qui portes le poids de la faiblesse de l'homme, de sa soumission au hasard, de sa passion fortuite; toi qui es avancée dans la connaissance de l'inévitable et de l'éphémère, qui ne livres jamais ta science maudite et pitoyable mais te tiens avec sérénité aux confins de l'amour et de la mort; toi qui soutiens et berces un front plus lourd que le tien; qui satisfais, épargnes et protèges celui qui te devrait assistance; figure de la cruelle sagesse et du secret, tais-toi! Ne parle pas, pour exprimer la vérité, à ces petits devenus grands que l'on appelle les hommes. De tes yeux maternels, considère leur incessante ignorance.

Que les mots que tu déverses sur eux comme un chant leur dispense le terrestre paradis! Qu'ils soient heureux, qu'ils se réjouissent, qu'ils aient le bonheur, quand tu ne peux avoir que le plaisir! Et quand, après ce plaisir mystérieux dont ils ne font que te transmettre le legs céleste, tu chercheras, dans ta solitude, la noblesse, le repos et le secours de ton âme, puisses-tu contempler toujours, épanoui dans ton cœur tranquille, le sourire énigmatique de ton austère et divine bonté...

COMTESSE DE NOAILLES

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. RAOUL PÉRET

C'est exercer une des plus hautes magistratures de la République que de présider la Chambre. C'est aussi pratiquer un art. M. Raoul Péret n'oublie ni l'une ni l'autre de ces vérités. Le Président de la Chambre est le troisième personnage de l'État. Il est consulté par le Président de la République au moment des crises ministérielles. Il est par destination l'homme qui doit le mieux connaître les tendances de l'assemblée, les forces respectives des partis, les préférences avouées ou cachées de la majorité. Mais il n'arrive pas à cette maîtrise sans un don personnel que perfectionne l'expérience. C'est par l'effet d'un apprentissage que du haut de son fauteuil le Président suit toutes les fluctuations d'un débat, discerne les nuances, saisit le moment opportun pour diriger la discussion. M. Raoul Péret, bien que jeune encore — il a cinquante-deux ans — est un parlementaire déjà ancien, et depuis deux années qu'il préside la Chambre, il a montré qu'il en possédait une complète connaissance.

Assez grand, resté mince, le profil fin, les yeux vifs, M. Raoul Péret est dans la tradition des Présidents élégants. Des hommes bien divers ont passé au fauteuil présidentiel. Un tribun comme Gambetta s'adaptait à ces fonctions plutôt qu'il n'était fait pour elles, et loin de l'action il avait toujours

un peu l'air d'être dans un exil passager. Des hommes d'étude et de gouvernement tels que Burdeau et plus récemment M. Paul Doumer ont présidé la Chambre à des moments où elle a voulu faire de leur avènement une manifestation politique et leur témoigner son estime : mais ils ne se sont pas donnés d'une manière durable à ces fonctions. Floquet, Brisson, Deschanel, au contraire, ont été essentiellement, quel qu'ait été par ailleurs leur rôle politique, des présidents. Floquet avait de la majesté. Brisson était un président autoritaire, dont la voix sombre et éraillée portait loin, et qui joignait à l'aspect intègre d'un vétéran du radicalisme, une science austère de toutes les habiletés de la procédure. Paul Deschanel, avec grâce et fermeté, a paru longtemps représenter la présidence même, et toujours réélu, aux heures les plus graves de l'histoire, il a symbolisé l'arbitrage entre les partis, qui est l'essence même de la fonction présidentielle.

Parmi tant de présidents fameux dans les annales parlementaires, M. Raoul Péret n'avait sans doute qu'à choisir. Mais le destin et la nature ont choisi pour lui; successeur de Paul Deschanel, c'est à l'école de son prédécesseur qu'il se rattache. Lorsqu'il a été élu, il avait su déjà, au cours d'une vie parlementaire déjà longue, faire apprécier sa courtoisie, son impartialité, sa connaissance des affaires et la dignité de sa vie. Ce n'était pas un médiocre honneur que lui faisait la Chambre en le jugeant capable de succéder comme Président à Paul Deschanel, et il a su rapidement le justifier. Il est un président assidu et attentif; il demeure en contact avec les parlementaires; il aime recevoir et, aidé d'une charmante femme, il ouvre volontiers les salons de la Présidence à l'élite sociale de notre temps.

Est-ce dire que M. Raoul Péret est voué à l'exercice de la Présidence? Ne sera-t-il pas ramené un jour à l'action? C'est le secret de l'avenir. Poitevin, sérieux, appliqué, travailleur, M. Raoul Péret a suivi sa voie avec méthode et ténacité, sans ostentation et sans bruit. C'est son caractère comme orateur de dire avec simplicité et clarté ce qu'il veut exprimer, et de ne pas rechercher les ornements ni les effets. C'est son caractère comme politique d'avoir toujours rempli en conscience les missions dont il était chargé, et d'avoir

songé à servir plus qu'à briller. M. Raoul Péret croit à la vertu des desseins bien suivis, à la régularité, au travail bien fait, plus qu'à l'improvisation et à l'éclat. C'est un juriste, qui au temps de son doctorat s'est intéressé à des questions sévères de procédure et de législation. Il ne lui en est resté aucune sécheresse, aucune raideur. Il est d'un pays de bon sens et de mesure, où l'on sait que la vie est plus complexe que le code, et que la réalité ne tient pas toute en formules. Mais il a gardé le goût de l'exactitude, et de l'ordre. Il n'a jamais fait figure au Parlement d'un politicien pressé. Il est devenu membre des Commissions importantes, rapporteur du budget, ministre, sans âpreté, ni précipitation, à son tour et à son heure. Il en a retiré certainement du plaisir, car il a le sens des ambitions légitimes. Mais il n'en a pas éprouvé de mesquine vanité, parce qu'il sait la mesure des êtres et des choses, comme aussi la difficulté de l'action. La vie publique réclame beaucoup d'hommes, et des hommes différents selon les conjonctures. On peut être sûr que M. Raoul Péret ne fera rien pour s'imposer. Peut-être lui arrivera-t-il d'être sollicité par les circonstances.

Il est bien tentant pour un homme politique qui préside la Chambre et qui aime ses fonctions de garder ce rôle et d'en devoir la prolongation à l'amitié, à la confiance, à l'estime de ses collègues. Plus les législatures passent, et plus cette magistrature devient à la fois aisée et importante. Le Président de la Chambre qui est depuis longtemps au Palais-Bourbon est naturellement un des conseillers intimes de la République. Il voit et il sait beaucoup de choses; il en apprend de plus en plus, et pour peu qu'il ait le goût de l'histoire autant que celui de l'action, il se félicite d'occuper un des postes d'observation les mieux choisis qui existe. Mais qui donc est maître du lendemain? Les événements commandent des décisions aux hommes les plus résolus. Il est bien rare qu'un ministre, même très habile, choisisse lui-même l'heure de sa retraite ou de son retour aux affaires. On ne voit guère en Europe que M. Giolitti qui ait réussi avec une adresse persistante ce jeu subtil, et qui paraisse avoir même désigné l'instant où son jeune collègue, M. Mussolini pourrait faire l'essai de ses forces et de son savoir. Mais c'est une exception rare, que le

caractère de M. Giolitti ne suffirait peut-être pas lui-même à expliquer, si l'on n'y joignait toute une série de circonstances qui ont caractérisé en ces dernières années la politique italienne. Le jeu de la politique ne permet pas habituellement aux hommes d'État de se réserver ou d'entrer en scène à leur gré : ceux mêmes qui se trouvent au carrefour des circonstances n'ont souvent qu'un instant pour saisir l'heure d'une décision, et les circonstances les pressent.

M. Raoul Péret une fois déjà a été invité par le Président de la République à former un gouvernement. Il a décliné alors cet honneur, soit qu'il n'en eût pas le désir, soit qu'il ne jugeât point possible pour lui de constituer un Cabinet dans les conditions qu'il souhaitait. De pareilles éventualités peuvent encore se présenter. Nous avons certes un gouvernement qui a une majorité considérable, et la séance du 15 décembre a montré combien elle était disposée à lui faire confiance. Le Cabinet présent n'a pas besoin de successeurs. Mais il est permis de philosopher et de faire des conjectures. Tous les gouvernements passent et c'est même un de leurs caractères les plus assurés. Lorsqu'un jour lointain, s'ouvrira une crise ministérielle, M. Raoul Péret, président de la Chambre, ne sera peut-être pas seulement appelé à donner son avis sur la situation. Il n'est pas déraisonnable d'imaginer qu'il sera une fois ou l'autre invité à former un Cabinet. Beaucoup de présidents de la Chambre dans le passé ont reçu cette offre, et M. Raoul Péret lui-même a été sollicité. Que fera-t-il alors? Persistera-t-il dans son refus, qui deviendra de plus en plus difficile à mesure qu'il sera répété? Se décidera-t-il, comme l'ont fait, dans l'histoire parlementaire, plusieurs présidents de la Chambre, à quitter le fauteuil d'où l'on contemple l'action pour être acteur à son tour?

Ce qui fait la situation privilégiée de M. Raoul Péret dans cette Chambre, c'est qu'il est un homme représentant l'union, et que la Chambre élue en 1919 demeure attachée à cette notion. Quand on relit les discours prononcés par M. Raoul Péret depuis qu'il est Président de la Chambre, on est très frappé de leur signification constante à cet égard. M. Raoul Péret s'est toujours appliqué à dégager l'opinion du plus grand nombre, touchant les problèmes essentiels et en particulier

la question des réparations et la question de notre sécurité. Il n'a pas laissé passer une occasion sans dire avec fermeté et mesure le désir raisonnable et permanent de la France et de ses représentants. Il a négligé ou tenu dans l'ombre tout ce qui divise pour parler de ce qui unit. Or c'est là une préoccupation qui répond au vœu de la majorité. La Chambre actuelle a été élue sur un programme qui a été tracé dans ses grandes lignes à Strasbourg par M. Clemenceau, puis qui a été précisé, développé avec une vigueur particulière à Ba-ta-clan par M. Millerand. La politique ainsi définie reste celle de la Chambre, celle de tous les hommes d'État qui ont été mêlés aux événements, qui ont le souci du lendemain et qui le préparent. Elle n'a pas été toujours suivie exactement; elle a même pu paraître parfois un peu oubliée; elle est restée latente au fond des esprits. C'est à elle qu'on revient toujours; c'est elle qui sera proposée aux prochaines élections.

Si l'on distingue aujourd'hui un certain malaise, si l'on se plaint d'un certain flottement, c'est moins la lutte des partis qu'il en faut accuser, que l'absence de partis suffisamment vigoureux et suffisamment définis. Grouper des sentiments, rassembler des volontés, ordonner des idées, c'est essentiellement constituer un programme. Réunir des hommes ayant ces sentiments, ces volontés, ces idées, disciplinés pour une action commune en vue du bien général, c'est constituer un parti. Bien que souvent les voies aient paru indistinctes et mal tracées, bien qu'il y ait eu à la Chambre de l'incertitude, et dans le gouvernement de l'hésitation et de l'inertie, il n'est pas douteux que la majorité des députés est favorable à ce parti d'union, fidèle au programme de Ba-ta-clan. On a pu entendre ces idées exprimées par des hommes divers qui forment la nouvelle équipe de ministres, d'anciens ministres, de futurs ministres venus récemment à la vie publique. C'est à ce programme que se réfère un homme tel que M. Le Trocquer, qui fait sans bruit l'apprentissage de la politique, et qui accomplit avec méthode son travail; un homme tel que M. François Marsal, qui par son passage au ministère des Finances a été initié à l'ensemble des affaires publiques sous la gouverne de M. Millerand un homme tel que M. Colrat, devenu rapidement garde des Sceaux et

capable de défendre les idées de tolérance et d'union dans tous les postes où il se trouvera.

M. Raoul Péret, en raison même des fonctions présidentielles qu'il a exercées, symbolise particulièrement la politique d'union, née de la guerre. Si d'aventure, par la faiblesse de ceux qui la doivent défendre, ou par un revirement brusque de l'opinion qui n'est guère à prévoir, cette politique venait à succomber aux élections prochaines, ce serait pour longtemps. On verrait reparaître de petites querelles et d'antiques divisions qui seraient plus néfastes encore dans une époque de reconstitution nécessaire, qu'elles n'ont été dans le passé. C'est pourquoi la politique d'union veut être pratiquée et activement. Ce qui lui a manqué, ce sont des définitions plus rigoureuses permettant de rassembler sur des sujets peu nombreux et importants les hommes voulant les mêmes choses par les mêmes moyens. La question de la sécurité nationale et la question des réparations réunissent tout le monde dans un même sentiment : mais pour faire un parti, il faut dire comment on les conçoit. La question de nos finances publiques est de même l'objet des préoccupations de tous, mais pour faire un parti, il faut dire comment on comprend l'impôt, le rôle des industries privées et des monopoles, si l'on est étatiste ou si on ne l'est pas. La véritable union est celle des hommes qui pensent de même : hors d'elle, il n'est que des rassemblements provisoires.

Ces remarques, nul n'a pu les faire mieux que M. Raoul Péret depuis deux ans qu'il préside aux débats parlementaires et qu'il voit les volontés de la majorité se dégager lentement. Si le sort veut qu'un jour il soit appelé, non plus à les interpréter comme président de la Chambre, mais à les faire passer dans la réalité comme chef d'un gouvernement, il faut espérer qu'il ne se dérobera pas à cette tâche; il aura certainement assez de précision et de vigueur d'esprit pour concevoir les véritables conditions d'une union capable de gouverner et de vaincre.

IGNOTUS

IL ÉTAIT QUATRE PETITS ENFANTS[1]

VIII

L'ÉTÉ SANS EAU

L'année continua d'être sèche; après des mois de printemps sans giboulées et sans orages même, août, septembre passèrent, et pas une goutte de pluie ne vint rafraîchir les feuilles ni amollir la terre. De quelque côté que le vent soufflât, et vînt-il de l'ouest ou du sud-ouest, qu'en plus d'un pays de France on appelle galerne, aucun nuage ne levait ses tours à l'horizon. A peine quelques flocons de vapeur, pas plus gros que le bonnet de Jeanne, essayaient-ils de traverser l'espace au-dessus de la Genivière : ils arrivaient, montaient mollement, criblés de lumière, tout ronds, tout blancs, et fondaient dans l'azur. Le regain ne poussait point dans les prairies; les feuilles pendaient le long des rameaux, ou devenaient jaunes avant l'heure; les mares tarissaient, l'eau diminuait dans les puits et, pour abreuver leurs bêtes, chevaux, vaches, brebis, bien des fermiers devaient aller, deux fois le jour, remplir un gros tonneau dans l'étang de Marinval, lui-même presque desséché et qu'enveloppait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 decembre 1922.
Copyright by René Bazin, 1923.

la puanteur des joncs pourris. A la Genivière, heureusement, il y avait un bon puits et même encore une mare au milieu de la douve. La dernière poule d'eau du pays s'y baignait au crépuscule.

Bien des fois le père s'était plaint de ce rude été.

— Je ne peux semer du blé dans une terre aussi dure, disait-il, et nous voici au commencement d'octobre! Tout le fourrage vert a péri, et la moitié de mes betteraves, et mon champ de maïs; les choux, si je les pique, ne prendront pas racine. C'est la misère à peu près certaine, pour les bêtes et pour nous.

— Il faudrait prier, — répondit la mère. — Dieu veut qu'on demande.

— Je ne m'y oppose point, ma femme.

— Il a dans la main toute la mer pour arroser notre ferme.

— Je le sais bien.

— Et celles de nos voisins par-dessus le marché.

— Ils sont malheureux comme nous. Pauvres gens! Quand je les vois charroyer l'eau dans des futailles à vin, je n'ose leur dire bonjour : ces vendanges-là me feraient pleurer!

Le père regarda les quatre petits qui étaient à table devant lui, et qui avaient des figures tristes, parce qu'il parlait de sa misère et de celle des fermes.

Le lendemain, il se leva de grand matin, fit lever ses fils et, avec cet air grave qu'il avait quand il parlait des moissons en souffrance, il dit :

— Pierre, et toi, Vincent, vous êtes bien jeunes : mais il faut que vous m'aidiez dans les jours de misère.

— Oh! oui, papa.

— Je vous donnerai la Blanche, et vous conduirez le rouleau.

— Le gros en bois?

— Oui.

— Qui a un gros ventre et deux bouts pointus?

— Je n'en ai pas d'autre.

— Chouette, alors! — fit Pierre. — Moi, je tiens la jument.

— Moi, — dit Vincent, — je jetterai des pierres aux bergeronnettes, s'il en vient.

Tous trois, ayant mangé la soupe, ils gagnèrent le grand champ de chez Chupé, où le père avait décidé de faire les premiers labours. Ils y trouvèrent Maximin, dans le coin du nord, près de la charrue, à laquelle était attelée Noireau, le cheval jeune de Nicolas Fruytier. Tout près, attelée aussi, la Blanche, la vieille Blanche attendait l'heure de tirer le rouleau, qu'elle avait amené là, sur l'herbe, au bord de la haie. Elle baissait la tête, fermait à demi les yeux, tâchant de prendre un acompte de sommeil; elle avait compris que les premiers : « Hue! dia! » ne seraient pas pour elle.

En effet, le père et l'aîné, l'un tenant la charrue et l'autre excitant Noireau, partirent les premiers à l'attaque de la terre. Celle-ci résistait, durcie par tant de soleil qui l'avait foulée. Pourtant le bon Noireau, tous ses muscles tendus et les naseaux tout rouges, tirait si fort, que le soc pénétrait sous cette écorce sèche, la soulevait, et que l'épaule du versoir la rejetait en grosses mottes, d'où s'élevait une fumée de poussière.

Les petits gars, à côté de la Blanche, regardaient l'attelage aller et venir dans cette brume. Et quand le père arrivait près d'eux, toujours grave et attentif, avant de tourner avec la charrue et d'entamer la terre pour le sillon nouveau, il hochait la tête deux ou trois fois, sans parler, vers les futurs laboureurs, ses enfants, en signe d'amitié. Eux, ils voyaient bien que sa figure était rouge et en sueur. Car le soleil chauffait dur à présent. Jeanne était venue les retrouver : assise sur le bout du rouleau, elle répondait, baissant la tête en mesure, à chacun des signes du père, et l'on devinait qu'elle avait le cœur apitoyé. C'était déjà une petite femme.

Quand il eut fait une douzaine de sillons, le père arrêta Noireau qui soufflait, lui aussi, et vint vers les enfants demeurés au coin de la pièce.

— Hop! les petits, à l'ouvrage! Toi, Pierre, tu conduiras la jument par la bride, et toi, Vincent, si elle est paresseuse, tu la réveilleras d'un coup de fouet : mais n'en faut pas trop, des coups de fouet!

Il mit la Blanche lui-même au commencement du premier sillon, et commanda :

— Hue! la vieille bête et les petits garçons!

Le gros rouleau de bois commença d'écraser les mottes, et la poussière de s'élever en arrière. Voyant cela, Vincent se mit à crier :

— Moi aussi, je fais mon nuage!

— Tais-toi dans le travail! — répondit son frère.

Pierre et Vincent marchaient en trébuchant sur le sol défoncé. Une fois même le premier, qui tenait la bride, roula de tout son long, et le cadet, accouru au secours, arrêta la jument :

— Oh! oh! la Blanche! oh!

La brave bête tourna la tête du côté gauche pour se renseigner. Et quand ses gros yeux bruns, entourés de cils blancs, gênés par les œillères et regardant de côté, eurent aperçu le petit gars étalé, elle poussa un hennissement comme pour dire : « Voilà une bonne occasion de me reposer! »

Aussitôt elle baissa le cou, les naseaux touchant presque les mottes, et tous les muscles de ses jambes, que l'effort du travail gonflait encore et qui soulevaient la peau, se détendirent et se remirent en place. C'était une bête que la longue habitude de travailler avec les hommes avait un peu dégrossie.

Pierre s'était relevé; il battait, de ses deux mains ouvertes, le fond de son pantalon, puis les genoux tout blancs de poussière. Vincent l'aidait, tapant aussi aux mêmes places, et de bon cœur. Les bergeronnettes en prirent peur, et firent dans les airs, autour de l'attelage, trois ou quatre vols en festons, voulant sans doute encadrer de guirlandes ce coin de paysage.

On repartit après quelques minutes. La chaleur avait changé en pommes rouges les joues des deux garçons; la fatigue rendait muet même celui qui aimait tant à parler et chanter. Au bout des sillons, dans l'ombre courte de la haie, Jeanne s'était endormie.

Ainsi une grande heure passa. La matinée était dans sa pleine ardeur; les mouches et moucherons dansaient en tourbillon autour des hommes et des bêtes en sueur, et sonnaient la charge contre eux. D'un geste, comme la charrue arrivait à l'extrémité du champ où Jeanne dormait, le père arrêta ses deux fils et la Blanche. Il ne dit pas une seule parole d'abord; mais, tremblant de lassitude, laissant Noireau

avec Maximin à l'ombre étoilée d'un cormier, il vint vers l'enfant endormie. Les deux petits gars s'étaient placés, fiers d'avoir eu tant de mal, à sa droite et à sa gauche. Lui, il caressa la tête de onze ans, puis celle de dix ans, et boutonna sa chemise qui était trempée de sueur.

A côté de Jeanne, ils s'assirent tous les trois sur l'herbe, le père et les deux fils.

— Je n'en peux plus, mes gars, — dit Nicolas Fruytier.

Au son de la voix, Jeanne s'éveilla, et elle sourit en se redressant. Mais aussitôt après elle s'écria, changeant de visage.

— Oh! papa qui est triste!

Les petits, tous les trois ensemble, regardèrent celui qui n'était jamais triste, même quand une vache mourait, même quand les moutons se vendaient mal au marché. Il essuyait la sueur de son front avec son coude poilu.

— Je n'en peux plus, mes enfants, et Noireau est comme moi : il n'a jamais vu la terre si dure!

Il ajouta, montrant du bras la terre labourée par lui et roulée par les enfants :

— Si je sème là dedans, rien ne poussera.

— Dommage de perdre du bon grain, — dit gravement le petit Pierre, qui avait le cœur tout rural.

— Oui, nous serons ruinés, si ça ne change pas.

Les enfants ne surent que répondre. Pierre et Vincent, ayant un peu baissé la tête, comme si on leur avait demandé de réciter une leçon qu'ils ne savaient pas, demeurèrent d'abord immobiles et tout muets. Puis, ayant remarqué que des fourmis couraient sur le sol, Vincent prit un brin de chaume et s'amusa à les faire monter au mât de cocagne. Pierre, d'abord, lui fit signe de ne pas continuer, car il ne convenait pas de s'amuser quand le père était malheureux. Puis il se mit à rire silencieusement, à cause du mauvais tour que Vincent jouait aux fourmis, tournant le brin de paille au moment où elles arrivaient au sommet, et les obligeant à recommencer l'ascension. Il finit même par prendre tant d'intérêt au jeu, qu'il saisit un tuyau de chaume, lui aussi, pour faire grimper les fourmis, les fourmis savantes, comme ils disaient tout bas.

Jeanne s'était levée pendant ce temps; elle s'approcha

de son père et, de sa main terreuse et douce quand même, elle caressa les joues du maître de la Genivière menacée.

Lui, cependant, il ne souriait pas, et ne serrait pas l'enfant dans ses bras, comme il le faisait si volontiers d'habitude. Mais, les yeux errant sur l'étendue à moitié défrichée et à moitié jachère encore, sur laquelle l'air ardent tremblait et tressautait, depuis la pointe des mottes jusqu'à la cime des arbres lointains, il secouait la tête, comme s'il répétait : « Nous sommes ruinés, si ça ne change pas! »

Alors Jeanne, le cœur gros, joignit ses mains habituées à ce geste béni, et dit à demi-voix, les yeux levés, ses yeux clairs :

— Mon Dieu, donnez de la pluie, pour que papa ne soit plus triste!

Elle chercha dans son esprit s'il y avait quelque chose à dire encore. Elle ne trouva pas : seulement deux grosses larmes coulèrent de ses paupières, et elle se détourna, mécontente de voir jouer ses frères pendant qu'il y avait de la peine à côté d'eux.

Le fermier, ses fils et Jeanne rentrèrent à la maison bien avant midi. Nicolas Fruytier ne parla point durant le dîner, et, aussitôt après, il alla s'étendre et dormir dans la grange.

De même, le soir, quand il revint de son champ, il resta silencieux et ne mangea presque pas. Chacun, dans la maisonnée, gagna tristement son lit. La chaleur était lourde, presque autant qu'à midi.

Les parents, cette nuit-là, ne dormirent guère. Ils s'éveillaient, ou l'un, ou l'autre, écoutant si le vent se levait, croyant, par moments, que des gouttes de pluie avaient frappé les tuiles du toit. Mais ce n'était qu'une illusion.

Cependant un peu après quatre heures du matin, l'orage commença de gronder au loin.

— S'il pouvait venir! — dit maître Fruytier, qui passa son pantalon et alla ouvrir la porte.

Un souffle de vent entra dans la pièce, et fit claquer les rideaux du lit : il avait le goût de la poussière. Des éclairs coupèrent en deux ou trois morceaux des nuages noirs au-dessus de la grange; mais la nuit devait les recoudre, car, à la lueur d'un quartier de lune, ils paraissaient, aussitôt

après, comme une tenture de deuil, avec une frange d'argent vers le haut. Les crapauds chantaient dans l'étang.

— Femme, — dit Fruytier, — nous sommes sauvés : l'orage vient pour de bon.

— Si ça se pouvait!

— Je suis sûr de la pluie. Elle envoie la poussière en avant : je ferai mes semailles dans la fraîcheur!

La pluie commença presque aussitôt à tomber, d'abord à grains écartés et lourds, puis à grand déluge et grande presse, et l'on sentait passer les gerbes d'eau et de vent qui cognaient sur les tuiles de la ferme et les faisaient sonner. Le bruit de la pluie, du vent et du tonnerre devint si fort, que les quatre enfants s'éveillèrent. Le jour naissait. Ils vinrent, l'un après l'autre, en chemise, dans la salle, à moitié par peur, à moitié pour dire leur joie d'entendre enfin la pluie tomber.

— Il pleut! — disait Pierre. — Entendez-vous, papa, maman, il pleut!

— Et une rude pluie, — reprenait Vincent : — la terre sera trempée.

Ils écoutèrent, ravis, la pluie « s'établir », comme disait maître Fruytier, devenir lente, régulière et meilleure pour les champs.

Le grand Maximin, regardant alors Jeanne encore tremblante et appuyée au lit près de la mère, dit de sa voix attendrie :

— Oui, il pleut, nous ne serons pas ruinés. Mais c'est les larmes de Jeanne qui ont commencé : le bon Dieu les attendait pour avoir pitié de nous.

IX

MONSIEUR CHAVAGNE

Le lendemain, qui était un jeudi, — jour où l'on cuisait le pain à la Genivière, — maîtresse Fruytier surveillait le four. Toute rouge de fatigue et de chaleur, elle s'était assise sur un tas de vieux sacs à blé, le long du mur et le plus loin

possible de la gueule du four. Celle-ci était fermée par une plaque de tôle mi-circulaire et munie d'une poignée. L'odeur de la pâte levée, qui commençait à se dorer en dessus, emplissait la petite boulangerie, attenante à la chambre des garçons, et où tant d'autres femmes, avant la fermière d'aujourd'hui, avaient guetté la minute précise où le feu a rendu sain et parfait le pain de la famille, œuvre du père qui a tout semé, œuvre de Dieu qui a fait pousser et mûrir le froment, œuvre du père et du fils qui ont moissonné, œuvre du meunier qui a écrasé le grain, œuvre de la mère qui a pétri la farine, y a mêlé le levain et, dans la grotte de briques chauffées, a déposé une à une, sur la pelle de bois, les grosses mottes de six livres de pâte, puis retirant la pelle, d'un coup sec les a placées en bel ordre, entre les braises écartées et qui forment couronne.

En vérité, elle était si lasse, maîtresse Fruytier, qu'elle ne pensait à rien, si ce n'est à la peine qu'elle avait eue et à celle qu'elle aurait bientôt pour défourner le pain cuit. La porte était ouverte; un pas d'homme sonna dans la cour. Maximin parut entre les deux linteaux de pierre de l'ouverture, écorchés et salis par le frottement des mains et des fagots d'épines.

Il arrivait des champs; il savait qu'il trouverait la mère, à cette heure-là, dans la boulangerie, et d'abord il la regarda, avec le sourire d'une âme qui n'a rien à cacher. Marie Fruytier s'y reconnut toute, comme dans le miroir de sa chambre, et elle sourit également.

— Que me veux-tu, mon Maximin?

Il s'assit à côté d'elle.

— Maman, je voudrais suivre les cours du soir que fait monsieur Chavagne.

— Et tu viens me demander ça, à moi? Je ne peux dire qu'une chose : demande-le à ton père; ça lui appartient de commander.

L'enfant était à l'âge où déjà les jugements du cœur ont de la fermeté. Il ne se troubla point. Il répondit :

— Si vous êtes seulement d'accord avec moi, je n'ai pas peur : il dira oui.

Elle continua de sourire. Cependant, pour ne pas trop

montrer qu'il avait raison, elle s'essuya le visage avec le bas de son tablier de travail, car la chaleur était grande, et le vent qui soufflait dehors n'avait plus la force d'entrer.

Marie Fruytier laissa retomber l'étoffe. Elle avait, comme son fils, un esprit vif, et, à la moindre occasion, lancé vers l'avenir.

— Tu cherches, à ce que je vois, Maximin, à en savoir plus long que nous?

— Si je peux, maman.

— A devenir un jour le premier cultivateur de Marcheprime?

— Je ne dis pas non. Déjà, dans le pays, la Genivière a du renom. Le père connaît bien son métier.

— Oui, donc, et moi le mien. Tu feras peut-être mieux que nous. Ça sera notre joie. Je parlerai au père. A présent, laisse-moi défourner mon pain : à l'odeur je sais qu'il est cuit...

Dans l'après-midi, Maximin, ayant fait un brin de toilette, se rendit au bourg de Trois-Épines pour rendre visite à l'instituteur.

Au moment où il allait quitter la Genivière :

— Emporte donc la galette que j'ai enveloppée dans du papier, dit la mère. Tu la donneras à madame Chavagne. C'est une bonne petite femme, et qui ne fait point d'embarras.

Il portait donc un paquet tournillant au bout d'une ficelle, et qui sentait si bon, que trois pirons le suivirent, en ouvrant le bec, jusqu'au tournant du chemin.

Il prit d'abord le sentier à travers le jardin et la pièce des Terres-Noires, puis il sauta sur la route de Marcheprime à Trois-Épines. Après deux kilomètres, quand il entra dans le bourg, le bruit de ses talons frappant les pavés lui revint en échos de chacune des façades des maisons, et c'était vraiment le seul bruit humain qui s'élevât de ce lieu habité. Les bêtes elles-mêmes demeuraient silencieuses, les vaches dans les étables, les merles dans leurs cages, les coqs dans les basses-cours : il n'y avait de vie qu'un peu au-dessus de la rue, à cause des hirondelles, qui volent en rond avec de petits cris et des gros bourdons, lancés tout droit, au contraire, et qui passaient, ronflants comme de petites automobiles, pour

aller piller les dernières roses trémières du jardin de monsieur l'adjoint.

L'école des garçons, à Trois-Épines, est bâtie sur la place, au milieu du bourg et à gauche de la mairie. Maximin ouvrit la porte. Elle était vieille; elle était couleur de boue depuis le ras du sol jusqu'à cinquante centimètres au-dessus, par suite de la déplorable habitude qu'avaient prise les enfants, arrivant du dehors, le matin ou le soir, de pousser tout simplement, du bout de leurs sabots, les cinq planches assemblées qui fermaient le domaine de M. Chavagne. L'habitude de souffrir peut rendre injuste à la longue. Cette porte maltraitée avait pris le parti de grincer; elle se plaignait de tout le monde, des bons et des mauvais, toutes les fois qu'elle tournait sur son pivot. Elle grinça donc lorsque Maximin entra dans l'école, et l'instituteur fut averti. M. Chavagne travaillait dans le jardin, qui s'étendait au delà de la cour de récréation, et n'en était séparé que par un mur très bas.

— Ah! mon cher Maximin, que je suis content de vous voir! Qu'avez-vous donc à me demander?

M. Chavagne n'avait guère plus d'une trentaine d'années; mais déjà l'expérience lui avait appris qu'un homme en place est plus souvent abordé pour les services qu'il peut rendre que pour ceux qu'il a déjà rendus. C'est pourquoi il disait au jeune homme, comme à d'autres, du plus loin qu'il l'apercevait : « Qu'avez-vous à me demander? » Cependant, il n'ignorait pas que ce jeune fils de la Genivière était un garçon de beaucoup de cœur et capable de reconnaissance. M. Chavagne avait le goût du jardinage. Bêcher, planter, sarcler, tailler, le reposait d'avoir tant parlé; il aimait la solitude de cet arpent de terrain que bornaient, de trois côtés, des murs moussus, avec leurs treilles de chasselas, et, du quatrième, la cour poussiéreuse et les bâtiments de l'école. Il entendait sonner tous les quarts d'heure, dans la tour de l'église, et ce rappel de la fuite du temps l'excitait à reprendre la pelle, la bêche ou le sécateur, s'il s'était donné un moment de loisir; parfois, il voyait apparaître, à la fenêtre du premier étage, madame Chavagne, qu'il avait épousée deux ans plus tôt, ménagère blonde, aimable et toujours en mouvement. Elle demandait, par-dessus les poiriers : « Ça va-t-il, Julien? —

Mais oui, et toi? — Parfaitement! » Que faut-il de plus? N'est-ce pas la réponse attendue, quand les navires se rencontrent sur la mer : « Tout va bien à bord. » Ces mots-là, répétés, font les belles traversées.

M. Chavagne était un homme heureux que les fermes, juges difficiles, aimaient pour l'application qu'il mettait à bien instruire les trente gamins de l'école, pour la sûreté de son caractère, pour le sens commun dont témoignait sa conversation, et pour le sentiment d'honneur qui l'animait, si, par hasard, quelqu'un osait, devant lui, dire du mal de la France.

Au moment où Maximin Fruytier traversait la cour et se dirigeait vers lui, M. Chavagne, nu-tête, en gilet de tricot et les pieds chaussés de sabots, liait, avec des brins de raphia, des touffes de céleri, dont il protégerait ensuite toute la partie basse en élevant à droite et à gauche deux talus de sable fin. Il se redressa pour accueillir son ancien élève, et dans ses yeux, et sous la moustache qu'il portait courte et taillée en brosse, un sourire parut où il y avait du cœur, où il y avait de l'esprit. La figure de l'instituteur en fut illuminée. Il s'avança au-devant de Maximin. Un gros écheveau de raphia sortait, à gauche, de la poche de son pantalon, et pliait au mouvement de la marche.

— Qu'avez-vous de nouveau? — reprit M. Chavagne en serrant la main du jeune homme. — Vous grandissez tous les jours. En vérité, nous sommes presque de même taille à présent.

— Oh! peu de chose, — répondit l'autre, un peu intimidé, en tendant son paquet. — Je voulais vous demander de suivre vos cours du soir, et vous donner une galette que maman envoie à madame Chavagne.

— Vous autres de la Genivière, vous ne ressemblez à personne!

— Et pourquoi donc? demanda le jeune garçon, qui se retira un peu.

— Ne vous écartez point... Je ne vous dis pas de sottise, au contraire... Vous êtes d'une bonne famille, Maximin, et plus polie que tout le reste de la commune ensemble. Vous avez le droit de suivre un cours du soir, l'entrée est libre

pour mes anciens élèves : et cependant vous voulez obtenir ma permission, vous me faites visite, et votre mère envoie à ma femme un petit souvenir d'amitié. C'est tout à fait bien, et rare, croyez-m'en...

— On est anciens! — répondit vivement le jeune homme.

Aussitôt, d'avoir ainsi jugé sa famille et exprimé une fierté secrète, il rougit. M. Chavagne le remarqua :

— Ne rougissez pas, — dit-il. — L'or aussi est ancien, et la France n'est pas d'hier. Venez causer avec moi. Prenons l'allée des secrets.

Côte à côte, au milieu du jardin, ils se mirent donc à marcher dans une allée maigre de sable, abondamment pourvue d'herbe et de séneçon, qui formait promontoir entre deux rangs de poiriers. Ils causèrent des années d'école, de la culture, des méthodes nouvelles qu'on pourrait essayer, et des leçons d'histoire et de géographie dont l'ancien élève gardait le souvenir.

L'aîné de la Genivière avait retrouvé toute sa liberté. Bien accueilli, soutenu par une sympathie vraie, il laissait voir, mieux encore que dans sa famille, un esprit curieux et ordonné et un cœur tout noble. M. Chavagne admirait, dans son élève d'hier, ce commencement de sagesse et cet élan d'une jeunesse intacte. Il marquait son contentement par de petites exclamations, qu'on eût pu entendre du jardin voisin :

— Bien!... Très bien!... Jolie idée!... Vous serez un brave homme, Maximin, et un brave tout court... Tâchez de suivre mon cours aussi régulièrement que la terre vous le permettra...

Il accompagna son visiteur jusqu'à la porte de l'école.

— J'aurai plaisir à vous revoir parmi mes auditeurs... Nous autres, qui enseignons nous avons part dans le mérite de nos élèves. Préparer un homme à être un bon serviteur du pays : c'est servir avec lui.

— Au revoir donc, monsieur Chavagne!

— Au revoir!

. . . . . .

Rentré chez lui, Maximin se hâta de reprendre ses habits de travail, et, tandis qu'il se dévêtait dans sa chambre,

il racontait à sa mère, assise et tricotant dans la salle à côté, la visite qu'il venait de faire à M. Chavagne.

— Maman, je vous assure, je n'invente pas : il a dit que la famille n'avait pas sa pareille à Trois-Épines...

— Il est trop honnête, vraiment. L'as-tu au moins remercié ?

— Comme de juste.

— Mais il ne faut pas prendre les compliments pour du catéchisme, mon grand !

— Je sais bien.

— Il y a du bon monde dans la paroisse, et plus qu'on ne croit, et qui nous vaut. La vérité, c'est qu'il n'y a pas plus heureux que nous.

La petite Jeanne n'était jamais loin de sa mère. Elle jouait à la poupée près de la porte, à l'endroit où l'ombre de la treille fait des mailles sur le seuil. Entendant les derniers mots, elle y trouva un je ne sais quoi dont elle fut émue, et, pour montrer qu'elle était en effet une petite fille heureuse, elle vint se faire caresser, la poupée sur le bras.

— Pourtant, — dit-elle, en mettant sa tête sur l'épaule de Marie Fruytier, — on a des malheureux coups, maman ! Papa a dit que c'en était un grand, la semaine dernière, quand la vache Caillette a péri.

— Sans doute, mais pas assez pour tuer le bonheur.

— Et si le chien mourait?

— Ça serait pareil.

— Et si moi je mourais?

— Je te verrais en paradis.

— Mais votre bonheur, tout de même, il serait perdu?

La mère eut un saisissement. Elle serra contre sa poitrine la tête blonde, puis l'écarta :

— Va t'amuser, ma petite Jeanne, va dehors... Ne dis pas ces choses-là.

Marie Fruytier se remit à tricoter. Maximin partit pour les champs. De temps à autre, quand elle avait beaucoup agité ses aiguilles et fait beaucoup de points, elle soupirait. Puis elle leva les yeux vers l'ouverture de la porte. Jeanne était là, occupée d'inventer des jeux où l'on est seul, assise dans un fauteuil de bébé, le corps penché, berçant un paquet de chiffons. Et quand elle avait contemplé un moment cette

future petite mère, la mère d'à présent souriait, et, sur son visage, on voyait de nouveau son âme heureuse.

Chaque semaine, depuis lors, Maximin Fruytier vint à Trois-Épines, pour assister aux cours du soir que faisait l'instituteur son ami. Il repassait de la sorte bien des leçons à moitié oubliées, en apprenait de nouvelles : mais il se gardait de raconter, le lendemain, que M. Chavagne avait étudié le règne d'Henri IV ou les colonies françaises d'Afrique. La Genivière ne lui eût pas donné la réplique. Quelquefois cependant, il se trahissait, employait des mots qui, sans doute, n'avaient jamais sonné entre les murs de la ferme. Un matin de décembre et au lendemain d'un jour tiède encore, la maison s'éveilla dans le brouillard glacé. Les trois garçons, qui s'habillaient dans leur chambre, frappèrent à la porte de droite et, ayant entendu la voix de madame Marie qui répondait : « Entrez, » pénétrèrent tous ensemble dans la grande salle où couchaient les parents. Le père n'était déjà plus là. La mère allumait le feu.

— Oh! maman, faites un grand feu, — dit Vincent : — je gèle!

— Donnez-moi mes gros bas de laine! — demanda Pierre.

Maximin, liseur de livres, ajouta, pour faire rire ses frères :

— En effet, le froid reprend son empire.

Maîtresse Fruytier se détourna, aussi vivement que s'il lui eût manqué de respect :

— Comment dis-tu?

Le grand blondin ne répéta point.

— Te voilà encore qui ne parles plus comme nous autres! Où as-tu pris ces mots-là?

— Dans Lamartine.

Elle comprit, à la mine, à la voix, que son fils n'avait pas eu l'intention de se moquer.

— La Martine, — dit-elle, en levant les épaules, — il y avait dans ma jeunesse une fille de ce nom-là : mais tu ne l'as pas connue. C'est encore monsieur Chavagne qui t'a appris cela?

— Mais oui.

— Alors il n'y a rien à dire : il est là pour ton bien, et j'ai confiance en lui.

Elle n'était ni contente ni fâchée, elle était comme les jeunes mères qui considèrent le visage d'un nouveau-né et qui disent : « A qui ressemble-t-il? Je ne reconnais ni le père ni moi. »

Maximin était, d'ailleurs, considéré dans le pays comme « un homme de dessus les champs », destiné à la vie rurale. Ce grand blond, élancé et solide, excellait à la course, à lancer la boule dans les concours de Trois-Épines, à monter à la pointe des arbres pour gauler les châtaignes ou dénicher les pies; ses yeux bleus avaient le regard du chef, le regard assuré et candide, annonciateur d'une âme où la peur ne loge pas; les habitants parlaient de lui avec confiance, et disaient : « La Genivière, un jour, aura un fameux chef. »

X

LES OIES SAUVAGES

Même si la douceur des jours se prolonge et lentement s'épuise, même si nous ne sentons pas encore le passage de l'été à l'automne, les feuilles et les oiseaux nous avertissent qu'il est venu.

Un soir de la fin d'octobre, les quatre enfants, avec leur père, étaient allés couper du regain dans un pré bas. Pour mieux dire, Vincent et Jeanne avaient regardé, une heure durant, le père, Maximin et Pierre travailler. Ah! qu'ils travaillaient bien, ces aînés de la ferme! A côté du père, Maximin, aussi grand que lui, donnait de longs coups de faux dans l'épaisse toison courte que les premières pluies et la tiédeur des après-midi d'arrière-saison avaient fait se lever dans la prairie. Le père fauchait d'un geste plus serré et plus lent; mais son corps, balancé en mesure, était animé d'un mouvement si précis et si régulier, qu'on aurait pu le comparer à celui d'une machine bien montée. On sentait que l'habitude le guidait et que l'effort, moins rude que celui du jeune homme, aurait pu durer bien des heures. Avec la lame d'acier glissant dans l'herbe, le fermier suivait les moindres pentes du terrain. Il élevait ou abaissait la pointe, imperceptiblement, pour que partout les touffes d'herbe

fussent coupées à la même hauteur; et jamais l'instrument ne butait contre une pierre ou une taupinière, tant cette main, qu'on eût pu croire lourde et malhabile, parce qu'elle était épaisse et crevassée, avait de légèreté, au contraire, et d'adresse. Pierre râtelait le regain coupé; il le rassemblait en tas, promenant dix fois de suite le râteau sur la même place, afin de ne pas perdre un brin de fourrage, et, aidé quelque peu par Jeanne et par Vincent, chargeait la récolte dans un tombereau. Entre les brancards du chariot, le cheval dormait, et on eût pu le prendre pour une statue de pierre, si parfois la peau du ventre ne s'était plissée, et si la queue n'avait balayé le poil.

Le soleil venait de se cacher derrière les haies, du côté de Marcheprime; la fauchaison était finie; Maximin avait déjà la faux sur l'épaule gauche; Pierre se baissait pour ramasser une dernière poignée d'herbe échappée au râteau, quand le père fit signe :

— Ne bougez pas! Écoutez!

Ils écoutèrent tous, et entendirent, du côté du sud, un grand bruissement d'ailes et le papotage de forts oiseaux qui grasseyaient : « Crouâ, crouâ, crouâ. » Presque aussitôt, passant au-dessus du rideau de peupliers de la rivière, une troupe d'oies sauvages traversa le ciel de la prairie. Elles volaient serrées l'une contre l'autre, juste à la distance qu'il fallait à chacune pour étendre ses grandes rames de plumes, et leur bande formait un dessin très net, un arc, étroit d'abord, et qui s'élargissait en arrière, comme la gueule fermée d'un poisson. Toutes ces bêtes à l'essor, le cou tendu, grises, excepté sur la tranche que blanchissait encore la lumière du soleil, avançaient avec une vitesse telle, qu'en deux secondes elles furent rendues au bout du pré, en trois secondes au bout des champs qui le continuaient, et qu'on ne distingua bientôt plus qu'un petit nuage plat filant au-dessus des ruches de la Genivière, au-dessus du jardin, de la maison et des grands noyers, vers la forêt où il y avait des étangs. Mais le père avait eu le temps de montrer aux enfants le manège des éclaireurs de la troupe. Lorsque ces percevent, ces oies de tête qui font le dur métier d'ouvrir aux autres la route de l'air, se sentent épuisés, ils se laissent

tomber d'un mètre environ au-dessous de la troupe en voyage, et vont se placer à l'arrière, dans le sillage. Pour récompense, ils ont chance de recevoir au passage quelque fiente sur le dos. Mais la forme du groupe n'est pas changée, de nouveaux volontaires comblent les vides, et réparent la ligne de vol.

Maximin est émerveillé :

— Comme ça voyage! — dit-il.

— Des feignants! — répond Pierre.

Nicolas Fruytier a protesté tout de suite :

— Mais non, ce ne sont pas des feignants, les oiseaux! Ça travaille douze heures de suite.

Jeanne, que ses frères appellent maintenant Peupliette, parce qu'elle commence à s'effiler et qu'elle se tient très droite, demande, voyant que les oies ont disparu :

— Où vont-elles, papa?

— Gagner leur vie.

— Comme nous?

— Un peu.

— Elles s'arrêteront?

— Quand elles auront trouvé l'eau et l'herbe qui leur conviennent.

— Quelle eau? Quelle herbe?

— Nous ne savons guère.

— Jamais de confitures?

— Si, des boutons d'or et des pousses de roseaux, ma Peupliette.

Le père, après un moment, dit encore, les petits ayant toujours la tête levée :

— Faites commes les oiseaux, qui ne se quittent pas, et qui s'entr'aident.

XI

LA GRANDE NOUVELLE

Les jours passent, ils forment des mois dont les années sont faites. Quatre années se sont ainsi écoulées; les parents ont vieilli; les enfants ont grandi : Maximin a près de dix-huit ans, Vincent quatorze.

Dans la dernière année, celui-ci s'est rapidement développé. Non pas qu'il soit très grand : on devine qu'il n'atteindra jamais la taille de Maximin; mais il a pris de la force, et une physionomie décidée qui fait penser aux gens : « Ce petit pourrait bien devenir quelqu'un. » C'est un nerveux. Sur son corps mince, il porte une tête menue aux cheveux bruns tout frisés; les joues sont pâles; pour un rien les lèvres plient, s'allongent ou font la moue; il parle bien, et les yeux sont guetteurs autant que ceux d'un passereau. Les camarades et les voisins aiment à l'écouter quand il raconte des histoires. On dit de lui : « Qu'il est drôle, ce Vincent! » La mère, qui le connaît mieux, songe : « Il est facilement triste, au contraire, parce qu'il a trop d'idées. » Elle entend par là trop d'imagination. En vérité, de ses trois fils, il est celui qui lui ressemble le plus. Impressionnable comme elle, généreux, lent à se remettre d'une émotion, combien de fois l'a-t-elle vu, pour un reproche du père, pour une mauvaise note donnée par M. Chavagne, pour un sillon de blé versé par l'orage, pour moins, accourir à elle tout en larmes. « Il pleure comme une fille! » disait alors Pierre. Le père disait de même. Elle, la mère, elle prenait le grand enfant dans ses bras, et, lui cachant la tête pour qu'il n'eût point de honte : « Pleure tout ton saoul, mon Vincent, murmurait-elle; ça ne fait de mal à personne, et ça fait tant de bien au cœur! Je sais ce qu'il en est! »

Le père, d'ailleurs, a bon espoir. Depuis qu'il a quitté l'école, Vincent travaille avec les hommes. Vrai, l'équipe est belle : Nicolas Fruytier, Maximin, Pierre, Vincent, et il a du goût pour la terre, ce pouillard de la compagnie! A la dernière moisson, dans le champ de chez Chupé, il a dressé une meule de gerbes aussi vite, aussi bien qu'un vieux métivier. Et quand on a dû couper les épines, l'hiver, au bout de la pièce du Petit Beau Bélier, il fallait le voir tailler à coups de serpe, dans le fourré de méchant bois d'acacias et de prunelliers, y faire son passage, l'élargir, coucher à terre, sans s'arrêter, les baliveaux, et puis le roncier, grimper sur les débris en tas, y mettre le feu, et s'y tenir debout, un moment, victorieux, levant ses mains ensanglantées.

Pourtant, il n'a pas l'endurance de ses frères, ni leur calme,

ni leur méthode. Un chant d'oiseau le distrait; quand il casse une motte, il poursuit le mulot qui s'échappe; il reste à rêvasser appuyé sur sa bêche, plus de temps qu'il n'en faut pour reprendre le souffle; on le surprendrait, à l'aube, longeant la lisière de la forêt, pour lever les collets qu'il a tendus la veille, bien que le père ait souvent défendu le braconnage; et tandis que les autres, aux jours des grands travaux, font la sieste, couchés dans la grange ou sur l'herbe, lui, retiré dans une soupente où personne n'a le droit d'entrer, il essaye de construire des cages en fil de fer, de sculpter, pour Jeanne, une tête de poupée, de raboter des planches, et même de façonner un joug, en creusant et modelant une branche de poirier mort qu'il a prise au bûcher.

Un jour d'hiver, que les toits sonnaient sous la pluie, que les gouttières trop pleines chantaient *miserere*, que les champs et leurs feuilles, jusqu'à cent lieues à l'entour, buvaient la vie en silence, Vincent-le-frisé alla trouver sa mère Marie, qui faisait cuire une chaudronnée de pommes de terre, pour les cochons. En voyant la porte qui s'ouvrait, et Vincent qui entrait, elle fut saisie d'un pressentiment :

— Ah! — dit-elle, — te voilà tout pâle encore : de quel secours as-tu besoin? T'a-t-on frappé?

— Non.

— Grondé peut-être?

— Pas plus : j'ai une nouvelle qu'il faut que je vous dise.

Elle avait laissé tomber dans le feu la baguette avec laquelle, tout à l'heure, elle tournait la pâtée; elle ne la relevait pas; elle attendait que parlât son fils, debout devant elle, à contre-jour, et qui la regardait d'un air de la plaindre déjà.

— Mais, dis donc, Vincent!

— Maman, il ne faut pas vous faire trop de peine : je voudrais m'en aller.

— T'en aller, mon Vincent! Où seras-tu comme ici?

— Mon idée, à présent que j'ai mes quatorze ans, c'est d'entrer en apprentissage.

— Chez qui, grand Dieu?

— Chez le forgeron d'ici, chez celui de Marcheprime, où vous voudrez : je veux être mécanicien.

En disant cela, Vincent, qu'émouvait le visage douloureux de sa mère, tournait la tête vers la cour, et Marie Fruytier ne voyait plus que le profil anguleux de l'enfant, et les épaules encore si faibles, et la pluie qui tombait au delà. Elle se pencha, elle dit, et son âme passait dans ses mots :

— As-tu pensé?... C'est la maison de chez nous que tu vas détruire... Tout allait bien... Qu'as-tu à vouloir t'en aller de nous?... Moi, je te répondrais non... Mais je ne suis qu'une femme... Va dire la même chose à ton père... L'entends-tu qui casse du bois dans le bûcher?...

Le petit avait mis la main sur son cœur. La voix de la mère se fit caressante :

— Pourquoi hésites-tu?... mieux vaut tout de suite! Va, mon petit, va!...

Subitement il prit sa résolution, s'élança dehors, traversa la cour au galop, sous l'averse, et entra dans le bûcher qui était un appentis faisant suite à la grange. Le père se mit à rire en le voyant apparaître, et se faufiler entre les troncs d'arbres couchés, parmi les planches et les pieux rassemblés sous le toit.

— Tu as donc peur de la pluie, gars Vincent, que tu cours comme un lièvre?

— Écoutez bien, papa; je suis venu pour une chose grave.

La bonne face de Nicolas Fruytier s'épanouit davantage.

— Pas possible? Conte-moi ça!

— Je veux être mécanicien; j'ai quatorze ans : je vous demande la permission de faire mon apprentissage...

Le père, en manches de chemise et la chemise formant bourrelet autour de la ceinture, était assis sur le tronc d'un cerisier; il avait dans la main gauche le manche de sa masse de fer et devant lui une culée énorme de chêne, toute hérissée de racines, et dans laquelle, en ligne, trois coins d'acier étaient plantés. Aux premiers mots de Vincent, il se dressa, il devint tout rouge de visage, tendit ses deux poings, et ouvrit si large sa bouche, qu'on voyait le trou de sa gorge.

— F...-moi le camp, moucheron! F...-moi le camp!

Le cri était si fort qu'il passa par-dessus le toit, par-dessus la cour, et fut entendu des deux frères aînés, de Jeanne qui triait des fèves dans la boulangerie, et de la mère qui

enlevait sa chaudronnée de dessus le feu. Il était si terrible aussi, que Vincent se sauva, traversa le jardin, gagna la pièce du Petit-Beau-Bélier, et se cacha dans un fossé à moitié plein d'eau, où il y avait un reste de hutte pour l'affût. Aussitôt après, on entendit un autre bruit : celui de la pesante masse qui enfonçait les coins dans la culée de chêne. Les coups, frappés avec une violence extrême, ne se ralentirent point jusqu'à ce que le bloc de bois et de racines éclatât en deux parts, qui firent trembler le sol en roulant. Alors, Nicolas Fruytier, tourné vers le champ du Petit-Beau-Bélier, cria pour la seconde fois :

— Voilà comment je forge, moi, moi, moi!

Des premiers mots à ceux-ci, la colère n'avait pas diminué.

Cependant, avec les semaines, le maître de la Genivière s'apaisa. Sa femme lui disait quelque petite chose, quand elle le pouvait, en faveur de Vincent. Il écouta bientôt des phrases entières, et finit par déclarer :

— Nous pensons la même chose, ma pauvre Marie : c'est la manière qui n'est pas la même. J'ai averti le fils rudement, comme il fallait. Il ne me reprochera pas de n'avoir dit que la moitié de mon avis. Après cela, s'il ne change pas d'idée avant le mois d'avril, je le laisserai aller.

Il fit plus. Comme Vincent persistait dans le projet d'apprendre le métier de mécanicien, le père, sans l'en prévenir, se rendit au bourg de Marcheprime, et, s'étant approché de M. Garcin, un charron très habile et bien achalandé, qui prenait le frais devant l'atelier, il lui demanda :

— Prendriez-vous un apprenti, monsieur Garcin?

— Ca dépend : non, s'il est bête; non, s'il craint sa peine; oui, dans le cas contraire.

— C'est mon fils, — répondit Fruytier en marquant un peu d'humeur. — Peut-être on vous a rapporté que je l'appelais moucheron...

— Oh! pas le moins du monde!

— Ne prenez pas cela au sérieux, en tout cas. Ce sont des jugements que l'on fait dans les familles, pour empêcher les gars d'être trop avantageux.

— J'entends bien.

— Alors, je l'amènerai?

— Si vous voulez, on verra le moucheron.

Ils se quittèrent là-dessus. L'hiver fut calme, à la Genivière, et semblable aux hivers passés. La belle équipe travaillait; Maximin était, à l'ordinaire, grave et bon; Pierre, uniquement occupé de la promesse de ses champs; Vincent, aussi libre d'esprit, en apparence du moins, que si le temps, voyageur aux pieds de feutre, et qui ne fait point de halte, avait pris du repos. Hélas! avril vint. Chacun le redoutait, chacun aurait voulu que mars allongeât ses jours et durât une année. C'était en avril que la Genivière devait perdre son chanteur et son rieur. Vers le milieu, les enfants virent bien, aux yeux de la mère, au silence du père pendant les repas, que Vincent n'avait pas cédé et qu'il allait partir.

Il partit un lundi. Maître Fruytier avait donné ses ordres le dimanche soir. De bon matin, le lendemain, il trouva la carriole attelée dans la cour. Noireau, ayant mangé double ration d'avoine, ne tenait pas en place, et, de ses sabots de devant, frappait les cailloux comme un cantonnier jeune. Vincent, qui l'avait attelé, passa devant lui, leva la main pour commander : « N'avance pas, ne recule pas, Noireau! » puis à grandes enjambées, se dirigea vers la maison. Là se trouvaient la mère, Maximin, Jeanne en larmes. Il les embrassa rapidement, pour ne pas faiblir, et prit une poche à blé bien ficelée par le haut, — tout son bagage, — qu'il porta jusqu'à la voiture, et plaça à l'arrière, là où les femmes s'asseyaient, quand on allait ensemble aux foires. Son frère, en ce moment, sortait de l'étable, ayant encore à la main la fourche avec laquelle il venait d'enlever et de mettre en tas, devant la porte, le fumier de la nuit. Quel sombre visage il avait! Quel chagrin en lui! Quelle stupeur aussi! Quitter la ferme où tout était assuré pourtant : le pain, le vin, la paix, la tendresse qu'il faut pour vivre! En se balançant sur ses jambes, il s'approcha de la carriole, mais sans aller jusqu'à Vincent. Son cœur lui représentait ce départ comme un abandon du devoir.

— Allons, dit-il, bonne chance dans la mécanique!

— Comme tu dis ça!

— Comme je peux.

— On n'a pas la même idée...

— Bien sûr!

— Mais je t'aime bien, je te regrette beaucoup, Pierre!

Et ce fut Vincent qui fit le dernier pas, et qui embrassa son aîné.

— Je n'irai pas souvent te voir dans les villes, — reprit celui-ci. — Il y a du travail à la Genivière; il y en avait pour nous tous... Enfin, puisque tu aimes ton nouveau métier, il faut espérer qu'il te nourrira.

— Moi, j'irai peut-être! — dit Maximin.

Ce fut tout. Le père était apparu sur les marches du seuil. Il monta dans la carriole, fit asseoir Vincent à côté de lui, prit les guides, et Noireau se mit aussitôt à courir, d'une allure moitié trot, moitié galop, qui était sa manière des grands jours. En bien peu de temps, il eut atteint la barrière de la cour, fit encore une cinquantaine de mètres, et prit la route de Marcheprime. Vincent s'était détourné. Toujours assis sur la banquette, mais le buste tordu et penché en arrière, les mains appuyées aux planches qui fermaient la carriole, il regardait ce qu'on pouvait voir encore de la Genivière : l'entrée de la cour, deux femmes debout, l'une près de l'autre, et dont la tête seule tournait lentement, et suivait la joie qui s'en allait. Les épines du talus, en février, avaient été coupées. L'adieu des regards qui se croisaient dura ainsi trois petites minutes. Alors une grande haie cacha Vincent et maître Fruytier; les deux femmes immobiles, l'oreille tendue vers l'orient, continuèrent d'écouter, comme une voix encore qui mesurait la distance, le bruit décroissant des sabots de Noireau, lancé à toute allure vers Marcheprime-la-Galante.

Bientôt le paysage devint plus neuf, et Vincent fut distrait. On ne faisait pas tous les jours un voyage hors de la commune! Bien droit, près de son père qui ne parlait pas et ne semblait s'intéresser à rien, il regardait, lui, l'horizon, en avant, du côté de son avenir. Les haies, les prés, les terres, coulaient à sa rencontre. Voici la double haie de cormiers qui mène à la ferme du Poulain-Rouge; le bois de la Grandesse, noir encore, mais tout du long brodé de blanc par le tronc des bouleaux; voici les étangs au pied des buttes, et leurs eaux peu profondes, couleur du ciel, où les nénuphars mettent les étoiles vertes.

Déjà il apercevait les collines qui abritent du vent du nord le bourg de Marcheprime, et il avait le désir d'être de l'autre côté, dans sa nouvelle maison et son nouveau métier. Oh! comme certains cœurs se prennent à l'inconnu, piège toujours tendu! Noireau trottait du même train qu'au départ. Mais il avait beau allonger les jambes, et suer comme une mare au matin, la distance est si grande entre la Genivière et Marcheprime, qu'il lui fallut plus d'une heure pour en venir à bout. La voiture roula enfin sur une route pavée, bordée par des maisons basses, boulangeries, merceries, cafés, entrées de fermes, qui laissaient voir ou deviner des cours profondes, et des hangars emplis de paille. Vers le milieu de cette rue, se trouvait l'église de Marcheprime ancienne, massive, et dont la tour romane, coiffée d'un toit pointu, avait toujours autour d'elle, comme un écueil de la mer, quelque oiseau à l'essor.

Dès qu'il eut aperçu l'église, maître Fruytier tira sur les guides, et Noireau, volontiers, se mit au pas. La brave bête devait reconnaître la maison de M. Garcin, le charron mécanicien, car elle obliqua légèrement vers la droite de la route, et s'arrêta d'elle-même devant un terrain vague, entouré d'un mur à hauteur d'appui, et qui était plein de charrettes et de chariots, de charrues anciennes et de brabants, de semeuses, de faucheuses, de toutes sortes de machines avariées ou faussées, qu'on avait amenées au rebouteur. Cette sorte de salle d'attente en plein air, découpée dans un grand jardin potager, dont il restait, vers le fond, quelques arbustes et plates-bandes, appartenait à M. Garcin, et n'était qu'une dépendance de sa maison. Lorsque maître Fruytier eut attaché Noireau à l'un des anneaux fixés dans le muret, et jeté, sur le dos de l'animal en sueur, une couverture que personne, à la ferme, ne se souvenait d'avoir connue dans le neuf, il revint un peu sur ses pas, et poussa la porte d'un atelier de travail.

C'était une vaste pièce rectangulaire, qui prenait jour non seulement sur la route, mais de l'autre côté, sur le jardin, dont elle n'était séparée que par de gros piliers et trois panneaux vitrés. Le carrelage de l'atelier avait été usé, il n'en restait que des débris. La terre primitive, longtemps foulée et battue, mêlée de limaille et de rouille, tachée d'huile çà et

là, ou de cambouis, ou de peinture, tenait lieu de plancher, et portait, en ce moment, une charrette à foin toute neuve placée au milieu de l'atelier, les brancards en bas, deux herses, trois charrues, et plusieurs machines de forgeron-mécanicien disposées le long des murs; enfin, tout au fond, à gauche, la hotte d'une cheminée couvrait un foyer où brulait du charbon qui lançait, à chaque demi-seconde, une gerbe d'étincelles et une lueur ardente. Tout près du foyer, maître Garcin, le bras droit levé, tirant la chaînette d'un soufflet de forge, le bras gauche tendu vers le foyer où chauffait une plaque de fer, tourna la tête en entendant la porte s'ouvrir.

— Voilà votre apprenti, monsieur Garcin, — dit très haut Nicolas Fruytier, — je vous avais parlé à son sujet, et comme j'avais aujourd'hui des affaires à Marcheprime, j'ai amené le gars pour vous le montrer, et vous le laisser si sa mine vous revient.

Il s'était ainsi exprimé le plus poliment du monde, et ne fut pas peu étonné de voir que le charron, sans répondre même d'un signe de tête, s'était remis à surveiller la pièce de fer ensevelie dans la braise, et à tirer sur la chaînette avec une sûreté de main aussi grande que celle d'un artiste jouant du violon. Quand il jugea que le fer était assez chaud, il lâcha la chaînette, retira du milieu des charbons une plaque de métal devenue toute blanche, et qu'il tenait au bout d'une pince, et, la posant sur l'enclume, qui se trouvait près du foyer, il la frappa avec un marteau, l'aplatit encore, la releva aux deux extrémités, puis la jeta dans une cuve pleine d'eau, où elle entra avec des sifflements de vipère. A la surface de l'eau, quelques plaques de poussière noire tournèrent un moment, et il s'éleva une petite fumée presque aussitôt morte que née. Alors M. Garcin laissa retomber marteau et pince, et voulut bien faire attention aux deux visiteurs. Avait-il entendu ce qu'avait dit le fermier de la Genivière? Il n'y parut en aucune façon, car il demeura muet, au repos, les mains pendantes le long de son tablier de cuir.

Moins haut de taille que Fruytier, étroit d'épaules, le charron n'avait pas, au premier regard, l'aspect robuste qu'on observe d'habitude chez les hommes d'un métier de force. Mais la peau des bras, nus jusqu'au-dessus du coude, revêtait des muscles

saillants, tressés comme les fils d'un câble d'acier. Et puis les métiers de force sont aussi des métiers d'adresse. On devinait la souplesse de ce corps exercé et facile à mouvoir. La tête était surprenante d'énergie et de finesse; Garcin, vêtu d'un complet usé, de la couleur des nuages bas, quand il va pleuvoir, avait, sous des cheveux grisonnants, frisés, une figure mince, tendue en avant, et où luisaient des yeux d'or, vivants et commandants. Il ne portait point de moustache, mais une barbiche brune, non pas pointue, mais coupée droit, allongeant encore le visage. Comme le charron ne bougeait ni ne parlait, et se contentait de respirer après le travail fait, ce fut maître Fruytier qui reprit, penché vers l'enfant :

— Va donc lui dire bonjour, Vincent!

Le petit s'avança, contourna les brancards de la charrette, jusqu'à l'enclume, de l'autre côté de laquelle se tenait debout son maître.

— Bonjour, monsieur Garcin.

L'autre n'était pas homme à se laisser prendre aux premiers mots, ni même à une jolie mine, vive et rêveuse, comme était celle de ce brunet. Il le fit approcher encore, écarta, de la main, les cheveux qui tombaient sur les yeux de Vincent, tapota les joues, et dit :

— C'est freluquet, mais ca n'a pas mauvaise volonté, peut-être bien? Regarde, garçon, je suis seul aujourd'hui; mes compagnons m'ont laissé en plan, avec tout l'ouvrage commencé et promis.

Il haussa les épaules, d'un air de souverain mépris, pour ajouter :

— Oui, deux compagnons m'ont quitté pour la ville... On a eu, c'est vrai, une petite dispute : mais se quitter pour des mots, ce n'est pas se quitter pour des raisons! Enfin, ils verront ailleurs, ils tâcheront de trouver un maître charron qui ait du sang de navet!... moi, je suis vif!

— Pas trop tout de même? — demanda, de l'autre bout de la salle, Nicolas Fruytier en se regorgeant. — Je veux bien qu'on le reprenne, mon Vincent...

— Je n'y manquerai pas!

— Mais je ne veux pas qu'on le batte!

— J'entends : mais il faudra qu'il travaille!

Le fermier de la Genivière, qui était haut d'honneur, ne put souffrir cette supposition que son fils, à lui, pût être paresseux. Il enfonça son chapeau sur sa tête, d'un coup de poing, croisa les bras, et cria :

— Ça serait donc moi qui lui aurais appris à « feignanter »?

— Je ne dis pas qu'il est « feignant », je dis qu'il faudra travailler chez moi.

— A la Genivière, il n'y a pas de flâneur, maître tourneur de bois!

— Ma fois, maître pique-bœufs, ici non plus!

Les deux hommes avaient quitté leurs places, et marché l'un vers l'autre, comme s'ils allaient se battre, et vraiment, à voir ce large paysan, les bras croisés et qui dépassait d'une demi-tête l'artisan, on eût parié que la lutte serait courte. Mais le charron n'avait pas peur. Plus petit, sans doute, mais plus agile que le fermier, il le regardait de côté, sans bienveillance, et ses deux poings, rapprochés de ses hanches, n'attendaient pour frapper qu'un mot de plus.

Vincent, stupéfait, s'était fourré sous la charrette. Il en sortit quand son père, tout à coup, éclata de rire, et dit :

— Parbleu, je ne suis pas venu ici pour vous cogner dessus, monsieur Garcin, mais pour vous faire voir ce garçon, qui veut apprendre votre état.

Un sourire rapide allongea les lèvres de maître Garcin, qui tendit la main au fermier, et dit :

— Si nous buvions un coup avant de faire le marché?

La réponse n'étant pas douteuse, il traversa l'atelier, suivi de Nicolas Fruytier et de Vincent, sortit dans le jardin, tourna à droite, et, longeant les murs de la maison, ouvrit la porte d'un petit réduit qui était la salle à manger. Demeuré dehors, il conseilla d'un geste, à ses hôtes, de s'asseoir autour d'une table couverte d'une toile cirée jaune, et lui-même s'en fut à la cave.

— Père, — dit Vincent, — il a l'air méchant, monsieur Garcin, mais il ne l'est pas.

— A quoi vois-tu ça?

— Il a ri aussi vite que vous.

Le charron rentrait au même moment; il avait sous le bras

une bouteille cachetée de rouge, trois verres dans une main, un tire-bouchon dans l'autre. Il commença par disposer les verres sur la table, prit la bouteille dans sa main gauche, enfonça le tire-bouchon et souffla sur le goulot, une première fois, pour chasser les éclats de cire, avant même d'avoir tiré sur la poignée de l'instrument; puis, passant la bouteille entre ses genoux, relevant d'un geste du coude ses cheveux ébouriffés, il fit sortir à moitié le bouchon du goulot, souffla de nouveau sur le cachet brisé; enfin, d'un coup sec et prudent, délivra la liqueur. Alors avec décision et mesure, le charron versa dans son verre quelques gouttes de vin blanc qu'il huma; il fit claquer sa langue, réfléchit, se souvint :

— Il y a meilleur, mais la bouteille n'est pas pour déplaire.

Désormais, le vin pouvait être servi. Garcin remplit le verre de Fruytier, versa deux doigts de vin blanc à Vincent, se servit lui-même copieusement, et leva son verre :

— A la vôtre, maître Fruytier, et à celle de ce garçon! Vous avez fait de lui un honnête petit homme, à ce que je crois; maintenant, c'est à moi d'en faire un bon compagnon charron.

Le fermier, reposant son verre, répondit gravement :

— Sans doute, mais l'homme n'est pas fini.

— Cela se voit.

— Vous veillerez sur votre apprenti?

— Comme sur mon fils, si j'en avais un.

— Ça fait sa prière, vous savez?

— Je m'en doute. On ne l'empêchera pas.

— Le dimanche, ça ne manque pas la messe.

Vincent regardait le père, et s'attendrissait, à ces mots qui le mettaient sous une autre autorité.

Le maître charron posa la main sur le bras que l'enfant avait allongé sur la table.

— Il m'arrivera même de t'y accompagner, petit. On n'est pas des saints, mais on comprend tout ici. Voilà... Avez-vous d'autres recommandations à me faire, maître Fruytier?

— Je crois que j'ai tout dit.

— Alors, j'appellerai la ménagère, pour qu'elle fasse connaissance avec son pensionnaire.

Il se leva.

— Eh la mère!... (je l'appelle la mère bien qu'elle ait perdu son enfant voilà plus de dix ans; mais, c'est le nom qu'elle aime le mieux).

— Elle a raison, — dit Fruytier, — chez moi, c'est de même.

Une toute petite vieille femme entra, qui venait de la cuisine ou des chambres. Elle avait sûrement un cœur tendre, car elle n'eut pas plutôt aperçu Vincent, qu'elle lui fit un salut de tête, comme à une vieille connaissance, et que le sourire ne la quitta plus.

— Il te rendra service à toi aussi, — dit Garcin, en montrant l'apprenti. — Il ne demandera pas mieux que de monter les brocs dans les chambres?

— Bien sûr, madame Garcin, — fit Vincent, qui n'était pas dépourvu d'une certaine habileté, et entrevoyait déjà que la vieille dame le protégerait.

Le père et maître Garcin trinquèrent de nouveau, avant de vider leurs verres, puis, se levant, regagnèrent la rue. Là, Nicolas Fruytier se retourna, et dit, levant le jeune gars comme un sac de bouchons :

— Bonsoir, mon Vincent, ne te fais pas de chagrin, pour qu'on ne s'en fasse pas chez nous!

Ce fut sur ces paroles qui en disaient long, que le père et l'enfant se séparèrent. Fruytier remonta dans la carriole; il fouetta Noireau, et ne se retourna plus; s'il s'était retourné, il aurait vu Vincent très pâle, qui le suivait du regard, et finissait par fermer les yeux, à cause des larmes qui montaient; il avait vu aussi une vieille femme se pencher, entourer de son bras droit la tête de l'apprenti, et murmurer :

— Viens, mon petit, je suis un peu ta famille, à présent; viens que je te montre ta chambre sous le toit.

Le petit était touché. Mais le passé fut plus fort que la vieille dame. L'image de la maison d'hier, de la maison de ce matin encore, se levait dans l'esprit de Vincent, à ce mot de « famille » qui enfermait toute son histoire. Il revoyait chacun des siens, et surtout la vraie mère, maman Marie Fruytier, qui, depuis quatorze ans passés, tous les jours sans en excepter un seul, soir et matin, avait embrassé son enfant. Elle n'était plus là. Il l'imagina assise dans la grande salle, et qui versait

de grosses larmes, en répétant les mots si doux et si cruels : « Où seras-tu comme ici? » Maintenant il montait l'escalier d'une maison inconnue, derrière la femme de son patron, et il avait bien du mal à s'empêcher de pleurer et à dire :

— Oui, madame; je vous remercie bien, madame.

XII

L'ANNÉE DE MARCHEPRIME

Dès que le père fut parti, peut-être encore les dernières maisons de Marcheprime entendaient-elles le trot du cheval :

— Mets un peu d'ordre dans tout ça! — dit M. Garcin.

D'un geste circulaire, il désignait le vaste atelier. Vincent, qui avait enlevé, dans la chambre, son meilleur vêtement, et pris ses habits de cueilleur de choux et de coupeur d'épines, quitta encore sa veste, et, prenant un balai de bruyère, le promena de long en large sur le sol plein de trous et abondant en poussière. Toute la poudre des carreaux usés, toute la terre écrasée par les pieds des ouvriers, tous les débris entrés par les fenêtres avec le vent d'orage, se levèrent à la fois, et tourbillonnèrent jusqu'aux chevrons. M. Garcin, qui s'était remis à son soufflet et à son enclume, interrompit le travail :

— Que fais-tu là, sacré gamin! Je ne t'ai pas dit de balayer! Çà n'est pas un salon, ici !

Vincent alla replacer le balai dans l'angle de l'atelier, et entreprit de ramasser les outils tombés sur le sol, de rassembler les barres de fer en un tas, et d'en former un autre avec les planches de bois, les moyeux déjà dégrossis, les jantes ébauchées, que les compagnons, en quittant brusquement l'atelier, avaient abandonnés, à côté de la machine à cintrer les roues, à côté de la machine à cisailler. Quand il eut fini, il avait plus chaud, il était plus las qu'après cinq heures de labour. Il regarda M. Garcin, qui, de toute l'après-midi, ne lui avait adressé la parole que pour lui faire lâcher le balai, et n'avait paru occupé que de forger et de poser le marchepied de la grande charrette neuve. Le patron ne

lui fit point compliment, mais, tirant de son gousset un oignon d'argent :

— Il est temps de souper, mon garçon.

On mangea dans la petite salle où, le matin, le charron avait trinqué avec Nicolas Fruytier. La bouteille vide était encore sur la tablette de la cheminée, et, plus d'une fois, Vincent la regarda, comme un objet moins indifférent que les autres, puisque le père, un moment, l'avait tenue dans ses mains. Il pensa à la Genivière, au grand Maximin, à Pierre, à Jeanne, à la mère surtout, tandis que M. Garcin et sa femme parlaient de choses et de personnes de Marcheprime qui intéressaient fort peu un fils de Trois-Épines. A la fin du repas, le charron vit que les yeux de Vincent se fermaient à demi.

— Tu as envie de dormir : monte au lit, mon garçon !

— Je veux bien, patron.

— Le chat y est déjà. Tâche de te lever aussi tôt que lui, et tu te mettras à laver les vitres de l'atelier : elles sont si enfumées par la forge, et pointillées par les mouches, que le soleil est de mauvaise humeur, quand il a passé au travers. Pendant ce temps, je tâcherai d'embaucher des compagnons dont on m'a parlé.

Vincent monta dans la mansarde, dont la fenêtre ouvrait sur le jardin et la campagne. Le sommeil lui vint vite. Rien ne l'interrompit. Dès l'aube, éveillé au bruit que faisait la ménagère en fourrageant avec un crochet de fer entre les barreaux de la grille d'un fourneau, l'apprenti descendit, et demanda :

— Patronne, s'il vous plait une éponge et un plat pour laver les carreaux?

— Commence donc par te laver la figure à la pompe, mon mignon : tu as encore aux joues la crasse de la journée d'hier.

— Ça se pourrait, madame Garcin : je n'avais, là-haut, ni cuvette, ni serviette.

— On fera mieux demain !

Il se pencha sous le tuyau de la pompe, manœuvra le volant, reçut la douche sur la tête, s'essuya avec un torchon que madame Garcin lui tendait, et s'enferma dans l'atelier, muni d'un balai, d'une éponge et d'un seau à charbon, qu'il eut

soin de remplir d'eau. Quatre heures durant il travailla, perché au sommet d'une échelle double, tâchant de rendre nettes les vitres de ces grands panneaux par où l'atelier prenait jour sur le jardin. Que de rouille et de taches, Seigneur! Que de papillons morts, que de cadavres de mouches encore pendus à des toiles d'araignées, que de punaises des bois, survivant à l'hivernage, blotties dans les angles, et qui ne peuvent plus marcher qu'au ralenti!

L'après-midi, M. Garcin rentra; il ramenait deux compagnons embauchés à la ville voisine : l'un très grand, maigre, jeune et pourvu d'une chevelure exubérante, de tous côtés pointant en mèches, — était-ce son nom? n'était-ce pas un surnom plutôt? on l'appelait l'Hérisson; — l'autre qui n'était ni grand ni petit, ni maigre ni gros, ni jeune ni vieux, mais dont le visage sans barbe était criblé de taches de petite vérole. Ce second compagnon s'appelait Bourdaine. Vincent eût aimé de l'avoir pour maître, et de travailler à côté de lui. Mais il fut mis sous les ordres de l'Hérisson, qui, tout d'abord, sous prétexte de visiter Marcheprime, et disant qu'on ne saurait vivre dans l'inconnu, passa les dernières heures de la journée à quelques pas de la maison de M. Garcin, dans ce café dont l'enseigne en tôle, balancée et grinçante au bout d'une pique, portait l'image peinte d'un pigeon blanc.

Le troisième jour de son arrivée à Marcheprime, Vincent Fruytier commença donc ce qu'on peut appeler proprement l'apprentissage. L'Hérisson dressa un étau, près du sien, à hauteur convenable pour que Vincent pût travailler sans se hausser sur la pointe des pieds, ou se courber trop bas; entre les lames de plomb, il fit tenir et serra fortement un bout de lame de fer ramassé parmi les déchets, et confia à l'apprenti une vieille lime capable encore de mordre.

— Tiens, — dit-il, — pour bien limer, il faut prendre la position d'un escrimeur, qui tire l'épée, au régiment, sauf que c'est le pied gauche et non pas le droit qu'on porte en avant,... regarde-moi... Mais la main, vois-tu, tout est là. J'aurais beau te montrer comment donner le coup de lime, jamais tu ne feras bien, si tu ne devines pas ce qu'il faut y mettre de force et de douceur. Presque toujours la douceur,

apprenti : ça creuse et ça ménage ensemble. Un limeur doit avoir tout son esprit dans la paume de sa main.

— Si vous croyez, — répondit Vincent, — que mon père ne l'a pas, son esprit dans la main, quand il tient la charrue?

Le regard qu'échangèrent à ce moment le compagnon et l'apprenti, prouvait qu'une sympathie pouvait naître entre ces deux ouvriers, dont l'un avait le goût du métier, et dont l'autre l'aurait sûrement. Vincent apprit, ce jour-là, les premiers principes du travail du fer à froid. Dans les semaines qui suivirent, l'Hérisson lui montra comment on prépare le feu de forge, comment on manie le soufflet de manière à ralentir ou aviver le chauffage des pièces; comment se fait la trempe de l'acier, et à quelle température, dans quel bain d'eau de gouttière, ou d'huile de colza, ou de suif; comment s'obtient, par exemple, une surface de couleur bleue, mieux damassée que de la soie. Comme il était complaisant, actif, et pas geignard, — car il lui arrivait de se brûler ou de s'entailler la peau, — Vincent obtint la permission, à certaines heures, de faire lui-même, à son idée, quelques petits travaux de forge, avec des « chutes de métal », de cintrer un fer plat, de prendre surtout quelque habitude du marteau, de l'enclume, et de la bignorne, qui est, comme chacun sait, une enclume plus réduite et dont on use pour les fins travaux. Quand furent accomplis les six premiers mois d'apprentissage, c'est-à-dire au milieu d'octobre, Vincent put se rendre témoignage qu'il faisait utilement sa partie dans l'équipe de M. Garcin. Personne ne l'encourageait positivement, — et plus d'une fois, il avait souffert de ne pas sentir, près de lui, comme à la Genivière, une tendresse toujours prête à le complimenter, s'il se tirait, à peu près bien, de la besogne commandée, — mais il devinait, à la figure du patron, ou à celle des compagnons, qu'on n'était pas mécontent de lui. Jamais plus il ne se trompait, quand l'un d'eux lui demandait d'apporter une tarière, une gouge à moyeux, un taraud, un pointeau d'ajusteur, un outil à aléser, un outil à fileter, ou bien l'une quelconque des limes employées par les ouvriers du fer : la plate, la demi-ronde, la carrée, la queue de rat, la pointue, la feuille de sauge.

Sa grande peine était de n'avoir point d'ami. Que lui aurait-

il dit? Peu de chose sans doute : mais c'est déjà beaucoup de se taire près de quelqu'un qui nous aime. Ah! si le brave Pierre avait été à Marcheprime, valet de ferme dans un des grands domaines qui ne manquaient pas autour du chef-lieu de canton! Quelles parties les deux frères auraient faites ensemble, le dimanche, et quelle joie aussi d'entendre une voix, le soir, à l'heure où le travail cesse : « Vincent? On m'a envoyé au bourg, j'ai bien dix minutes à perdre, viens-tu dehors? » Mais M. Garcin était trop vieux, trop occupé aussi, par le travail à diriger et la clientèle à recevoir, pour deviner seulement que cet enfant de quinze ans aurait eu besoin d'un peu d'amitié. Le compagnon charron ne parlait guère, et, pour tout dire, semblait dépourvu de moyens. L'autre avait de l'esprit au contraire, de l'invention, une adresse naturelle qui élargissait son métier et faisait de lui une sorte d'ouvrier universel. Mais la sympathie que ce l'Hérisson avait tout d'abord inspirée à l'apprenti n'avait pu durer : il buvait. Les deux tiers de son gain et toutes ses heures de loisir, il les dépensait au *Pigeon blanc*. Une fois, il avait essayé d'entraîner Vincent au cabaret : « Je t'offre un verre, mon petit gars? — Non, merci, monsieur l'Hérisson, je n'ai pas soif. — T'es donc une fille? » Vincent, qui lui allait tout juste à l'épaule, avait répliqué : « Non, je suis un homme, moi », si vivement, que l'Hérisson, comprenant la leçon, s'était senti blessé. Depuis ce temps-là, Vincent avait redoublé de politesse envers le compagnon, il s'était appliqué à le servir avec promptitude, même à lui demander conseil plus qu'il n'était besoin, mais vainement. Il n'obtenait plus qu'un silence dédaigneux, des regards peu engageants, et, pour la moindre erreur, des coups de poing sur l'épaule qui l'envoyaient rouler à terre. Alors, du fond de la pièce, où M. Garcin et Bourdaine dégrossissaient un moyeu ou ajustaient les barreaux d'une charrette, une voix impérieuse criait : « Vas-tu laisser l'apprenti, l'Hérisson? Te voilà encore après lui! » L'Hérisson ne répondait rien, et se remettait à l'étau.

Peut-être songerez-vous : « Pourquoi Vincent n'allait-il pas faire visite à ceux de la Genivière? » Mais il y était allé, à la Genivière; il y avait couru, le quatrième dimanche après son entrée en apprentissage. Sur la route qui est longue, il

avait trotté pendant plus de cinq kilomètres, pour arriver plus tôt, et, le soir, il n'était revenu à Marcheprime qu'après onze heures, c'est-à-dire à une heure où le charron et sa femme, et tous les habitants du bourg, dormaient à poings fermés. La petite madame Garcin avait descendu l'escalier, en camisole et jupon de laine; elle était venue, à tâtons, et glissant la savate, tourner la clef dans la serrure, et tirer les deux verrous. « Peut-on rentrer si tard! avait-elle dit. T'es-tu au moins bien amusé, nom pauvre Vincent? » Il avait répondu oui. Cependant il était plus triste que la veille, et, lorsqu'il fut dans sa mansarde, n'ayant plus de témoin, même pas la peur, qui nous tient compagnie dehors, dans la nuit, et nous empêche d'être tout à nous-même, il se mit à pleurer. C'est qu'on ne revoit pas la maison de sa jeunesse, sans que les choses nous parlent, souvent plusieurs ensemble. « Pourquoi, disent-elles, nous as-tu quittées? Te rappelles-tu la joie d'ici? Nous en sommes les témoins. Le son de ta voix vit encore dans les molécules frémissantes du bois, du fer, de la pierre que nous sommes. Tes pas sont sur les chemins, dans la poussière ancienne; quelque chose de toi a passé dans notre être, et dure en ton absence. Pourquoi n'es-tu plus ici? Pourquoi, si tu étais heureux? » Elles sont puissantes, ces voix-là, et le trouble qu'elles mettent au cœur ne se guérit pas en un jour. Il faut, pour l'apaiser, que la raison nous parle à son tour, et nous dise : « Tu ne t'es pas trompé; demeure où tu es maintenant; ta vocation est certaine : tu as bien fait. » Mais Vincent n'entendait pas cette seconde voix; il était bien jeune encore, et, ne sachant pas s'il s'était trompé ou non, en quittant la Genivière, il pleurait. Il revivait chaque heure de cette journée. Quand il était arrivé, tout le monde l'avait entouré, interrogé, écouté : le père, la mère toujours si tendre, Maximin, Pierre, Jeanne toujours fraîche et rousselée comme un abricot qui mûrit. Et le dîner de midi avait été bien gai, du moins en apparence et dans les mots.

Mais Vincent était trop fin pour ne pas lire, dans les yeux de son père, de sa mère, et des autres, la pensée que personne ne voulait exprimer : « Qu'a-t-il donc trouvé ailleurs qui vaille nos amitiés et notre Genivière? Il respire la poussière, l'odeur de l'huile chaude et celle du charbon mouillé : notre

air, à nous, est si pur! Est-ce qu'il a le plaisir de voir, comme nous, le fruit de son travail croître et se former pendant plus de six mois, et de le vendre ensuite au marchand? Est-ce qu'il se repose, quand il est las, comme le père, en changeant de fatigue, libre de sa méthode et maître de ses heures? Regarde-t-il, matin et soir, du pas de la porte, le soleil qui se lève ou qui se couche? A-t-il un chien gambadant et câlin comme Courard pour l'accompagner à la promenade? Mange-t-il quelquefois de la galette, et le boulanger de là-bas a-t-il un secret pareil à celui de Marie Fruytier? En vérité, mon petit Vincent, nous t'écoutons sans te comprendre. La ferme où nous vivons a des biens de toute sorte et qui t'appartenaient : pourquoi l'as-tu laissée? »

Bien que ce fût dimanche, il y avait une part de travail qu'il fallait faire. Aussitôt après le dîner, Maximin et Pierre étaient allés dans les étables, pour distribuer aux bœufs et aux vaches le fourrage vert cueilli la veille. Vincent avait suivi, témoin seulement. Il fallut ensuite que le père et la mère se rendissent à Trois-Épines, parce que le maître de la Genivière venait d'acheter un bout de pré, et que le notaire attendait les deux signatures. Jeanne lavait la vaisselle et mettait de l'ordre dans la maison. Vincent s'était promené avec ses frères, autour de la ferme; il n'était parti qu'à la nuit tombante, après que les parents furent revenus du bourg; et tout le long du chemin, marchant dans l'ombre, sous une pluie chaude de printemps, il n'avait cessé de penser à toute cette journée où il était revenu à la Genivière, comme un visiteur aimé sans doute, mais un visiteur qui n'a rien à faire, et qui, promptement, gênerait les autres. Il avait revu sa maison, mais sa place n'y était plus. C'est pourquoi, dans sa chambre de Marcheprime, le petit apprenti s'était mis à pleurer.

Dans les jours qui suivirent le voyage, les compagnons remarquèrent que Vincent paraissait triste. Ils le plaisantèrent, et ils eurent vite fait de le blesser, en répétant : « C'est un bébé, qui a encore besoin de son papa et de sa maman. Qu'est-il venu faire dans la mécanique? Il nous faut des gars d'attaque, et qui ne pleurent pas pour avoir une tartine! » Vincent avait tant d'amour-propre qu'il en vint à rire de lui-

même, et à montrer si bon visage que l'Hérisson et Bourdaine ne purent continuer à se moquer de lui. Puis un événement survint, qui lui rendit confiance.

Un soir de la fin d'octobre, comme il y avait un peu plus de six mois que Vincent avait commencé de limer, de polir des pièces à l'émeri, de forger quelque peu et de démonter les machines qu'on amenait à M. Garcin pour qu'elles fussent réparées, il fut tout surpris, en se mettant à table, de trouver, dans son assiette, un bouquet de trois grosses marguerites, une blanche, une rose, une mauve, entourées de brins de réséda.

— C'est pour moi? — demanda-t-il.

— Pour qui veux-tu que ce soit? répondit madame Garcin, Il y a longtemps qu'on ne m'en offre plus, de bouquets!

— Je ne comprends pas, — reprit l'apprenti, les yeux levés au plafond et cherchant à se souvenir; — car mes quinze ans, je les ai eus au mois d'août, et la Saint-Vincent de Paul était passée déjà!

— Mange de bon appétit, mon garçon, — dit le maître charron, — fais honneur au fricot que la bourgeoise a soigné : tu comprendras plus tard.

Il en fut comme il avait demandé. Vincent, que la journée de travail avait mis en appétit, mangea deux assiettes de soupe et deux morceaux d'un certain lapin de choux, que madame Garcin avait lardé, garni d'une farce et fait cuire à la casserole avec trente petits oignons choisis et autant de pommes de terre. On lui servit ensuite un biscuit qu'il trempa dans un verre de vin, et vraiment il n'avait rien deviné, mais il était sûr qu'il allait apprendre une heureuse nouvelle, lorsque M. Garcin lui fit signe de le suivre, et ouvrit la porte qui donnait sur le jardin.

Les deux hommes, ou, si vous aimez mieux, l'homme et l'enfant, longèrent les panneaux vitrés qui fermaient l'atelier, et s'assirent, l'un près de l'autre, sur un banc, à l'endroit où finissaient les planches de légumes et les lignes de poiriers taillés, et où commençait le terrain vague, enclos de murets, qui servait de dépôt à la forge et de remise pour les voitures à réparer. Il faisait chaud comme aux beaux soirs d'été. Bien que le soleil fût couché, la lumière sortait encore des choses

comme un parfum. Les deux maisons de l'autre côté de la route, celle de l'épicier et celle du garde-champêtre, avaient l'air presque jeunes, étant crépies de tous ces rayons de jour. En arrière, la tour de la vieille église romane, chaude du haut en bas, faisait illusion aux martinets, car une douzaine de ces oiseaux continuaient de tourner autour d'elle, à l'heure où leurs pareils dorment, la tête sous l'aile, dans les fentes de murailles.

— Vincent, — dit M. Garcin, — voilà six mois que tu travailles le fer, il est temps que tu travailles le bois.

L'apprenti se redressa :

— Je ne demande pas mieux.

— Dès demain, tu ne seras plus aux ordres de l'Hérisson.

— Je servirai Bourdaine, alors?

— Non, tu me serviras, moi! C'est moi qui t'apprendrai le métier!

D'un mouvement prompt, le jeune homme se détourna à demi, et prit les mains du maître charron.

— Oh! que je vous remercie, monsieur Garcin! c'est bien de l'honneur que nous me faites!

M. Garcin en eut une petite larme au coin des yeux, de ses yeux qui regardaient la tour et les martinets.

— Dis plutôt que c'est de l'amitié, Vincent. Je veux que tu saches bien le métier. Un jour, quand on te fera compliment d'une bonne solide charrette, peut-être même d'une jolie voiture que tu auras construite, d'un tonneau comme j'en ai vu courir les chemins...

— Monsieur Garcin, vous vous moquez de moi...

— Parbleu non, je ne me moque pas, et je dis que tu pourras répondre alors : « C'est le père Garcin, de Marcheprime, qui a été mon maitre! »

Ils se turent un moment, et ils regardèrent dans la même direction, au-dessus de la tour de l'église, et ils respiraient plus vite, l'un et l'autre, car la même émotion les tenait. Ce fut le plus jeune qui reprit, avec une décision soudaine :

— Je n'ai pas tant d'ambition. Vous êtes bon pour moi, monsieur Garcin, trop bon. Alors, voulez-vous que je vous raconte ce que j'ai pensé dans mon cœur? En vérité, je ne l'ai dit ni à mon père, ni à ma mère.

— Dis-le moi; nous sommes tous deux, et le monde dort.

— J'ai pensé que je travaillerais chez vous pendant mes trois ans d'apprentissage, puis que je ferais un petit finissement de métier, pour apprendre encore autre chose, et enfin qu'après mon service militaire, je reviendrais à Marcheprime, et que...

— Pourquoi t'arrêtes-tu?

— Je n'ose pas continuer...

— Va tout de même!

— Et que vous me laisseriez votre atelier, que je vous succéderais...., oh! pas tout de suite, quand vous auriez besoin de vous reposer...; pardonnez-moi..., c'est de la folie peut-être qui m'a passé dans l'esprit... Pourquoi me regardez-vous si sévèrement?

— Je refuse.

M. Garcin s'était levé, Vincent fit de même, mais il tournait la tête du côté de la maison, et il disait :

— Je vous ai probablement mal répondu, monsieur Garcin? Qu'est-ce que j'ai dit de mal?... Si vous voulez que je fasse tout mon apprentissage chez vous, je ne demande pas mieux : au fond, mon envie c'est d'être comme vous...

Le maître charron allongea le bras gauche par derrière Vincent, et, tenant l'apprenti serré contre lui-même, il revint dans le jardin, et prit une petite allée, entre deux rangs de poiriers. Au geste d'amitié, Vincent avait déjà compris que son patron n'était pas fâché; mais l'émotion grandit en lui et le cœur lui trembla de surprise, et de joie, et de peur, bientôt, quand il entendit les mots dits à voix basse, comme un grand secret que Marcheprime ne devait pas connaître.

— Je refuse encore, Vincent. Tu peux rester un an chez moi, mais pas plus. Ton intérêt est de me quitter, et de ne pas me revenir. Je ne t'ai pas beaucoup parlé, depuis que tu es entré dans mon atelier, mais je t'ai surveillé : tu n'as pas fait un burin ou un boulon, tu n'as pas forgé un bout de pièce, que je n'aie vérifié ton ouvrage. Eh bien! Vincent, je te le dis, tu as le coup de lime, et tu as le sentiment du fer... Ne secoue pas la tête comme ça; je peux comparer : j'en ai vu, des apprentis, depuis que je suis à Marcheprime! Si tu as de la conduite, tu arriveras, j'en suis sûr, tiens, autant que

de voir la chandelle de madame Garcin dans la salle à manger. Tu peux devenir un ouvrier de première, un artiste. Mais ce n'est pas moi qui suis capable de t'apprendre tout. Le monde a marché. Il faut que tu passes par les grandes usines...

— Où ça, monsieur Garcin?

— Je te le dirai quand il sera temps. Je t'avais préparé une petite fête, ce soir, pour te montrer que je suis content de toi, et pour marquer que tu commences, demain matin, le travail du bois.

— Foi de Vincent, — répondit l'apprenti, — jamais je n'oublierai ce que vous faites pour moi, monsieur Garcin !

— C'est bon, c'est bon, mon petit! Ne me remercie pas : les vieux sont trop heureux de voir des jeunesses qui vont droit!... Mais, dis donc, les martinets sont couchés, si nous faisions comme eux?

— Je vous assure que je n'ai pas envie de dormir!

— Mon vin blanc?

— Sûrement non.

— Qu'as-tu alors?

— Monsieur Garcin, je crois qu'il y a des mots qui saoulent!

Deux bons rires s'élevèrent du jardin clos, et, par-dessus les murs, s'en allèrent dans Marcheprime endormi.

Vincent, le lendemain matin, entra le premier dans l'atelier.

Le maître charron le rejoignit peu de temps après, et ouvrit la porte d'un hangar séparé de la forge par un mur. Il était de belle humeur.

— Viens rendre visite à mes bois qui sèchent, mon petit Vincent! Y en a-t-il, là dedans, des futures brouettes, des charrettes, des tombereaux, des jougs pour les bœufs!

Les bois étaient empilés par espèces autour du hangar, et un chemin, que couvrait une couche de sciure multicolore, avait été ménagé au milieu. Cela sentait la forêt en automne. M. Garcin frappait, du plat de la main, une planche ou un madrier.

— Tu vois, ici, le chêne...

— Je connais ça.

— Tu te trompes : je n'ai pas un pied de chêne champêtre; ces belles planches ont été tissées, grain à grain, par la sève, dans la forêt de Compiègne; celles-ci en Normandie, et, si tu

regardes bien, tu verras qu'elles ont le cœur tout brodé; voici le gayac, que tu ne connais pas, mon bonhomme, parce qu'il vient des pays chauds; dans le coin là-bas, j'ai caché un trésor, des pièces de bois avec lesquelles, je te le dis à toi, j'ai fait la réputation de ma maison...

— Que je voie?

— Monte sur le tas de gayac, et baisse un peu le nez.

Vincent grimpa sur les planches étagées.

— Ces grosses boules qui ont encore de la barbe? Ce sont des têtes de vieux ormes tortillards, et je t'en ferai des moyeux comme personne n'en fabrique à cent lieues à la ronde. Regarde encore, pendant que tu es perché, une jolie petite pyramide de cottrets, que je cache bien aussi...

— Ils sont jaunes : des vraies queues de serins!

— De l'acacia, mon ami, le meilleur bois pour les rais et les jantes, un bois qui se polit si fin, si fin, qu'on se mire dedans, et qui porte la peinture avec autant de plaisir et de révérence qu'une fille de mon temps portait son premier fichu de soie... Descends de ta pile, maintenant, l'apprenti. Tourne-toi du côté de la forge. Vois-tu là du bois clair, des planches de lait caillé avec des dessins de crème? Qu'est-ce que c'est?

— Du frêne, m'est avis?

— Bien dit! Mais rappelle-toi : le plus nerveux des bois, le plus élastique, le vrai bois à courber; seulement il se fait rare, en France, et si, plus tard, tu deviens contremaître dans une maison de charronnage...

— Mais non, monsieur Garcin, mais non! Je ne suis qu'un petit Vincent Fruytier, qui est sorti de Trois-Épines pour travailler chez vous!

— Je parle de l'avenir, et je dis que si tu as voix au chapitre, tu auras raison de faire acheter du frêne canadien : voilà des forêts, mon enfant, des familles d'arbres au complet! Moi, je ne suis pas assez riche pour acheter tous leurs beaux bois, je n'ai d'étranger que mon gayac et mon pitchpin... Il me reste à te présenter mes noyers...

— Des français?

— Et des bons.

— J'aime ça! La terre de chez nous est bonne à tout.

La visite dura encore un peu de temps, puis M. Garcin, tout content d'avoir inspecté sa réserve et causé du métier qu'il préférait, rentra, avec Vincent, dans l'atelier où déjà les deux compagnons travaillaient.

Vincent commença dès lors à recevoir un petit salaire. S'il avait le coup de lime, il eut aussi le coup de rabot. Ses progrès furent prompts. M. Garcin s'attachait à ce jeune homme, à qui il avait rendu la confiance et la gaîté. Il était fier de l'emmener avec lui, dans les quelques déplacements qu'il faisait, pour acheter des arbres ou des machines. Vincent, d'ailleurs, développé et assoupli par le métier, devenait un plaisant garçon; il était de bonne taille à présent; ses cheveux frisés faisaient deux grappes au-dessus des oreilles, et, s'il remuait seulement le bras pour enlever une chaise, on devinait, à la justesse des mouvements, l'habitude qu'il avait des travaux délicats. Quand l'hiver fut près de finir, madame Garcin et son mari commencèrent de s'inquiéter de perdre celui qu'ils appelaient, entre eux, « l'enfant ». Et les premiers beaux jours ne leur firent point le plaisir que les vieilles gens eux-mêmes ressentent, lorsqu'ils ouvrent les volets, le matin, et que les bouquets blancs des poiriers donnent le goût de la vie à l'air encore glacé.

Vers le milieu d'avril, Vincent reçut une lettre de sa mère.

Aucune distance n'est longue quand on aime bien, disait-elle. *Cinq lieues sont comme un pas. Viens donc nous revoir, puisque tu nous as marqué, dans ta dernière, que M. Garcin voulait t'envoyer encore plus loin. J'ai l'esprit tout en peine d'apprendre où tu travailleras, et si les gens ont bon cœur pour les apprentis.*

Vincent fit lire au maître charron la lettre de Marie Fruytier, le soir même, à l'heure où il éteignait le feu et mettait en ordre les outils. M. Garcin mit ses lunettes cerclées de corne, s'assit, en détachant son tablier, sur un chevalet, et ne rendit la feuille et l'enveloppe qu'après un bon temps de réflexion, à l'apprenti qui se tenait devant lui, et se lavait les mains dans la cuve à tremper le fer.

— Je t'avais promis, — répondit-il — de t'indiquer un pays où tu trouverais de grandes forges, des aciéries, des

fabriques de tôle et de clous, et d'autres ateliers de toute sorte, où tu pourrais devenir un fin ouvrier. Eh bien! écris à tes parents, pour leur déclarer mon avis. S'ils ne s'y opposent pas, tu vas te rendre à Nevers sur la Loire, une ville où j'ai habité six mois, dans ma jeunesse, et tu te présenteras, pour te faire embaucher, dans la maison où l'on te dira qu'on travaille le mieux. Si tu ne trouvais pas de place, il y a de fameux établissements, dans la Nièvre, à Fourchambault, à Imphy, à Guérigny.

L'apprenti inscrivit les noms sur un carnet qu'il portait dans la poche de sa veste, et où il notait beaucoup de choses qui avaient trait au métier. Un roulier accepta de l'emmener, huit jours plus tard, jusqu'à la ville voisine, où il prit un billet pour Nevers.

C'était un matin de fin d'avril. Le vent d'hiver courait sur une terre en printemps. Le fils de Nicolas et de Marie Fruytier n'était point retourné à la Genivière. Il avait eu peur de lui-même, peur de céder, au chagrin qu'il verrait dans les yeux de plusieurs. Et maintenant, il allait vers la ville, où il serait perdu parmi des multitudes d'hommes, dont aucun n'était son parent ou son ami.

XIII

LES GRANDES USINES

Comme il se trouva seul, Vincent Fruytier, dans la ville inconnue, dans l'usine inconnue, devant l'ingénieur qui lui demandait :

— Vous avez un certificat?

— Oui monsieur : le voici.

— Bien... Garcin, à Marcheprime : connais pas... Une petite boîte? Combien d'ouvriers?

— Deux et moi.

— Oui, je vois cela. Les termes du certificat sont bons, excellents même. Malheureusement, je n'ai aucune place libre en ce moment, Fruytier. Revenez dans trois jours.

Le voyage, puis la dépense de trois jours avaient bien

diminué les économies qu'avait pu faire Vincent, à Marcheprime. Il s'était logé au-dessus d'un débit de boisson, dans un faubourg, assez près de la Loire, et la tenancière avait exigé le paiement d'avance, de la semaine. Ce qui restait dans la bourse de l'apprenti était si peu de chose qu'un autre que Vincent se serait ému d'être pauvre à ce point. Mais lui, il avait été élevé sans faiblesse. Pas d'argent? On vivrait comme on pourrait, d'une miche de pain et d'un morceau de fromage; l'eau d'une borne-fontaine servirait de boisson. Sans doute, si le père avait su que son fils dût se priver ainsi, il aurait envoyé à Nevers une petite somme au plus juste calculée, avec cette recommandation : « ménage-là! » Mais ni Maximin, ni Pierre, ni Vincent n'étaient des hommes à geindre, ni à quémander. Les beaux cœurs sont comme ceux-là. Le plus dur fut de s'habituer au vacarme de la halle immense où cent cinquante ouvriers travaillaient le fer. Le mouvement des arbres de couche et des arbres de renvoi qui transmettent l'énergie mécanique, celui des courroies, des engrenages, des roues lancées à de grandes vitesses, produisaient un ronflement qui n'avait point de répit. Tout vibrait de cette force à qui les attelages ne pesaient aucunement : le bâti des machines lui-même trépidait, et la charpente métallique, et le vitrage de la salle. Les coups de marteau sur les enclumes; le crissement des fraiseuses à vapeur, des raboteuses qui taillent le métal en copeaux, faisaient la partie haute dans ce concert barbare; le marteau-pilon de cinq mille kilos faisait la basse. Pour se bien entendre, les ouvriers devaient se pencher l'un vers l'autre. Les mots se perdaient dans le bruit. A chaque moment, comme dans un ciel d'orage, un éclair rouge traversait l'air chargé de poussière. Vincent, d'abord pilonnier sous la conduite d'un marteleur qui commandait le bélier monstrueux, passa assez promptement dans d'autres services de la forge. Sa gaîté naturelle lui conciliait les hommes de l'équipe dans laquelle il travaillait. Il ne cherchait pas à s'en faire accroire, ni à raconter le peu qu'il avait appris : il écoutait, et s'appliquait à connaître ce monde nouveau, hommes et choses, où il venait de pénétrer. Tout ne lui plaisait pas. Il lui arrivait de tenir tête à de plus âgés que lui, et qui, selon la coutume des hommes, ten-

taient d'éprouver cette faiblesse inconnue, et de savoir de quelle résistance elle était capable. En tout milieu, les esprits qui se rencontrent sont ainsi comme des lutteurs qui se mettent en garde, se provoquent, échangent des coups, afin de se juger l'un l'autre, et, s'il est possible, de dominer le voisin. L'un de ces voisins, par exemple, vieil ouvrier qu'on surnommait « le Parisien », s'avisa de dire tout haut, en passant près de Vincent qui enlevait à la lime les bavures d'une pièce nouvellement fondue, et paraissait absorbé par le travail :

— Celui-là, il est de la campagne...

— Je m'en flatte! — répondit l'apprenti en se retournant.

Il ajouta tout de suite, et son rire jeune était mêlé aux mots :

— Sans nous, Paris ne pourrait pas vivre

Et, après une petite pause, regardant le Parisien :

— Ça serait dommage! Il y en aurait de l'esprit de moins, par le monde!

L'autre, qui n'était pas bête, goûta la riposte, et regagna sa place en disant :

— Pas mal répondu, pour un bleu; au moins, on sait ce qu'il pense!

Comme Vincent se montrait, d'ailleurs, très poli pour ceux qu'il nommait les anciens, et qui n'avaient souvent guère plus de vingt ans, il eut vite la réputation d'un apprenti débrouillard, de belle humeur, au fond pas très commode, ce qui signifiait qu'on avait reconnu, chez lui, une volonté. Il n'en fallut pas plus pour qu'il fût respecté, et qu'il gagnât plusieurs amitiés. En moins de trois mois, il eut fait sa place dans la foule de la grande usine.

Marie Fruytier se serait réjouie de voir son Vincent commencer ainsi la vie avec bravoure, et demeurer fidèle aux leçons qu'elle avait données. Certes, quand elle reprenait autrefois ce brunet tapageur, sensible et aventureux, quand elle le conseillait, blotti près d'elle, les soirs de dispute et de larmes, elle ne se doutait pas des occasions qu'il aurait de se montrer le digne fils d'une race d'honnêtes gens. Mais elle ne voyageait guère plus loin que les tourterelles quand elles ont des petits, et que, toujours occupées d'eux, on les

voit seulement voler en rond autour de l'arbre porte-nid. Ce fut le maître de la Genivière qui vint en Nivernais. Il arriva vers la fin d'octobre, de grand matin, coiffé de son chapeau de feutre mou, serré dans son pardessus de laine brunasse, à boutons de corne, qu'il ne mettait que les jours de noce ou d'enterrement, car il avait coutume, même dans les grands froids, de se peu vêtir, disant, la main sur son cœur : « Le fourneau est bon, il me tient chaud. » Vincent, sur le quai de la gare, lui avait demandé :

— Vous avez faim, papa?

— Naturellement.

Ils étaient entrés dans un café de la place. Vincent avait fait mettre sur la table un peu de viande, du pain, du vin. Pour s'excuser d'avoir commandé le repas, il disait :

— C'est moi qui paye.

— Mais non, mais non.

— Mais si, papa, je suis trop content de vous voir! Et puis, je commence à gagner de bonnes journées : avec la petite rente que vous me faites, cela me suffit.

— Il est sûr, mon gars, que tu ne me coûtes pas cher : si ce n'est que j'ai souvent besoin d'aide, et que je ne t'ai plus devers moi.

Et il acceptait. Évidemment, ce Vincent tenait peu à l'argent. Il mangeait à peine; il avait tout son cœur enthousiaste dans ses yeux jeunes; il regardait son père, qui l'observait lui aussi, mais par petits coups, entre deux bouchées.

— Ce n'est pas que tu aies mauvaise mine, — disait Nicolas Fruytier, — je te trouve grandi; la moustache lève; tu as l'épaule plus large : seulement tu es pâle, tu es comme une pomme de doux d'argent.

— Tout le monde n'a pas le teint comme une pomme de frequin, — dit Vincent.

Ils se mirent à rire, d'un rire bien accordé, voyant tous deux, en esprit, la même image familière des pommiers de chez eux.

— Alors, — reprit Vincent, — ça va bien, à la Genivière? Maman?

— Elle se fatigue; je crois que c'est de ne plus voir son

Vincent, et de penser que, dans un an, tiens à peu près dans ce temps-ci, Maximin partira.

— C'est vrai, il va tirer au sort...

Vincent reprit très vite :

— Ma sœur Jeanne?

— Mignonne tout à fait, brave au travail, treize ans bientôt, sais-tu?

Il fallut parler de Pierre, des voisins, de M. Chavagne, et de chacun des champs de la Genivière. Le père, achevant son déjeuner, se sentait revivre; la fatigue de la nuit se dissipait, et peut-être aussi l'autre fatigue, celle de l'esprit qui s'était inquiété de l'enfant, et bien souvent, le soir, avec Marie Fruytier, s'était perdu en imaginations. « Où est-il ? à cette heure, notre fils, disait la mère? Les villes en dévorent beaucoup des jeunes gens comme lui! Elles leur sucent le sang! Il a eu une fluxion de poitrine, quand il était petit, tu te souviens? Je le vois malade, ses yeux tournés vers notre pays de Trois-Épines, et sans personne qui écoute ce qu'il dit : « Venez, » venez! » Et puis d'autres fois, je pense aux mauvaises compagnies. — Tu es comme moi, la mère, n'est-ce pas; tu voudrais reprendre notre Vincent, et empêcher de partir l'autre, et on ne peut, on ne peut! »

Mais non, il rapporterait de bonnes nouvelles. Vincent n'avait pas le regard, il n'avait pas l'embarras, ni la précipitation des jeunes hommes qui ont peur qu'on ne voie leur âme, ou qu'on ne l'ait déjà vue. Sans doute, il était pâle un peu, mais avait-il jamais eu beaucoup de teint? Et si le métier de mécanicien ne plaisait guère au père, du moins semblait-il convenir à l'apprenti, qui en parlait sans dissimuler les ennuis, ni exagérer l'avantage.

— Mon père, — dit Vincent, — si nous faisions un tour de ville? Vous ne pouvez vous en retourner sans avoir visité Nevers?

— J'achèterai même des cartes postales, pour les femmes, — répondit le fermier, — car Pierre, tu le sais, n'est pas curieux de ce qu'il y a au delà des bornes de chez nous.

Ils s'en allèrent, dans le soleil tendre et brumeux, vers le pont aux seize arches, sous lequel il passe autant de sable que d'eau. Quand ils furent au milieu :

— Retournez-vous à présent ! — dit l'apprenti.

Nevers avait bonne mine, dans la lumière matinale, cité petite et serrée autour de sa cathédrale, qui monte, qui monte, et répand sur toute la ville les rayons de sa tour. Maître Fruytier ne fit point de remarque à ce sujet. Il suivit son fils qui le mena, comme on l'avait mené lui-même, au pied de l'ancienne Porte de Croux, de la tour Saint-Éloi, de la Porte de Paris, puis dans le jardin qui est devant le palais ducal. Habitué à de rudes travaux, mais peu exercé à la marche, Nicolas Fruytier commençait à tirer la jambe, lorsqu'il fallut, après plus de deux heures de piétinement, de nez levé et d'attention, se renfermer de nouveau dans le couloir des rues, et parvenir au sommet de cette taupinière de maisons qu'il avait vue des bords de la Loire.

— Voilà la cathédrale de Nevers, — dit Vincent; — on l'appelle Saint-Cyr.

Le maître de la Genivière considéra le double escalier qui mène au grand portail, la façade très ouvragée, puis, en se déplaçant un peu, les balustrades de pierre, si bien brodées et claires, au bord des toits, et sa figure lasse exprima le contentement. Il avait le goût des églises. Elles lui rappelaient invariablement l'église de Trois-Épines; il les savait destinées, comme elle, à l'audience de tout le peuple; ni les récits contés par les vitraux, ni les symboles des sculptures ou des peintures ne lui échappaient entièrement. Devant cette façade ouvragée, qu'avaient élevée des hommes de sa sorte et de sa foi, aux siècles passés, il eut envie de parler d'eux, et de leur faire compliment.

— Vincent, — dit-il, — les monuments que l'on montre, dans les villes, ont toujours de l'âge. Ce n'est pourtant pas parce qu'ils sont noircis par le temps et un peu ruinés qu'on les admire?

— Ma foi, non.

— Je vais te dire la raison : ils sont mieux travaillés que nos maisons d'à présent.

— Ça se peut bien.

— Je pense à eux...

La phrase commencée demeura incomplète.

— A qui, mon père?

Le vieux chef continuait à lever vers les chapiteaux, les colonettes, les ogives, ses yeux que le soleil l'obligeait de fermer à moitié.

— Pour faire tout ça, il fallait de bons travailleurs.

— Oui.

— Des gars qui se tenaient à l'ouvrage, et adroits de leurs mains.

— Je vous crois.

— Vois-tu, le monde qui passe ici peut les juger encore; on peut en être sûr : il avaient le cœur ouvrier.

Nicolas Fruytier avait un air épanoui, comme au jour de sa fête, quand les enfants et sa femme buvaient à sa santé. Il contemplait, avec émotion, une statue haut perchée, perdue dans la richesse de tant de pierres fouillées. Quelque chose de puissant l'avait touché.

— Mon petit gars, c'étaient aussi des gens qui aimaient le bon Dieu : ils le faisaient bien aimable.

Et il demeura encore un peu de temps, la tête renversée, admirant, reconnaissant les compagnons d'autrefois, conversant avec eux.

Ayant dit son avis, de son pas balancé, maître Fruytier parcourut la nef, fit une pause devant chaque vitrail, et un bout de prière devant le maître-autel. En sortant, revenu sur les marches de l'escalier d'entrée, il leva encore les yeux vers l'espace bleu du ciel.

— Dis donc, mon gars, ça doit être comme dans les autres villes : il y a peut-être de la campagne autour?

— Sans doute, et même jolie.

— Eh bien! allons-y, en attendant l'heure du train. J'ai les jambes tout usées d'avoir marché sur des pavés.

Ils furent promptement sortis des rues, et, quand il eut sous les semelles de ses souliers la poussière d'une route, et, devant les yeux un pays de labours, de prés montants, et de bois couronnant les coteaux, Nicolas Fruytier parut oublier la fatigue.

Il s'appuyait, un moment, les bras croisés, sur les barrières, et prononçait un arrêt, comme un connaisseur devant un tableau : « Jolie terre, bien faite, bien exposée : ça doit être aussi grenant que chez nous » ou bien : « voilà des luzernes

qui ne sont pas soignées N'est-ce pas honteux, gars Vincent, de laisser la rouille et la vrille se mettre dans une pièce comme celle-ci? » Mais c'étaient les prairies et surtout les troupeaux blancs qui lui faisaient envie : « ah! les belles taures, les belles vaches, les beaux bœufs! Tu appelles ça la race charolaise? J'en avais entendu parler. Un troupeau comme celui-là, crois-tu que, chez nous, il prospérerait? Moi, je le crois. Sais-tu l'idée qui me vient? J'achète une vache à Nevers, et je l'emmène à Trois-Épines! »

Il fit comme il avait dit, et, le maître du champ étant venu chercher son troupeau, parce que le soir approchait, Nicolas Fruytier lui offrit un gros prix d'une vache blanche qui cheminait vers la barrière, plus lente que les autres, plus affamée, ne perdant pas un coup de dent. L'affaire fut conclue, la parole échangée, on topa, on prit jour. Une semaine ne se passa pas avant que le prix ne fût parvenu à Nevers, et la vache mise au chemin de fer. Et c'est ainsi que se peut expliquer ce fait très étonnant que, depuis lors, dans les prés de Trois-Épines, on voit beaucoup de vaches et de bœufs blancs, tandis que Marcheprime et les autres communes du canton ne peuvent se vanter que de leurs animaux rouges, ou noirs, ou tachetés de lilas, ou gris, selon la race et le hasard.

Vincent demeura encore une quinzaine de mois à Nevers, sur le conseil du marteleur, son chef immédiat, qui lui apprenait à manier le « marteau à frapper devant », puis le marteau de forgeron, et à manœuvrer le fer rouge de la main gauche; il suivit des cours d'adulte, et le fit sans aucune peine, à cause des leçons qu'il avait reçues à Trois-Épines. Un peu de dessin le rendit plus adroit et plus fin dans le métier. De la sorte, il termina les trois années d'apprentissage. Il avait passé de l'atelier de forge, à l'atelier d'entretien de l'usine; et, l'âge lui permettant de conduire des machines, il s'était essayé à régler ces forces brutes, jusqu'à obtenir d'elles un travail délicat. Car elles sont nées de l'intelligence, et lui demeurent soumises. Sa main était d'une extrême sûreté. Il avait le goût de l'ajustage. On lui confiait des pièces de précision, pour lesquelles l'ouvrier, devenu vraiment un artiste, par l'affinement de l'œil et du toucher, doit suivre, à un centième de millimètre près, le dessin qu'il copie. Mais ce jeune

homme habile, laborieux, demeuré gai, malgré quelques moments de rêverie et de regret peut-être, n'avait pu oublier le beau travail du bois commencé sous la direction de M. Garcin. Il voyait courir, sur les routes et dans les rues de Nevers, les automobiles, moins nombreuses qu'aujourd'hui, mais déjà luttant de vitesse et prétendant à la beauté des lignes.

Vincent rêvait de travailler à Paris, mais il n'y voulait venir que dans la force de son talent d'ouvrier. Il espérait, après tant d'autres, y briller. Ses camarades lui recommandaient telle ou telle ville, telle ou telle usine, au nord de Nevers, au sud, à l'est : il choisit Lyon, capitale d'une province étendue, cité jalouse de l'indépendance permise et souhaitable, et qui a su garder, même dans son commerce et dans son industrie, son esprit lyonnais, ses méthodes lyonnaises.

Il avait dix-huit ans passés, lorsque, au début de 1899, il prit le train pour Lyon, et, par la fenêtre du wagon, vit disparaître, les toits de l'usine où il avait travaillé, la tour de la cathédrale, bientôt les collines nivernaises, où paissent, à la lisière des taillis, des troupeaux de vaches et de bœufs blancs.

RENÉ BAZIN

(A suivre.)

L'EMPEREUR AU NEZ COUPÉ

— RÉCIT D'HISTOIRE BYZANTINE —

Dans l'histoire de l'empire byzantin, le VIIe siècle est sans doute une des époques les plus tragiques et les plus sombres. Sur toutes les frontières, l'invasion menace, Slaves et Bulgares au nord, Perses et Arabes au midi; les barbares paraissent jusque sous les murs de Thessalonique et de Constantinople : ils s'installent en vainqueurs dans la péninsule des Balkans; et devant le flot qui déferle, la civilisation antique recule et semble disparaître. La monarchie se transforme, dans ses institutions, dans ses idées, dans ses mœurs : à la claire lumière des temps classiques succède la nuit du moyen âge commençant. Une religion aux formes étroites, aux pratiques superstitieuses, absorbe et domine les âmes. La pensée byzantine s'affaiblit : orientée presque exclusivement vers les choses ecclésiastiques, elle ne trouve pour s'exprimer que les ouvrages de quelques théologiens ou de quelques hagiographes : aucun écrivain de race, historien, philosophe, orateur ou poète, n'illustre ce siècle déshérité. Les mœurs se font sauvages et cruelles plus qu'elles ne furent jamais peut-être à Byzance. Dans cette société brutale, qui ne peut trouver son équilibre, la vie est atroce et dure, pleine de violence, d'anarchie et de sang répandu. De cette crise redoutable, crise de croissance et de transformation, que l'Occident romain avait connue de même au temps des grandes invasions barbares, assurément le monde byzantin devait, au VIIIe siècle, sortir renouvelé. Mais

le VIIe siècle n'en marque pas moins pour l'Orient grec la fin du monde antique; et, à ce titre, peut-être vaut-il la peine de montrer par quelque exemple ce que furent les âmes, déséquilibrées et troubles, des hommes qui virent s'accomplir cette grande évolution.

I

Vers l'année 685, régnait à Constantinople l'empereur Justinien II. L'histoire lui a donné le surnom de *Rhinotmète*, ce qui veut dire « l'homme au nez coupé »; et à elle seule cette appellation suffit à faire pressentir ce que la destinée de ce prince eut d'extraordinaire et de singulier. Peu de romans d'aventure sont plus mouvementés et plus pittoresques que ne fut la vie de ce souverain; et si Justinien II fut un des monstres les plus authentiques qui se soient assis sur le trône de Byzance, c'est un beau monstre aussi, et assez représentatif du temps où il vécut.

Il descendait de cet empereur Héraclius, dont les victoires glorieuses avaient, à l'aube du VIIe siècle, sauvé presque miraculeusement la monarchie de l'assaut furieux des Perses, et qui, par l'ardeur enthousiaste de sa foi, a mérité d'être appelé « le premier des croisés »; de cet empereur Héraclius — et c'est pourquoi il convient d'insister sur cette ascendance — dont les dernières années avaient été troublées par une étrange maladie mentale, sorte de neurasthénie se manifestant par des phobies inquiétantes et confinant parfois à la folie. A cette tare originelle ne devait échapper presque aucun des descendants d'Héraclius. Justinien II, le dernier de la race, allait donner un éclatant exemple des ravages qu'elle avait portés dans la dynastie.

Le grand-père du prince, l'empereur Constant II, avait été par ailleurs un souverain énergique, sanguinaire et dur. Il n'avait pas plus hésité à faire arrêter, juger et condamner un pape — c'était là peu de chose aux yeux d'un basileus byzantin — qu'à faire mettre à mort son propre frère, ce qui n'avait pas non plus au reste grande importance en ce temps-là. Puis, troublé du remords de son crime, hanté d'hallucinations vengeresses, où il voyait sa victime lui apparaître et

présenter à ses lèvres une coupe pleine de sang, il avait finalement, pour fuir la vision terrifiante, quitté Constantinople et transporté sa résidence en Occident. Cet ancêtre encore n'était point pour rassurer beaucoup sur le compte de Justinien II. Et bien que son père Constantin IV Pogonat, « l'homme à la grande barbe », semble avoir été une tête plus froide, et un esprit politique mieux équilibré, le jeune empereur qui montait en 685 sur le trône trouvait dans sa famille des hérédités assez inquiétantes, et d'autant plus troublantes que celui qui devenait le maître du pouvoir absolu avait à peine seize ans.

Assurément, le nouveau souverain était intelligent, courageux, énergique. Mais il était aussi singulièrement inexpérimenté, et cette inexpérience allait faire de lui d'abord l'instrument et le jouet de ses favoris. Mais surtout il devait mal supporter la griserie du pouvoir suprême. Ce n'était point sans doute par un simple hasard que son père lui avait, à sa naissance, donné le nom glorieux de Justinien. Il semble bien en tout cas que ce nom ait agi puissamment sur l'imagination du jeune empereur. Tout le long de son règne il fut désireux d'imiter cet illustre modèle. Il eut, comme son grand homonyme, un extraordinaire appétit de gloire, une singulière infatuation de son autorité suprême, et, comme lui, l'amour des bâtiments et de la magnificence. Sans cesse il s'appliqua à le rappeler, et par ses entreprises militaires, et par sa politique religieuse, et par l'orientation de sa diplomatie. Jusque dans les moindres choses, il s'efforça de lui ressembler : comme lui il se plut à fonder des villes auxquelles il donna le nom impérial de Justinianopolis, et lorsqu'il se maria, il fit prendre à sa femme le nom de celle qui, aux côtés de Justinien le Grand, avait jadis régné sur l'empire : il voulut qu'elle s'appelât Théodora.

Une tête plus solide même n'eût point résisté peut-être à l'influence et au prestige de tels souvenirs. Et Justinien II, on l'a vu, n'était pas une tête fort solide. Investi, presque au sortir de l'enfance, de l'autorité la plus absolue qui fut jamais, il allait gouverner, en dehors comme au dedans, imprudemment, follement. Il eut vite fait de compromettre ainsi les résultats obtenus par la sage politique de son père — en atten-

dant que la tête lui tournât et qu'il se révélât sanguinaire, atroce et presque fou.

***

Au moment où, en 685, Justinien II prenait possession du trône, deux périls redoutables menaçaient l'empire au dehors. En Europe, depuis 679, le royaume bulgare s'était fondé entre le Danube et les Balkans; et ces nouveaux venus, païens et barbares, portaient déjà au delà de leurs frontières, et jusqu'aux rivages du Bosphore, leurs convoitises et leurs ambitions. En Asie, les Arabes étaient aux portes. Sans doute, en cette fin du VIIe siècle, Byzance était en paix avec eux. Les Musulmans avaient, dans les dernières années, lamentablement échoué dans la grande entreprise tentée sur Constantinople, et ce désastre imprévu avait marqué un premier arrêt dans le cours jusque-là ininterrompu des succès de l'Islam. Affaiblis en outre par les luttes intérieures qui troublaient le monde arabe, les infidèles avaient dû consentir à une paix assez humiliante : le khalife de Damas s'engageait à payer tribut à l'empereur, et à lui faire présenter chaque année, en signe de vassalité, un certain nombre d'esclaves et de chevaux de prix. Justinien II n'avait donc, ce semble, qu'à recueillir les fruits de l'habile politique de son père : et il le fit tout d'abord. Le traité arabe fut renouvelé en 688, et il comporta même certains avantages nouveaux pour Byzance : une sorte de condominium financier fut établi entre les deux puissances contractantes en Chypre, en Ibérie et en Arménie. Mais déjà l'empereur grec se laissait, en retour, induire à une concession imprudente. Au courant du VIIe siècle, des montagnards du Taurus avaient passé en Syrie et s'étaient établis dans le Liban; renforcés par les populations indigènes demeurées chrétiennes, ils avaient fait aux Arabes une si rude guerre qu'en peu de temps, ils arrivèrent à dominer tout le pays « de la montagne noire jusqu'à Jérusalem », et que, de la Cilicie jusqu'à la quatrième Arménie, ils avaient rendu par leurs attaques la région intenable pour les musulmans. On appelait ces irréguliers les Mardaïtes, ce qui veut dire « les rebelles », et ils formaient, selon l'expression d'un chroniqueur, comme « un mur d'acier » dressé en avant de

l'empire byzantin. Sur la demande du khalife, que les Mardaïtes gênaient fort, Justinien II les rappela en territoire romain. On les cantonna en Asie Mineure, en Arménie, en Thrace : et ce fut une grande maladresse. « A partir de ce moment, écrit Théophane, la Romanie eut à souffrir de la part des Arabes des maux de toute sorte, et elle en souffre encore aujourd'hui. »

Mais bientôt le jeune empereur souhaita plus de gloire. Rompant les conventions que son père avait conclues avec les Bulgares, il leur déclara la guerre, et, à la tête de ses troupes, il fit, à travers les Balkans, une promenade triomphale, qui faillit d'ailleurs assez mal finir. Puis, se retournant contre les tribus slaves établies en Macédoine, il leur imposa la soumission à l'empire, et il parut en vainqueur à Thessalonique, où il marqua son passage par de pieuses offrandes faites au céleste patron de la cité, saint Démétrius. Il se brouilla ensuite avec les Arabes, sous un prétexte futile et singulier, que les historiens byzantins déclarent une « pure folie ». Le tribut que les Arabes payaient à Byzance avait été jusque-là acquitté en pièces d'or byzantines; le khalife Abd el Mélik y substitua une monnaie nouvelle, frappée à son nom et marquée de caractères arabes. L'empereur grec vit-il dans cet acte une manière d'usurpation? on ne sait. En tout cas il refusa d'accepter les paiements faits en pièces de cette sorte; et malgré les protestations de paix du souverain de Damas, « prenant, dit un chroniqueur, les prières pour de la peur », il déclara la guerre aux musulmans. Elle fut désastreuse. Au cours de sa campagne de Macédoine, Justinien II, conformément à une habitude du temps, avait ordonné de transporter d'Europe en Asie une partie des tribus slaves qu'il venait de soumettre. Parmi ces Slaves, cantonnés dans la région de l'Opsikion, il avait, au début de la guerre arabe, levé une trentaine de mille soldats. Sur le champ de bataille de Sébastopolis, ces auxiliaires, peu fidèles à un souverain qu'ils servaient à contre-cœur, trahirent. Les deux tiers d'entre eux, gagnés par les promesses des Arabes, passèrent à l'ennemi, et l'armée impériale subit une défaite éclatante. En même temps — c'était en 692 — l'Arménie se soulevait et se donnait aux musulmans; « depuis lors, ajoute le chroniqueur, devenus

de plus en plus audacieux, les Arabes désolèrent la Romanie ».

Et dès ce moment aussi apparaît le caractère vindicatif, violent et sanguinaire de Justinien II. Il fit payer cruellement aux Slaves la trahison de Sébastopolis. Ce fut une exécution en masse. Par ordre de l'empereur, on rassembla au promontoire de Leucate, sur le golfe de Nicomédie, tout ce qui restait des tribus slaves, hommes, femmes, enfants, indistinctement : et, sans pitié, on massacra ou on précipita à la mer les malheureux, que l'on tint pour responsables de la trahison de leurs compatriotes.

***

A ces échecs de la politique extérieure s'ajoutaient les imprudences de la politique religieuse. Le concile œcuménique tenu à Constantinople en 680 avait, en condamnant l'hérésie monothélite, rendu la paix à l'Église et rétabli le bon accord entre l'empire et la papauté. Mais, surtout préoccupée de fixer le dogme, cette grande assemblée ecclésiastique avait négligé de régler un certain nombre de questions, pourtant assez pressantes, de discipline et de morale. Justinien II qui, comme tout empereur byzantin, était fort pieux et très soucieux des affaires religieuses, s'avisa que son devoir était de combler cette lacune, et en 692, il convoqua au palais impérial le concile qu'on nomme *Quinisexte*, parce qu'il avait pour objet de compléter les décisions du 5e et du 6e concile. Les canons que promulgua cette assemblée sont fort curieux par tout ce qu'ils nous apprennent sur les mœurs de ce temps. On y voit combien cette société chrétienne était toute pleine encore de survivances païennes. On y célébrait toujours, comme autrefois, la fête des Calendes, et celle des Broumalia en l'honneur de Bacchus, et celle des Vota en l'honneur de Pan. Chaque mois, à la lune nouvelle, on allumait devant les maisons de grands feux, autour desquels on dansait joyeusement. A l'époque des vendanges, on invoquait Bacchus; on se déguisait, et le visage couvert de masques comiques, satyriques ou tragiques, on représentait des mimes, des ballets, des tableaux vivants, auxquels les femmes mêmes mêlaient librement leurs danses. Fort altérée par de telles pratiques, la pureté de

la foi chrétienne souffrait de bien d'autres vices encore. La superstition était grande dans le monde du VIIe siècle. Sorciers et devins, vendeurs d'amulettes, astrologues, jeteurs de sorts, trouvaient dans la crédulité populaire une clientèle sans cesse renouvelée; les charlatans les plus grossiers rencontraient des admirateurs, tels ces gens qui, « pour tromper les âmes simples », disent les canons du concile, promenaient par les rues de Constantinople des ours ou d'autres animaux, et en vendaient les poils comme un remède infaillible contre toutes les maladies ou un talisman merveilleux contre tous les dangers. La moralité de cette société ne valait pas mieux que sa religion. Même chez les gens d'Église, le jeu, l'usure, la simonie, les relations illicites étaient choses de pratique courante. Les moines, sans cesse en rupture de cloître, vivaient dans le monde, allaient au théâtre, assistaient aux courses, participaient aux fêtes les plus joyeuses. Les femmes qui entraient en religion allaient à l'autel toutes parées d'or et de pierreries, « semblant, dit le concile, quitter avec regret les frivolités du monde ». La clôture des monastères était devenue chose illusoire; sans retenue, les femmes fréquentaient les monastères d'hommes, et leur goût de la toilette, leur souci de plaire préoccupaient gravement les pères. « Quiconque, déclare le canon 96, frise ou arrange ses cheveux d'une manière affectée et dans le but de séduire le prochain, sera excommunié. » De ces graves menaces il semble qu'on ne s'inquiétait guère; et le sacrilège allait jusqu'à vendre les livres saints aux parfumeurs, qui en enveloppaient leurs fards ou en faisaient des papillotes.

L'empereur n'avait donc point tort lorsque, « pour affranchir son peuple du péché et de la ruine », il convoquait le concile, et il n'avait point eu de peine à obtenir des légats romains l'approbation des canons promulgués par les pères. Mais le pape Serge, mal satisfait de n'avoir pas été consulté au préalable et remarquant au reste dans les décisions du concile quelque hostilité à l'égard de Rome, refusa tout net de les accepter. Justinien II n'était pas homme à tolérer une telle incartade; il agit en empereur byzantin. Il fit enlever dans Rome deux des conseillers du pontife, et il donna ordre d'arrêter le pape lui-même et de l'amener à Constantinople.

Ainsi avait jadis, contre le pape Vigile, agi Justinien le Grand, et, plus récemment, contre le pape Martin, l'empereur Constant II, grand-père du basileus. Mais l'Italie était maintenant, devant de tels coups de force, moins docile qu'autrefois. Quand on apprit de quelle mission était chargé l'envoyé impérial, le protospathaire Zacharie, les milices de Ravenne et de la Pentapole marchèrent sur Rome pour défendre le pape. Vainement l'officier byzantin ordonna de résister, les milices romaines refusèrent d'obéir. Quand les Ravennates parurent devant la ville, ils trouvèrent les portes ouvertes, et, trompettes sonnantes, ils arrivèrent jusqu'à la place du Latran, demandant à grands cris à voir le pape. Le protospathaire Zacharie, affolé, s'était caché sous le lit du pontife, et ce n'est point sans quelque peine que celui-ci parvint à lui sauver la vie. Quarante ans auparavant, sur cette même place du Latran, on avait vu les soldats de l'exarque, l'arc tendu, l'épée à la main, envahissant la basilique pour en arracher Martin Ier, et on avait entendu le vice-roi d'Italie annonçant au peuple que le pape était déposé, comme irrégulièrement élu et indigne, et qu'il allait être transporté à Constantinople pour y être jugé. De cette humiliation la papauté prenait aujourd'hui une revanche éclatante. Déjà sonnait en Italie le glas de l'autorité impériale.

***

Justinien II n'eut pas le temps de venger l'injure faite à cette autorité. Le mécontentement général soulevé contre lui allait, en Orient même, déchaîner la révolution.

Le jeune empereur avait, à l'intérieur, abandonné presque tout son pouvoir à ses ministres. C'était le grand logothète Théodote, un moine défroqué, rude et dur, mais auquel Justinien II savait gré de lui fournir, à toute réquisition, l'argent qu'exigeaient son goût de la dépense, son amour du luxe et des constructions. Le ministre, à la vérité, pour satisfaire son maître, ne reculait devant aucune rigueur, devant aucune vexation. Il s'acharnait de préférence contre les nobles et les grands propriétaires, qu'il faisait volontiers suspendre par des cordes au-dessus d'un feu de paille et

enfumer lentement, jusqu'au moment où, à beaux deniers, ils achetaient leur grâce. Il trouvait un utile collaborateur dans le préfet de la ville, qui jetait dans ses prisons une multitude de gens et les y retenait, parfois durant des années, jusqu'à ce qu'ils eussent payé rançon. Sans raison, sans prétexte même, les deux hommes imposaient, confisquaient, torturaient. Mais plus terrible qu'eux encore était le premier eunuque Étienne le Perse, qui occupait la haute charge de sacellaire. Cruel, sanguinaire, ayant toujours l'injure à la bouche et le fouet à la main, c'était, selon le mot de Théophane, une véritable « bête fauve ». Investi de la confiance de l'empereur, qui lui avait spécialement attribué le soin de diriger les nouvelles constructions du palais, il se croyait tout permis. Il osa même un jour, en l'absence du prince, faire fouetter l'impératrice-mère Anastasie, « comme on fait pour les petits enfants », dit la chronique de Théophane.

Justinien II laissait faire, sans s'apercevoir du mal que ses conseillers causaient à l'État, sans se douter de la haine qui, lentement, des ministres montait jusqu'à l'empereur. Par ses propres façons d'agir, il augmentait encore cette haine. Soupçonneux et dur, il ne se contentait pas de tolérer les actes de ses serviteurs; il ordonnait les emprisonnements, les rigueurs, les exactions, parce qu'il avait la folie des constructions et que les bâtiments coûtaient cher. Pour relier au Palais de Daphné et au cirque la salle du trône, le Triclinium d'or, édifié au VIe siècle, il avait fait bâtir deux salles somptueuses, le Lausiacos et celle que, de son nom, il appela le Justinianos, tout étincelantes de mosaïques et d'or. Mais quand il était pris par son goût des bâtiments, rien ne l'arrêtait, ni respect ni scrupule. Pour construire une phiale — c'est une place ornée d'une fontaine — qui devait servir aux réceptions de la faction bleue, il n'hésita pas, malgré la résistance du patriarche, à faire démolir une église qui le gênait. Or c'était à Byzance chose particulièrement grave de manquer d'égards pour les choses saintes. Dans le peuple comme dans l'aristocratie le mécontentement croissait de jour en jour. La révolution était inévitable.

Elle éclata en 695. Un des généraux de Justinien II, Léontius, stratège des Anatoliques, qui s'était fort illustré dans

les guerres d'Arménie et du Caucase, avait été disgracié en 692 et depuis trois années il était en prison. En 695, brusquement, il fut remis en liberté, et l'empereur le nomma même au gouvernement du thème d'Hellade, avec ordre de rejoindre son poste immédiatement. Or, pendant que Léontius était en prison, deux de ses amis, des moines, dont l'un était astrologue, venaient fréquemment le visiter et ils lui avaient donné l'assurance qu'un jour il serait empereur. On sait combien les prédictions de cette sorte se rencontrent souvent dans l'histoire de Byzance, quelles ambitions elles ont allumées, quelles révolutions elles ont déchaînées[1]. Léontius visiblement avait été fort ému par l'annonce qu'on lui avait faite, fort inquiet aussi des dangers qu'elle attirait sur sa tête. Aussi, le soir où il devait quitter Constantinople, comme, sur le quai du port, il prenait congé de ses amis, il ne put s'empêcher de leur dire : « Vous m'avez, dans ma prison, affirmé que j'aurais l'empire. Et voilà que ma vie va se passer dans l'inquiétude : car, derrière moi, à toute heure, je sentirai la mort prête à me frapper. » Ses amis lui répondirent : « N'aie pas peur : bientôt la prédiction s'accomplira. Écoute-nous seulement et suis-nous. » Léontius était trop compromis pour hésiter beaucoup à tenter l'aventure; il savait quelle haine le peuple avait pour l'empereur; et puis il avait confiance en sa fortune. Il se décida. Silencieusement, suivi de ses hommes, il marche sur le praetorium, où résidait le préfet de la ville. On frappe aux portes, en disant que l'empereur en personne vient pour décider du sort de quelques prisonniers. Le préfet accourt en hâte pour recevoir le souverain; on le terrasse, on lui lie les pieds et les mains; puis on délivre les captifs, dont beaucoup étaient d'anciens soldats, on les arme, et à leur tête Léontius se précipite sur le Forum Augustéon, en criant et en faisant crier par la ville : « Tous les chrétiens à Sainte-Sophie! » La foule, à cet appel, s'émeut, s'attroupe autour du baptistère. Pendant ce temps, Léontius avec quelques-uns de ses partisans monte chez le patriarche. Celui-ci était assez mal disposé pour Justinien II : le bruit courait en effet — et le caractère du prince le rendait croyable — que l'empereur

1. Voir sur ce point le beau livre de Rambaud, *l'Empire grec au Xe siècle*, p. 25-29.

avait ordonné pour la prochaine nuit un massacre général, dont le prélat devait être la première victime. Fort troublé de cette nouvelle, le patriarche se prononça résolument pour l'usurpateur, dont le triomphe lui sauvait la vie. Il descendit sur la place et devant le peuple il proclama : « Voici ce jour qu'a voulu le Seigneur. » Des acclamations unanimes lui répondirent : « A bas Justinien! » Quand le jour se leva, la révolution était consommée. Le peuple entier, réuni à l'hippodrome, n'attendait plus que la fin du drame. On amena l'empereur déchu, on le promena sous les huées tout le long de la piste; puis on lui coupa le nez, on lui mutila la langue, et on décida qu'un navire l'emporterait, pour un éternel exil, dans la lointaine Cherson. Les néfastes conseillers de Justinien II furent plus durement traités encore. On leur lia les pieds avec des cordes, on les traîna tout le long de la grande rue de la Mésé, et quand on arriva à la place du Bœuf, on brûla leurs corps déjà morts plus qu'à moitié. Et, au milieu des vivats, Léontius inaugura son règne.

II

Sur la côte de Crimée, non loin de l'endroit où se trouve aujourd'hui Sébastopol, l'empire byzantin avait, au VIIe siècle, quelques possessions. La principale était Cherson, qu'environnaient et protégeaient quelques petites forteresses élevées dans son voisinage. C'était d'ailleurs moins une possession directe de la monarchie qu'une cité vassale. Cherson avait dû en effet à son éloignement d'échapper aux règles communes de l'administration byzantine. Elle avait conservé ses vieilles traditions helléniques d'indépendance; elle avait gardé ses antiques libertés municipales; elle se gouvernait elle-même, par les soins de son premier magistrat, le πρωτεύων, et de son sénat. L'empereur n'y avait aucun représentant officiel de son autorité; il y entretenait simplement une garnison qui aidait à la défense de la ville. Et la petite république, très fière de son autonomie, avait placé, dans la salle des séances du sénat, la statue d'or de l'empereur Constantin à qui elle devait ses privilèges. Par sa situation géographique, Cherson

avait cependant une réelle importance pour la monarchie. Placée aux extrémités du monde civilisé, elle était un poste d'observation ouvert sur la barbarie. Dans les grandes plaines de la Russie méridionale, du Caucase au Danube, vivaient alors une multitude de peuples errants, Bulgares, Alains, Avars, Ouzes, Petchenègues, Slaves, Khazars, avec lesquels les Chersonésiens entretenaient à la fois des rapports de commerce qui les enrichissaient et des relations diplomatiques fort instructives pour la chancellerie impériale. Parmi ces peuples, les Khazars, établis sur le Don, étaient, grâce à leur conversion au judaïsme, grâce aux rapports qu'ils avaient avec Byzance aussi bien qu'avec le monde arabe, de beaucoup les plus civilisés. Ils avaient abandonné la vie nomade; ils possédaient des villes; Itil, leur capitale, située à l'embouchure de la Volga, était une grande cité et un entrepôt commercial prospère. Une découverte récente laisse entrevoir un peu ce que pouvait être le luxe de ces cours barbares de la Scythie lointaine. Un trésor, retrouvé à Poltava en Ukraine, et qui semble bien avoir appartenu à un prince du milieu du VIIe siècle, montre un curieux mélange d'orfèvreries barbares, d'objets précieux provenant du butin ramassé en terre byzantine, de bijoux et de vaisselle achetés dans la Perse sassanide. La pièce la plus remarquable est un beau service de table, composé de gobelets d'argent et d'or, de vases d'or, et d'une coupe que décore l'image ciselée d'un roi perse à cheval. Des bracelets d'or, une corne à boire, une épée, de riches harnachements de chevaux complètent la trouvaille. En face des magnifiques et rudes souverains, dont le trésor de Poltava évoque la splendeur barbare, Cherson demeurait le dernier asile de l'hellénisme et de la civilisation. Les autres colonies grecques d'autrefois, Bosporos, l'antique Panticapée, Phanagorie, à l'entrée de la mer d'Azov, étaient tombées aux mains des Khazars. Cherson restait byzantine. Elle était pour l'empire, dit A. Rambaud, « sa vedette avancée vers le Nord, l'œil toujours ouvert sur les mouvements de la barbarie ». Elle était aussi un lieu d'exil. Le pape Martin Ier y avait été relégué après sa condamnation. Justinien II maintenant y était déporté, et il semblait qu'il dût y achever sa vie.

L'empereur déchu avait alors vingt-six ans. Le malheur

qui le frappait paraît l'avoir mûri, mais sans briser son orgueil ni abattre sa confiance. Pendant les sept ou huit années qu'il passa à Cherson, il fit preuve d'un courage, d'une énergie indomptable, déclarant hautement qu'il remonterait sur son trône, et ne cessant d'intriguer avec la petite cour de proscrits demeurés fidèles à sa fortune. Les gens de Cherson finirent par s'inquiéter de ces menées, qui risquaient de faire tort à leurs intérêts commerciaux et de compromettre la sécurité de leur ville; ils se résolurent à faire mettre à mort ou bien à livrer à l'empereur le redoutable agitateur qui troublait la paix de leur petite cité. Justinien, averti à temps, put s'échapper — c'était vers 702 ou 703 — et il s'en alla chez le khagan des Khazars lui demander aide et protection. Il fut, par le souverain barbare, reçu en empereur; on lui rendit les plus grands honneurs, et l'alliance conclue fut scellée par un mariage; Justinien épousa la propre sœur du khagan. Union évidemment toute politique, mais où il faut noter ce détail remarquable que la jeune barbare, en devenant impératrice, reçut le nom de Théodora. Le couple impérial alla, sous la protection du roi khazar, vivre à Phanagorie, et Justinien sans doute recommença à y préparer l'avenir. Mais toutes ces trames commençaient à inquiéter le gouvernement de Constantinople. L'empereur Tibère, qui avait en 698 renversé Léontius, envoya au khagan des émissaires, pour le déterminer à livrer, mort ou vif, son dangereux beau-frère. Le barbare, séduit par la magnificence des promesses byzantines, ne se fit guère prier et fort adroitement, sous couleur d'assurer la sûreté de Justinien, il envoya à Phanagorie une garde, moins chargée de protéger que de surveiller le banni : en même temps il ordonnait à deux de ses fidèles de préparer l'assassinat. Mais un serviteur du roi khazar dénonça le complot à la princesse Théodora, et Justinien, averti par sa femme, agit avec décision. Il manda l'un des affidés du khagan pour une conversation confidentielle et, l'ayant reçu, il l'étrangla tout net. Il se débarrassa de l'autre par le même procédé. Après quoi, sentant sa situation désormais impossible à Phanagorie, il se jeta dans l'aventure avec une audace inouïe. Il commença par renvoyer, sans doute pour la mettre à l'abri, Théodora chez le roi son frère,

puis, en grand secret, il quitta la ville, et ayant trouvé au bord de la mer une barque de pêcheur qu'il équipa, il gagna le voisinage de Cherson. C'était en 704. Par un message discret, il appela à lui les quelques fidèles qu'il avait dans la cité, et, le long de la côte, il entreprit, sur sa frêle embarcation, une lente et pénible navigation. Entre les embouchures du Dniepr et du Dniestr, une grosse tempête, comme il s'en lève souvent dans la mer Noire, assaillit le petit vaisseau. La perte semblait certaine, et un des familiers du prince, épouvanté, se risquait à lui dire : « Sire, nous sommes morts. Vous devriez bien, pour tâcher d'assurer notre salut, promettre à Dieu que, s'il vous rend votre couronne, vous ne ferez de mal à aucun de vos ennemis. » Mais l'empereur s'exclama avec une énergie farouche : « Si j'épargne un seul d'entre eux, je veux bien que Dieu me noie sur l'heure. » Dieu ne le noya point. Et Justinien sut tenir sa promesse effroyablement.

Le navire qui portait la fortune du prince réussit à atteindre les bouches du Danube. Là, on se trouvait sur les terres du royaume bulgare, que gouvernait alors le khan Terbel. Justinien lui demanda de l'aider à reconquérir le trône de ses pères : en échange de son appui, il lui promettait de l'argent, le titre de César, et la main de sa fille, l'apparentant ainsi à la famille impériale. Chose étrange, et qui montre bien le singulier prestige que gardait sur tous ces barbares un empereur romain, Terbel n'hésita pas à accepter. Il reçut Justinien avec tous les honneurs dus à un basileus; il leva, pour l'assister, une grande armée de Bulgares et de Slaves, et avec lui il marcha sur Constantinople. Les assaillants s'établirent devant les murs, depuis la porte de Charisius jusqu'au quartier des Blachernes, et d'abord l'entreprise sembla assez mal réussir. Pendant trois jours, à toutes les sommations, les assiégés, du haut des remparts, ne répondaient que par des insultes. Mais Justinien, bravement, parvint, avec quelques hommes seulement, à pénétrer dans la ville par l'aqueduc de Valens et à prendre possession d'une partie de la cité. Il s'installa même au palais des Blachernes : et la capitale, effrayée, fit sa soumission, pour éviter les horreurs de la guerre de rues et du massacre. L'empereur Tibère s'enfuit en Bithynie; son frère Héraclius, le meilleur général de la monarchie, fut pris

en Thrace avec tout son état-major. Et Justinien vainqueur put satisfaire librement ses vengeances.

Elles furent terribles. Héraclius, le frère de l'empereur renversé, et ses principaux officiers furent pendus à des potences alignées tout le long de la Grande Muraille. Les partisans et les soldats de Tibère furent partout recherchés et tous exécutés impitoyablement. Mais pour Tibère lui-même, bien vite tombé aux mains du vainqueur, et pour Léontius son prédécesseur — les deux hommes dont l'usurpation successive avait si cruellement offensé la majesté impériale — on voulut une vengeance plus raffinée et plus éclatante. On les promena d'abord, chargés de chaînes, à travers toute la ville, en une sorte de cortège triomphal grotesque — on appelait cela à Byzance la πομπή — que saluaient les huées et les injures de la populace. Puis on les amena à l'hippodrome. Justinien les y attendait, assis sur son trône, en grand appareil impérial. On fit faire aux vaincus, sous les yeux du peuple assemblé, tout le tour du cirque, sous les cris et les insultes; puis on les mena à l'empereur, et brutalement on les jeta à ses pieds. Et Justinien, se dressant, posa sur leur nuque son talon chaussé de pourpre et l'y maintint longuement, pendant que le peuple en délire chantait : « Tu as marché sur l'aspic et sur le basilic, tu as foulé aux pieds le lion et le dragon. » On conduisit ensuite au Cynegion les deux princes déchus et on leur coupa la tête. Le patriarche Callinicos, qui avait participé au coup d'État de 695, fut déposé, aveuglé, exilé à Rome; à sa place, Justinien installa un moine d'Amastris, qui avait eu le grand mérite de lui prédire sa restauration. Et la terreur commença.

III

Elle dura six années, de 705 à 711. Justinien II était revenu de son long exil assoiffé de vengeance, et sa folie croissante maintenant l'excitait aux pires cruautés. A Constantinople, les exécutions étaient journalières et innombrables. Les uns, parmi les condamnés, étaient cousus dans des sacs et jetés au Bosphore; d'autres, par un raffinement assez atroce, étaient invités à dîner au palais, et au sortir de table, ils étaient

arrêtés et tout aussitôt pendus ou décapités. L'empereur voyait partout des suspects et des traîtres; il se défiait de ses meilleurs amis, de ses plus fidèles serviteurs, craignant toujours que parmi eux quelque ambitieux ne se rencontrât qui rêverait du trône; et n'osant cependant se débarrasser d'eux ouvertement, il les engageait dans des missions périlleuses, d'où il espérait bien qu'ils ne reviendraient pas. Et d'autres fois, brusquement, par une saute d'humeur inattendue, il leur rendait sa confiance et sa faveur. Très fier d'autre part d'avoir reconquis son trône, il faisait revenir du pays des Khazars sa Théodora et le fils qui entre temps lui était né. Une flotte magnifique alla les chercher, pour les ramener à Constantinople; ils furent en grande pompe couronnés dans Sainte-Sophie, et l'enfant Tibère associé au trône. Et, afin de rehausser la splendeur de ces fêtes, Justinien, dit la légende, se fit faire un nez d'or, pour masquer la blessure qui le défigurait.

Mais en même temps, assez imprudemment, il se brouillait avec les Bulgares et avec les Arabes. Au lendemain de sa restauration, il avait comblé de cadeaux et d'honneurs le khan Terbel son allié; il avait posé sur sa tête la couronne de César, il l'avait revêtu du manteau de pourpre broché d'or; après quoi il l'avait renvoyé en Bulgarie. Moins de deux ans après, il lui déclarait la guerre et entrait en campagne avec une grande flotte et une puissante armée. Mais les troupes byzantines étaient fort désorganisées; la discipline était relâchée; la défaite était inévitable. Dans la plaine d'Anchialos, l'actuelle Varna, la cavalerie impériale, qui se gardait mal, se laissa surprendre. Ce fut une déroute, et Justinien lui-même n'échappa qu'à grand'peine à la poursuite ennemie. Contre les Arabes, les régiments levés à la hâte ne se comportèrent pas mieux; ils furent battus, et Tyane tomba aux mains des infidèles. De ces échecs au reste l'empereur prenait peu de souci. Il n'avait qu'une pensée en tête, se venger de ses ennemis. Il ne parlait que de brûler tout, massacrer tout, détruire tout. Et c'était, lorsqu'il apprenait quelque exécution nouvelle, une joie féroce qui éclatait en grands cris sauvages et en menaces terribles de rigueurs plus grandes encore. Justinien II n'était plus qu'un misérable fou.

Il s'en prit d'abord à Ravenne. Il avait des griefs particuliers contre la capitale de l'Italie byzantine. Elle s'était, on le sait, révoltée en 692, et Justinien n'avait pas eu le temps de punir le soulèvement. Une nouvelle émeute avait éclaté en 701, et depuis lors une sourde opposition persistait dans la cité. Par ailleurs, des gens de Ravenne avaient à Constantinople participé à la révolution qui en 695 avait détrôné l'empereur. Tout cela réclamait un châtiment. Le gouverneur de Sicile fut, en 709, chargé par l'empereur de l'exécution. Il y procéda — comme faisait parfois son maître — avec une habileté qui touchait au guet-apens. Il invita à un grand dîner, qui devait se donner à Classis, le port de Ravenne, l'archevêque Félix et les chefs de la noblesse ravennate. Des tentes avaient été dressées dans la prairie, et la fête s'annonçait joyeuse, quand brusquement les convives furent arrêtés, bâillonnés, jetés sur des navires et transportés à Constantinople, où Justinien les fit mettre à mort avec des raffinements inouïs de cruauté. Bien des années plus tard, on gardait encore à Ravenne la mémoire de ces exécutions sanglantes, et du courage avec lequel les victimes avaient bravé leur bourreau. Jean le sécrétaire était un des hommes les plus distingués de Ravenne. C'était un lettré; il écrivait bien en latin; il savait même le grec — chose rare dans l'Italie du VIIe siècle — assez pour avoir fait une belle carrière dans l'administration byzantine. Il avait passé quelques années à Constantinople dans un des bureaux de la chancellerie impériale; on le connaissait dans la capitale. L'empereur semble avoir voulu le punir avec une particulière rigueur. Il ordonna de lui faire enfoncer sous les ongles des roseaux pointus, et, par une allusion ironique à ses occupations coutumières, de placer une plume dans sa main ensanglantée. Alors, avec son sang, le Ravennate avait écrit : « Mon Dieu, viens à mon aide. Mon Dieu, sois mon soutien. Mon Dieu, délivre-moi de mes ennemis, et arrache-moi aux mains de cet inique empereur. » Puis, jetant le papier au visage de Justinien : « Voilà, scélérat, s'écria-t-il, et rassasie-toi de mon sang. » On le condamna à être lentement écrasé entre deux meules de pierre, et avant de mourir, comme saisi d'une vision prophétique, il s'exclama : « Demain, à la même heure, vous mettrez à mort votre empereur, et

il sera avec moi devant le tribunal de Dieu. » Seul parmi les rebelles, l'archevêque Félix échappa à la mort; l'empereur, troublé par une vision qui lui ordonnait d'épargner le prélat, se contenta de lui faire crever les yeux et de l'exiler à Cherson. Il devait plus tard, après la chute de Justinien II, revenir à Ravenne, et l'épitaphe gravée sur son sarcophage, à Saint-Apollinaire in Classe, célébrait « les misères innombrables qu'il avait supportées pour la patrie » et proclamait que « l'honneur suprême pour un prélat, c'est d'être, comme le Christ, tourné en dérision par ses ennemis ». (*Summusque pontificis, subferre ludibria, honor.*)

Le gouverneur de Sicile ne se contenta point de livrer à l'empereur les principaux de la cité; Ravenne fut mise à feu et à sang. L'Italie ne devait point oublier ces impitoyables rigueurs. Quand, à la fin de l'année 710, un nouvel exarque arriva en Occident, il fut accueilli à Ravenne par une insurrection où il trouva la mort. Ce fut bien pis encore quand arrivèrent les nouvelles des exécutions de Constantinople; le fils d'une des victimes souleva toute la province contre le gouvernement impérial. Et cette fois encore, comme en 692, la révolte demeura impunie; la révolution qui en 711 détrôna Justinien sauva les Italiens des conséquences de leur témérité.

Après Ravenne, ce fut le tour de Cherson. La ville criméenne qui, connaissant l'âme vindicative de l'empereur, prévoyait les dangers qui la menaçaient, avait cru sage de se donner aux Khazars, et le khagan y avait installé un de ses hommes, Toudoun, comme gouverneur. Les Chersonésiens avaient raison. Justinien n'avait rien oublié des jours de son exil, et il entendait se venger de ceux qui l'avaient traité sans respect. En 710 une flotte puissante fut expédiée en Crimée; ses chefs avaient ordre de passer au fil de l'épée tous les habitants de Cherson sans exception, et de supprimer les libertés dont jouissait la cité. Les officiers impériaux semblent avoir été eux-mêmes épouvantés de l'horreur de la tâche qui leur était prescrite, et d'autant plus que la ville n'essaya même pas de résister. Ils épargnèrent une partie de la population, les jeunes gens, les enfants, qu'ils se contentèrent de réduire en esclavage. Pour donner toutefois une satisfaction à l'empereur, ils expédièrent à Constantinople le gouverneur

khazar, le πρωτεύων de Cherson, et une soixantaine de notables. Le prince s'amusa à les torturer : les uns, empalés sur des broches de bois, furent rôtis à petit feu; on entassa les autres, pieds et poings liés, sur des barques chargées de pierres, qu'on coula dans le Bosphore. Mais l'empereur voulait d'autres victimes. Il ordonna qu'on lui amenât à Constantinople tout ce qui survivait de la population de Cherson. On était en octobre; la mer Noire déjà était dangereuse; la flotte fut, pendant son voyage de retour, assaillie par une grosse tempête et détruite presque entière. On dit, avec quelque exagération sans doute, que plus de 70 000 personnes périrent dans le naufrage.

Justinien, de plus en plus fou, trouva que ce n'était pas assez. Il fit préparer une seconde expédition, dont les chefs reçurent l'ordre de raser Cherson et de passer la charrue sur l'emplacement où elle s'était élevée. Mais, cette fois, les gens de Crimée se ressaisirent. Puisque, bien malgré eux, on les contraignait à l'insurrection, ils se résolurent à résister. Ils firent appel au khagan des Khazars, lui demandant d'envoyer des troupes pour les défendre; et parmi les officiers mêmes de la garnison byzantine qui occupait la ville, ils trouvèrent des appuis. Le spathaire Élie, que Justinien II avait chargé d'organiser à Cherson le nouveau gouvernement, prit parti pour les révoltés, et avec lui un officier arménien, qui s'appelait Bardane. Ce Bardane aussi avait rencontré sur sa route l'homme qui lui avait dit : « Tu seras roi. » Un moine qui passait pour avoir le don de prophétie lui avait, il y avait bien des années déjà, promis l'empire. Sans doute, depuis lors, bien des révolutions s'étaient succédé à Byzance. Justinien II avait été détrôné, Léontius renversé par Tibère; l'heure de Bardane ne semblait point près de sonner. Mais, à chaque fois, avec insistance, le moine avait renouvelé sa prédiction, affirmant à l'Arménien que l'empire ne pouvait lui échapper. Et Bardane gardait confiance dans son étoile. Aussi bien n'avait-il pas vu en rêve un aigle planer au-dessus de sa tête? C'était le signe certain de sa future grandeur. Il parlait donc volontiers de ses espérances, il en parlait même un peu trop. L'empereur Tibère avait fini par faire arrêter Bardane, qui avait été tonsuré et relégué à Céphalonie. Jus-

tinien II, au moment de sa restauration, le tenant sans doute pour une victime du précédent règne, l'avait rappelé d'exil et lui avait donné un commandement dans la flotte envoyée à Cherson. L'Arménien se dit que l'occasion était propice de réaliser enfin le rêve depuis si longtemps caressé, et résolument il offrit ses services aux Khazars et aux Chersonésiens.

La nouvelle de cette insurrection causa quelque émoi à Constantinople, et l'empereur crut sage d'essayer de la diplomatie. Il expédia en Crimée, avec une petite escorte, trois hauts fonctionnaires de l'administration impériale, chargés d'apporter des excuses au khagan et de le ramener à l'alliance impériale, et de restaurer d'autre part à Cherson la constitution municipale détruite : en retour Justinien demandait seulement qu'on lui livrât les deux officiers rebelles. Toudoun, l'ancien gouverneur khazar de Cherson, et le πρωτεύων destitué en 710, accompagnaient la mission; en remettant en liberté ces personnages considérables, on se flattait d'apaiser les esprits en Crimée. Mais Cherson refusa de recevoir les envoyés impériaux; et lorsque, le lendemain, on se décida à les admettre dans la ville, ce fut pour les faire tomber dans un guet-apens. Deux des ambassadeurs furent massacrés sur place; le reste de la mission fut livré aux Khazars pour être conduit au khagan. Les prisonniers n'arrivèrent pas jusqu'à lui. Toudoun étant mort au cours du voyage, les Khazars ses compatriotes, pour lui faire de belles funérailles, égorgèrent sur sa tombe le dernier ambassadeur impérial et les trois cents soldats de l'escorte. Et les gens de Cherson, comprenant qu'ils n'avaient désormais plus rien à perdre, déclarèrent Justinien déchu du trône et proclamèrent empereur Bardane, qui prit le nom de Philippicus.

A ces nouvelles, Justinien devint fou de rage. Pour se venger du spathaire Élie, il fit tuer ses enfants sur les genoux de leur mère, et obligea celle-ci à épouser un cuisinier nègre du palais. Pour renverser l'usurpateur, il arma une nouvelle flotte, qui fut abondamment pourvue de machines de guerre destinées à réduire Cherson et dont le chef eut ordre de détruire la ville de fond en comble et de n'y pas laisser âme qui vive; l'empereur prescrivait en outre à son général de lui envoyer de fréquents messages, afin qu'il pût suivre et savourer les

progrès de ses vengeances. Mais les Khazars, chez qui Bardane s'était réfugié, intervinrent pour sauver la ville, et le commandant de la flotte, n'osant, après cet échec, se représenter devant Justinien, crut plus prudent de prendre le parti de l'usurpateur. Ses soldats, auxquels on promit une bonne gratification, suivirent volontiers son exemple. Philippicus avait ainsi une armée, des vaisseaux, tout ce qu'il fallait pour conquérir Constantinople et le trône.

Justinien II pendant ce temps, dans sa capitale, ne recevant aucune nouvelle de la mer Noire, s'irritait, et commençait à s'inquiéter. Rassemblant quelques troupes, il passait le Bosphore, et le long de la côte de la mer Noire, il poussait jusqu'à Sinope, dans l'espoir de savoir plus vite ce qui se passait en Crimée. Et un jour que de là il surveillait la mer, il vit à l'horizon les voiles de la flotte rebelle qui cinglait vers Constantinople. Alors, « rugissant comme un lion » selon l'expression de Théophane, il reprit en toute hâte le chemin de la capitale. Il arriva trop tard. Philippicus avait déjà réussi à s'en emparer. Et Justinien, avec les troupes qui lui restaient fidèles, s'arrêta dans la plaine de Damatrys, attendant les événements.

Mais sa cause était perdue. L'heure du châtiment était venue pour l'abominable empereur : la vengeance des vainqueurs fut terrible. Justinien II avait laissé à Constantinople son jeune fils Tibère, âgé alors d'environ six ans. Au moment de l'occupation de la ville, la grand'mère de l'enfant, l'impératrice Anastasie, s'était réfugiée avec lui dans le sanctuaire vénéré de la Vierge des Blachernes. C'est là que le trouvèrent les envoyés du nouvel empereur, chargés de l'arrêter. La scène qui se passa alors dans l'église fut atroce. L'enfant Tibère, épouvanté, s'accrochait d'une main aux colonnes de l'autel, de l'autre il serrait un reliquaire contenant un fragment de la Vraie Croix, et à son cou, pour le protéger, d'autres reliques précieuses avaient été suspendues. En avant du sanctuaire était assise l'impératrice Anastasie. Quand elle vit entrer les soldats, et qu'elle comprit ce qu'ils venaient faire, elle se roula éplorée aux pieds de l'officier qui commandait, embrassant ses genoux, le suppliant de ne pas faire de mal à un enfant innocent. Brutalement le soldat l'écarta et

marcha vers l'autel. Le petit se cramponnait à la sainte table : de force on l'en arracha. De son cou, on détacha les reliques, de sa main crispée on enleva le reliquaire, puis on le mena dans une salle voisine, « et là, dit la chronique de Théophane, l'ayant déshabillé, ils le couchèrent sur le seuil et ils lui coupèrent le cou comme à un mouton ». Puis ce fut le tour de Justinien. On avait chargé de cette exécution le spathaire Élie qui avait, on le sait, des injures personnelles à venger sur l'empereur, et dont on était sûr qu'il serait impitoyable. Il n'eut point de peine, par une promesse d'amnistie, à déterminer les quelques soldats qui entouraient le prince à abandonner leur maître. Et alors, quand il se trouva en présence de Justinien, fou de rage, il se jeta sur lui, et le prenant à la gorge, d'un coup de cimeterre, il lui trancha la tête. Il fit ensuite, comme un trophée de victoire, porter cette tête coupée au nouvel empereur.

Au bout d'une pique, à travers les rues de Constantinople, on promena la tête ensanglantée du tyran. Puis on l'envoya en Italie, on l'exhiba à Rome, à Ravenne, afin que tous ceux qui avaient souffert par Justinien II pussent connaître sa ruine et se réjouir de son tragique destin. Ce fut même à Ravenne l'occasion d'un incident assez dramatique. La sœur de Jean le secrétaire, depuis le jour où elle avait appris la mort de son frère, n'avait cessé de supplier Dieu de lui accorder une grâce : celle de voir la tête coupée de Justinien, après quoi, disait-elle, elle mourrait heureuse. Lorsque le sinistre trophée arriva à Ravenne et qu'on le promena par les places de la cité, en hâte on alla avertir la vieille dame. Alors elle courut à sa fenêtre, elle pria le porteur de s'arrêter un moment et longuement elle contempla la tête décapitée, savourant sa vengeance et rendant grâces à Dieu, qui l'avait exaucée. Puis brusquement elle tomba en arrière et aussitôt elle rendit l'âme.

Ainsi finissait, dans l'horreur et dans le sang, sur cette vision tragique d'une tête coupée promenée à travers tout l'empire, le règne du fou atroce et terrible qu'avait été Justinien au nez coupé. Tous les historiens s'accordent sur le compte de l'abominable souverain. Un seul parmi les contemporains a fait exception. Dans le *Liber pontificalis* de l'Église

romaine, Justinien II apparaît, d'une manière assez inattendue, comme un empereur très chrétien et très orthodoxe, très pieux, très humble et très bon, et sa mort est représentée comme une calamité publique, « dont l'annonce, dit le biographe du pape Constantin, résonna lugubrement dans le monde ». On se demandera sans doute les raisons de cette bienveillance singulière, d'autant plus imprévue que le pape Serge en 692 n'avait eu guère, on l'a vu, à se louer de l'empereur. Mais, depuis sa restauration, Justinien II, sentant probablement que de plus en plus l'Italie se désaffectionnait de l'empire, avait marqué à l'Église romaine, avec un sens politique assez fin, de meilleurs sentiments. Il lui avait en 710 renouvelé tous ses privilèges. Il avait châtié Ravenne, rebelle à l'autorité pontificale comme elle l'était à l'autorité impériale, et la ruine de l'indocile cité avait été célébrée à Rome comme l'effet du juste jugement de Dieu. Enfin, comme avait fait jadis Justinien le Grand pour le pape Agapit, Justinien II avait fait au pape Constantin le plus magnifique accueil à Constantinople. Il faut lire dans le *Liber pontificalis* le récit de cette réception solennelle. Lorsque, en octobre 710, Justinien II manda à Constantinople le pontife romain, il avait, pour lui marquer sa déférence, prescrit à tous les gouverneurs de province de rendre au pape les honneurs qui étaient dus à la personne impériale elle-même, et conformément aux volontés du souverain, l'exarque d'Italie était venu saluer Constantin à Naples, le stratège de Sicile lui avait à Palerme présenté ses hommages, le stratège de la mer Égée avait mis à ses ordres les vaisseaux de la flotte. A sept milles de Constantinople, le fils de l'empereur et le patriarche Cyrus, accompagnés d'un long cortège de prélats, de patrices et de sénateurs, étaient venus recevoir le pontife et sa suite; les chevaux des écuries impériales, magnifiquement harnachés, avec des selles et des brides dorées, avaient été placés à la disposition des prélats romains; et dans ce pompeux équipage Constantin, la mitre pontificale en tête, fit dans la capitale grecque une entrée solennelle. Le lendemain, le pape et l'empereur se rencontrèrent à Nicomédie. Justinien, la couronne en tête, se prosterna aux pieds du pontife; puis les deux souverains s'embrassèrent. Et tous, dit le chroniqueur romain, se réjouis-

saient en voyant les sentiments d'humilité de l'excellent prince (*tantam humilitatem boni principis*). Le dimanche suivant, le pape célébra la messe et communia avec l'empereur et Justinien pria le pontife de prier pour le pardon de ses péchés. On ne sait de quel prix Constantin paya les prestigieux honneurs dont il était l'objet. Mais on conçoit qu'à Rome on ait été aussi émerveillé que reconnaissant d'un traitement auquel, depuis bien longtemps, les empereurs n'avaient plus accoutumé les papes.

Pourtant, lorsque, quelques mois après son retour en Italie, le pape apprit, un jour de janvier 712, la tragédie de Constantinople, quand il vit promener à Rome, au bout d'une lance, la tête pâle qu'il avait naguère embrassée, regretta-t-il beaucoup le terrible empereur? Il est permis d'en douter. Les nécessités de la politique, le souci des intérêts humains peuvent bien, sur le moment, inspirer aux contemporains des jugements tels que celui du *Liber pontificalis*. L'histoire, tout en les expliquant, n'a point à en tenir compte. Ce qu'elle retient de ce temps lointain, si barbare encore, c'est une vision d'horreur indicible, et dans le palais impérial, dans les salles, toutes tapissées de marbres et de mosaïques d'or, du Justinianos ou du Lausiacos, l'image tragique de l'empereur au nez coupé, de l'empereur fou qui, par sa cruauté sanguinaire, précipita l'anarchie et la démoralisation de la monarchie.

CHARLES DIEHL

LE PATRICIEN[1]

XIII

Dès que le crépuscule fut descendu, Andrey Noël s'en alla par les ruelles, comme pour se joindre aux graves et silencieux chasseurs ailés de l'invisible nuit. Les bruits lointains et continus qui ne s'apaisent dans la campagne que longtemps après la mort du soleil, cessaient à peine d'emplir l'air, où s'attardait la senteur des dernières aubépines. Seuls l'aboiement d'un chien, le ronflement des hannetons migrateurs, le chant du ruisseau et des hiboux marquaient les pulsations du cœur de cette suave nuit.

A Monkland, tous, sauf la petite Anne, passèrent la matinée en silence, chacun sentant qu'il fallait faire quelque chose, sans savoir quoi. Au déjeuner, la seule allusion à la situation fut la question d'Harbinger :

— Quand Miltoun revient-il?

— Il avait télégraphié, — répondit-on, — qu'il rentrerait en auto ce soir même.

— Le plus tôt sera le mieux, — murmura sir William; — nous avons juste une quinzaine.

Son ton fit comprendre à tous combien la situation était sérieuse à ses yeux de combattant éprouvé.

L'apaisement inopportun des craintes de guerre et cette campagne de presse, au sujet de madame Noël, justifiaient ses alarmes.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1922.

Le courrier de l'après-midi apporta une lettre de lord Valleys marquée *Par exprès.*

Lady Valleys l'ouvrit avec une légère grimace, qui s'accentua pendant la lecture. Son visage enjoué et fleuri prit une expression de tristesse qu'on y lisait rarement. Il y avait une vraie dignité dans sa façon de recevoir des nouvelles aussi amères :

— Eustache annonce son intention d'épouser cette madame Noël. Je ne vois malheureusement aucun moyen de l'en empêcher. Si vous pouvez découvrir quelque procédé légitime de l'en dissuader, il serait bon d'en user. Ma chère amie, quelle satanée histoire!

Vraiment, c'était une « satanée histoire ». Car si Miltoun était déjà résolu à l'épouser avant de connaître la rumeur malveillante, quelle ne serait pas maintenant la fermeté de sa détermination! Lady Valleys se rebella : ce mariage n'aurait pas lieu. Il était contraire à tous ses instincts de femme pratique. Elle concevait pleinement les risques d'une liaison aussi peu souhaitable — surtout dans le mariage — pour un homme politique. En même remps son cœur de mère s'émouvait. Sans doute Eustache n'avait jamais tenu autant de place dans ses affections que Berthie, pourtant il était son premier né. En recevant cette nouvelle, elle comprenait qu'il était perdu pour elle; car c'était bien là « le mariage de deux âmes » (quelle était la citation exacte?) et elle se sentait étrangement jalouse de cette femme qui avait su conquérir l'amour de son fils, amour qu'elle-même n'avait jamais su gagner. Cette douloureuse jalousie donna pour un moment à son visage une expression sentimentale qui devint bientôt irritée. Pourquoi l'épouserait-il? Cela pouvait s'arranger. Les gens parlaient déjà de rapports illégitimes; pourquoi ne pas leur donner ce qu'ils avaient inventé? En mettant les choses au pis, il n'y avait pas qu'une circonscription en Angleterre, et les élections générales ne pouvaient tarder bien longtemps. Tout plutôt qu'un mariage qui serait pour Miltoun un poids lourd pendant toute sa vie. Mais serait-ce un poids si lourd? La beauté après tout avait son prix! Si seulement l'histoire de cette femme n'était pas trop scandaleuse! Mais quelle était cette histoire? Ne pas la connaître était vraiment par

trop absurde. Voilà bien la chose la plus gênante chez les gens n'appartenant pas à la bonne société : il était si difficile de rien savoir d'eux.

Il s'éleva en elle ce ressentiment quasi brutal, qui fermente si vite chez tous ceux qui ont été imbus dès leur jeunesse de l'idée qu'ils constituaient le monde entier. C'est dans cette humeur qu'elle passa la lettre à ses filles : elles la lurent et la transmirent à Bertie, qui, en silence, la rendit à sa mère.

Le même soir, au billard, ayant manœuvré pour accaparer Courtier, Barbara lui dit :

— Je me demande si vous voudrez répondre à ma question, monsieur Courtier?

— Si je le peux...

Dans sa robe décolletée, vert foncé où couraient des fils couleur de flamme, elle avait un éclat presque éblouissant; elle se tenait immobile, adossée au billard, dont elle serrait le bord si fort que ses mains douces mais vigoureuses en tremblaient.

— Nous venons d'apprendre que Miltoun va demander à madame Noël de l'épouser. On ne fait jamais de mystère sans de bonnes raisons, n'est-ce pas? Aussi je viens vous demander : qui est-elle?

— Je ne crois pas bien comprendre la situation, — murmura Courtier. — Vous avez dit, l'*épouser*?

Voyant qu'elle tendait la main pour le supplier de dire toute la vérité, il ajouta.

— Comment cela se pourrait-il? elle est déjà mariée!

— Oh!

— Je ne soupçonnais pas que vous l'ignoriez.

— Nous croyions qu'il y avait eu divorce.

L'expression qu'on a déjà décrite — étrange, ardente, ironique, joviale — emplit le visage de Courtier.

— Ils sautent sur leur propre mine! Comme toujours! Qu'une femme vive seule, et les langues feront le reste!

— Ce n'est pas aussi mal que vous le pensez, on dit que... c'est elle qui a demandé le divorce, dit Barbara froidement.

Surpris en train de courir plus vite que la meute, Courtier se mordit les lèvres.

— Il vaut mieux que vous sachiez toute l'histoire. Son

père était pasteur de village; il était ami du mien; je l'ai donc connue tout enfant. Stephen Lees Noël était son vicaire. Le mariage fut véritablement fait par surprise; elle n'avait que vingt ans et n'avait jamais vécu dans une société masculine. Son père, malade, désirait la voir établie. Elle découvrit, presque aussitôt, comme tant d'autres, qu'elle s'était complètement trompée.

Barbara se rapprocha.

— Quel homme était-ce?

— Pas pire que d'autres, en son genre; un de ces garçons étroits d'esprit, scrupuleux, obtus, qui font les maris les moins supportables. Profondément égoïste. Un pasteur de ce type n'a aucune occasion de s'amender. Tout ce qu'il fait ou dit contribue à accentuer ses défauts. Sa femme n'est guère qu'une esclave. La tension excessive se fit sentir à la longue, mais elle est de celles qui marchent jusqu'à tomber. Il lui fallut, à lui, quatre ans pour comprendre!

» La question se posa : que faire? Il est anglican très strict, Pour lui le mariage est indissoluble! heureusement, son orgueil était touché. Ils se séparèrent il y a deux ans, et elle a échoué ici. Les gens lui imputent la faute. Elle aurait dû savoir ce qu'elle voulait — à vingt ans! Elle aurait dû se résigner, cacher son sentiment. Que le diable emporte leurs bonnes âmes de pachydermes! est-ce qu'ils savent ce que souffre une femme délicate? Pardon, lady Barbara, je m'emballe sur ce sujet...

Il s'arrêta, puis voyant les yeux de la jeune fille fixés sur lui, il reprit :

— Sa mère mourut à sa naissance, son père quelque temps après son mariage. Elle a heureusement de quoi vivre paisiblement. Quant à lui, il a changé de paroisse. Il inspire pitié, lui aussi, ce pauvre diable. Ils ne se voient jamais et ne correspondent pas, que je sache. Voilà toute l'histoire, lady Barbara.

Elle murmura « Quelle honte! » et s'éloigna.

Et il n'aurait pu dire si le destin de madame Noël, celui du mari, ou la pensée de Miltoun l'avait émue.

Elle l'intriguait par sa maîtrise de soi, cette dureté apparente, cette habitude de refouler son sentiment. Quelle femme

elle ferait, si ce fléau desséchant — la vie aristocratique — ne la stéréotypait, ne la flétrissait, si l'on tolérait que l'enthousiasme pénétrât et fertilisât son âme!

Debout, dans l'embrasure profonde de sa fenêtre, ses yeux plongeaient dans la nuit. Il entendait huer les hiboux, et sentait battre un cœur quelque part dans l'ombre, mais nulle réponse ne vint à son appel. Serait-elle jamais — cette jeune fille, ce grand lys rouge, — indifférente à son milieu, non seulement dans ses manières mais dans son âme? Serait-elle jamais une femme, rien qu'une femme, respirant, souffrant, aimant, se réjouissant avec l'âme poétique de toute l'humanité? Serait-elle jamais capable de s'élancer, dépouillée de privilèges, avec la petite troupe des grands cœurs? Courtier n'était pas entré dans une église depuis vingt ans, car il sentait que, avant de pénétrer dans les mosquées de son pays, il lui faudrait ôter les sandales de la liberté. Mais il lisait la Bible, qu'il considérait comme un grand poème. Et les paroles antiques lui revinrent à l'esprit : « En vérité, je vous le dis, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux. »

Et, plongeant dans la nuit, dont l'ombre semblait recéler la réponse à toutes les inquiétudes, il essayait de déchiffrer l'avenir de cette jeune fille, et cette énigme plus grande qui s'y liait : Est-il possible à l'esprit de s'affranchir dans cette vie de la matière qui l'emprisonne?

La nuit soupira soudain, et très bas; comme surgie de la mer, la lune parut; elle laissa tomber une robe blême de lumière et rayonna, nue, sur le voile du ciel. Dans le jardin sombre, la statue de Diane se dessina lentement et derrière elle, comme un temple, se leva la flèche élancée du cyprès.

XIV

Miltoun ne reçut le numéro du *Nouvelliste du Bucklandshire* envoyé par son beau-frère qu'au moment même de son départ pour Monkland. L'article relatant son aventure nocturne était marqué au crayon bleu; un mot l'accompagnait.

Mon cher Eustache, l'article ci-inclus — si absurde et impudent qu'il soit, — demande votre attention. Mais nous ne ferons rien avant votre retour.

Bien à vous,

William Shropton.

Miltoun eût peut-être, à la lecture de cet article, éprouvé une émotion différente, s'il n'avait été si absorbé dans son dessein d'épouser Andrey Noël; il n'eût en tout cas rien fait de plus que de sourire et de déchirer le journal. Il était si insensible à cette sorte de chose qu'il ne comprenait pas que d'autres en fussent blessés ou troublés. Si les lecteurs de ce journal s'en émouvaient, tant pis pour eux. Il avait un mépris profond, bien que discret, pour les âmes vulgaires, quelle que fût leur classe, et il ne lui serait jamais venu à l'esprit de se détourner de son chemin, fût-ce d'un pouce, par égard pour leurs susceptibilités. Il ne songea pas que madame Noël, revêtue du charme magique qu'il avait projeté sur elle, pût souffrir de la bassesse d'esprits vulgaires. Le mot de Shropton, seul, lui donnait quelque ennui : c'était digne de son beau-frère de faire tant de bruit pour rien.

Il sommeilla à peine pendant son rapide voyage à travers un pays endormi; et il ne se coucha pas en arrivant à Monkland. Il éprouvait l'impression merveilleuse d'être sur le point d'accomplir un exploit.

Il prit une tasse de thé et partit par un sentier à travers la lande. Il n'était pas huit heures, quand il atteignit le sommet de la colline la plus proche. Et là, l'enveloppant de toute part, il vit un ciel et une terre surpassant son exaltation même. C'était la symphonie d'une musique grandiose; la noblesse largement révélée d'une âme prodigieuse; c'était Dieu, sous tous ses aspects. La sérénité s'épandait au centre des cieux, bleue, illimitée; à l'est trois nuages énormes, telles des pensées méditant sur les destins d'ici-bas, descendaient lentement vers la mer, et leurs grandes ombres emplissaient les vallées. La terre, entre ces ombres, rayonnait, palpitante, de toutes les couleurs, et comme revêtue du sourire divin.

Le vent, venu du nord, où flottaient les blancs oiseaux de nuages légers, était sans voix, car il passait au-dessus de toutes

les barrières, libre absolument. Miltoun contempla le labyrinthe des terres basses, les verts brumeux, les roses mauves, les bruns des champs; les taches et les traits blancs et gris des chaumières et des clochers s'estompant dans le voile bleu des lointains qu'enserrait une chaîne de collines. Derrière lui, rien que la surface tourmentée de la lande, d'un brun violacé, mer houleuse, rebelle et déserte, où nul vaisseau humain n'était visible, sauf le ponton farouche du Pénitencier de Dartmoor. Aucun son, aucune odeur, et il sembla à Miltoun que son esprit avait quitté son corps et faisait partie de la solennité de Dieu. Mais, tandis qu'il était là, debout sur ce sommet, la tête nue, cet étrange sourire qu'il avait dans les moments d'émotion profonde, montrait qu'il n'avait pas capitulé devant l'Universel, que son âme n'en était que fortifiée, et que cela même était la vraie source secrète de son exaltation.

Il s'étendit dans un creux entre les rochers. Le soleil y pénétrait, mais non le vent, et une senteur sèche et sucrée émanait des jeunes pousses de bruyère. Cette chaleur et ce parfum s'infusèrent dans son sang; des images ardentes se levèrent devant lui, la vision d'un embrassement sans fin d'où naîtraient des formes précieuses qui, prenant place à leur tour dans le grand système, transmettraient les traditions, à ses yeux si nécessaires et si grandes. Et il fut tout à coup submergé par une de ces vagues délirantes de désir qu'il avait si souvent combattues, si souvent, si péniblement vaincues. Il se leva, descendit en courant la colline, franchissant d'un bond les pierres et les touffes épaisses de bruyère.

Andrey Noël, elle aussi, s'était levée tôt, bien qu'elle se fût couchée fort tard. Elle s'habilla languissamment, mais avec grand soin. Elle était de celles qui revêtent une armure contre le Destin, parce qu'elles sont fières et répugnent à infliger à autrui le spectacle douloureux de leur souffrance. Quand elle eut fini, elle s'examina dans le miroir avec plus de crainte qu'à l'ordinaire. Elle avait conscience d'être femme d'un genre déprécié en cette époque : la sensibilité en éveil, elle n'était pas satisfaite de son apparence ni de ses manières. Et pourtant elle gardait ces manières, car elle aimait, incorri-

giblement, à plaire; même si nul ne devait venir, elle ne trouvait qu'elle plût jamais assez. Elle était — comme lady Casterley l'avait dit avec tant de pénétration — de ce genre de femmes qui gâtent les hommes par leur complaisance; sans intérêt pour ceux qui aiment en elles une personnalité affirmée. Elle possédait pourtant un certain stoïcisme passif, assez déconcertant. Sans initiative ou presque, elle faisait ce qui lui était assigné avec une perfection atteignant à l'originalité. Elle appelait l'amour comme une plante appelle l'eau.

Capable de se donner complètement; elle restait pourtant étrangement incorruptible. En un mot désespérante et pourtant aimée de ceux qui la jugeaient ainsi.

Après qu'elle se fût parfumée de géranium, elle descendit dans sa petite salle à manger, alluma son réchaud à alcool et prit son journal en attendant que son thé fût prêt.

C'était l'heure du jour pour elle la plus précieuse. La rosée brutalement disparue de sa vie, elle la retrouvait là, au visage de la nature, aux visages de ses fleurs. Le plaisir s'offrait à elle, d'apprendre de quel sommeil tous les êtres du jardin avaient dormi; combien d'enfants nés depuis l'aurore; de savoir qui souffrait et avait besoin d'elle. Pour elle comme pour tous les solitaires renaissait chaque matin le sentiment qu'elle n'était point solitaire, jusqu'à ce que la journée, en approchant de son terme, l'assurât qu'elle l'était. Non qu'elle fût inactive : grâce à Courtier elle avait obtenu de faire, pour une publication féminine, la chronique musicale, besogne pour laquelle elle était par nature préparée. Cela, ses fleurs, sa propre musique, les affaires de quelques pauvres familles du village occupaient tout son temps. Et elle ne souhaitait pas de meilleur destin que de voir remplies toutes ses minutes, car elle avait l'amour du labeur n'exigeant pas d'initiative, qui est naturel aux esprits indolents. Soudain elle laissa tomber son journal, arracha de la coupe de fleurs, sur la table, deux brins de lavande et, les tenant écartés d'elle, elle sortit dans le jardin et les jeta par-dessus le mur.

Cette étrange immolation de deux pauvres brindilles, cueillies et placées là dans un si aimable dessein par la femme de chambre, semblait le dernier geste qu'on pût

attendre d'une femme soucieuse de ne blesser personne et dont les yeux brillaient à la vue des fleurs. Mais l'odeur de la lavande, — parfum dont les mouchoirs et les vêtements de son mari étaient imprégnés — la troublait encore si vivement qu'elle ne pouvait la supporter. Plus que tout, elle évoquait celui avec qui la vie était lentement devenue une torture. Libérée de l'odeur, Andrey fut assaillie par le flot des souvenirs : trois années où elle avait serré les dents, après avoir découvert qu'elle était enchaînée pour la vie au malheur; le brusque dénouement, alors qu'elle s'était traînée vers un asile pour y guérir ses nerfs à vif. Deux fois pendant cette première année d' « élargissement », qui n'était pas la liberté, elle avait changé de demeure pour fuir l'écho de sa propre histoire; non qu'elle en eût honte, mais parce qu'il renouvelait sa misère. Puis elle était venue à Monkland, où, grâce à une vie paisible, elle avait lentement retrouvé son équilibre. Elle avait alors rencontré Miltoun, et, pendant quatre mois, avait goûté sans arrière-pensée le plaisir inespéré de sa présence. Et elle se souvenait de la joie secrète avec laquelle elle avait tacitement associé une autre existence à la sienne, avant de reconnaître ou même de soupçonner l'amour. Puis, il y avait trois semaines, il l'avait effleurée en l'aidant à lier des roses, et elle avait su.

Mais jusqu'au soir de l'accident de Courtier, elle n'avait pas osé y attacher sa pensée.

Plus inquiète pour Miltoun que pour elle-même, elle se demandait si elle encourait un blâme. Elle l'avait laissé s'attacher à elle, femme hors la loi, femme morte au monde! Péché impardonnable! Pourtant, cela dépendait de ce qu'elle était disposée à donner Or elle était franchement prête à donner tout sans exiger rien. Il connaissait sa situation; il le lui avait dit. Elle se glorifiait d'aimer et continuerait à le faire; elle souffrirait pour son amour sans un regret. Miltoun avait raison de croire qu'un commérage de journal ne pouvait la blesser, bien que les causes de cette invulnérabilité ne fussent pas celles qu'il pensait. Elle n'était pas, comme lui, protégée par le mépris où il tenait ces insinuations selon lui basses, vulgaires, indignes d'attention ; elle n'en était pas encore venue à voir les choses de si haut, et d'une façon

si générale. Elle n'était pas blessée parce que déjà elle appartenait tant à Miltoun en esprit qu'elle se réjouissait de lui être tout entière attribuée.

Mais c'est pour Miltoun qu'elle était inquiète jusqu'au fond de l'âme. Elle avait terni son blason aux yeux des hommes; et — d'esprit étrangement pratique, elle voyait les choses très clairement — elle l'avait retardé dans sa carrière, qui sait de combien d'années!

Elle s'assit à la table du déjeuner. Peu portée aux larmes, elle contenait sa douleur. Elle savait que Miltoun viendrait vers elle, mais elle ne savait ce qu'elle lui dirait. Il ne pouvait l'aimer comme elle l'aimait. Il était homme et les hommes oublient vite. Mais il n'était pas semblable à la plupart des autres. On ne pouvait voir ses yeux sans pressentir qu'il saurait terriblement souffrir. Dans tout cela, Andrey Noël ne se souciait pas de sa propre réputation. La vie, et sa vision claire, avaient enraciné en elle cette conviction que le grand prix qu'on attache à la réputation d'une femme, n'est qu'une fiction inventée par les hommes au profit de l'homme; que c'est un fétiche ridicule, insidieusement dressé par les hommes dans les romans, sur la scène, dans les tribunaux. Les hommes, lui disait son instinct, ne se sentent point sûrs de la possession de leurs femmes, si celles-ci ne font pas un cas énorme de leur propre réputation. Et ce qu'ils veulent croire, ils le croient. Mais elle y voyait clair : les femmes d'âme noble qu'elle avait rencontrées ou dont elle avait lu l'histoire lui avaient laissé l'impression que la réputation était pour elles chose de l'esprit, et dépendante du sexe. Elle sentait que pour une simple femme, la réputation c'est le jour favorable, sous lequel elle apparaît à ceux qu'elle aime le mieux. Pour les femmes mondaines — et il y en a de tant de sortes en dehors des élégantes — elle avait remarqué que la réputation n'a pas une valeur intrinsèque mais commerciale, n'est pas une couronne de gloire mais un actif négociable. Elle ne redoutait pas ce que l'on pourrait dire de ses rapports avec Miltoun, et elle ne pensait pas que le mariage indissoluble lui interdît l'amour. Elle s'était secrètement sentie libre du jour où elle avait découvert qu'elle n'avait jamais aimé son mari; elle était restée soumise jusqu'à la séparation par passivité et parce qu'il

était contraire à sa nature d'infliger de la peine. L'homme qui était encore son époux était pour elle aussi mort que s'il n'avait jamais vécu. Elle ne pouvait se remarier, il est vrai, mais elle pouvait aimer, et elle aimait. Si cet amour devait s'affaiblir et mourir, ce ne serait pas pour des scrupules moraux.

Elle ouvrit négligemment son journal, et presque les premiers mots qu'elle lut, sous la rubrique : nouvelles électorales, furent les suivants :

A propos de l'agression commise sur M. Courtier. On nous prie de déclarer que la personne qui vint avec Lord Miltoun au secours de M. Courtier est madame Lees Noël, la femme du Révérend Stephen Lees Noël, recteur de Clathampton, Comté de Warwick.

Cette timide tentative pour la blanchir amena sur ses lèvres un triste sourire. Elle abandonna son thé, et sortit au jardin. Elle vit entrer Miltoun, son cœur bondit. Mais elle s'avança paisiblement et l'accueillit avec les yeux baissés, comme si rien n'avait changé.

XV

L'exaltation de Miltoun n'était pas tombée. La fièvre empourprait ses joues; une flamme intense brûlait dans ses yeux. Andrey Noël, qui, mieux que la plupart des femmes savait lire sur un visage, saisit l'expression de son regard avec ravissement. Sa voix pourtant ne trahit aucune émotion :

— Vous êtes venu déjeuner? Comme c'est gentil!

Il n'était pas dans la nature de Miltoun d'observer les formalités ordinaires. S'il s'était battu en duel, il ne se serait pas attardé aux préliminaires : un salut, un regard et engagez! De même dans cette première rencontre avec l'âme d'une femme.

Il ne s'assit ni ne la laissa s'asseoir, mais debout, la regardant bien en face, il dit :

— Je vous aime!

Maintenant que le moment était venu, avec une brusquerie déconcertante, elle était étrangement sereine. La certitude

exquise d'être aimée écartait, comme une baguette magique, toutes les craintes, apaisait toutes les inquiétudes. Puisque rien ne pourrait lui ôter cette assurance, elle ne pourrait plus être entièrement malheureuse. Et, profondément, déraisonnablement incapable par nature de percevoir l'importance d'un principe autre que l'amour, elle sentait se répandre en elle une sécurité secrète et triomphante. Il l'aimait; elle l'aimait. Mais soudain étreinte par la peur qu'il reprît ces paroles, elle lui dit à son tour :

— Je vous aime.

L'étreinte de ses bras autour d'elle, la violence passionnée du moment lui furent si douces que la pensée mourut en elle; les lèvres entr'ouvertes, elle le regardait; et ses yeux avaient un éclat plus sombre que ne l'avait jamais rêvé Miltoun. La véhémence de sa passion le tenait silencieux. Et ils restaient là, confondus, ne sachant plus rien d'autre, ne se souciant plus de rien.

Miltoun, on l'a dit, n'était pas sans beauté; pour Andrey Noël, à ce moment où leurs yeux étaient si proches, où leurs lèvres se touchaient, il était transfiguré, il était devenu l'Esprit de toute beauté. Elle, le cœur battant, rapide, contre le sien, les yeux mi-clos, les joues pâlies par l'émotion, les bras trop alanguis par le bonheur pour qu'elle pût l'étreindre — elle était pour lui l'incarnation de la Femme qui passe dans les rêves.

Un moment s'écoula.

Une abeille y mit un terme en se prenant dans les cheveux d'Andrey. Celle-ci, voyant des paroles, ces choses redoutables se presser sur les lèvres de Miltoun, tenta de les arrêter par ses baisers. Mais ces paroles vinrent :

— Quand voulez-vous m'épouser?

Tout chancela. Et avec une merveilleuse rapidité la situation lui apparut dans ses moindres détails. Une chose qu'il avait dite un jour, alors qu'ils parlaient de l'Église et du mariage, l'éclaira. Les gens n'avaient pas consenti à la laisser en paix, ils avaient dit qu'elle était divorcée! et lui les avait crus! Et, comble d'ironie, il voulait l'épouser alors qu'elle était si absolument, si religieusement, sa chose, qu'il pouvait en user à son gré, sans formalités, ni cérémonies! Un flot

d'amertume contre celui qui était un obstacle entre Miltoun et elle monta, douloureux, jusqu'à la faire crier. Cet homme l'avait prise avant qu'elle connût le monde, qu'elle connût son âme, et elle était liée à lui jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir. Alors, elle aurait les cheveux gris, ses yeux n'auraient plus la lumière d'amour, ses joues ne pâliraient plus sous les baisers, le crépuscule serait tombé, et les fleurs et les abeilles seraient sans charme.

Ce mouvement de révolte désespérée l'affermit : elle étendit la main, prit le journal et le donna à Miltoun.

Quand il eut lu le paragraphe, deux minutes passèrent qui parurent une éternité.

Il dit alors :

— C'est vrai, je suppose?

Et comme elle gardait le silence, il ajouta :

— Je regrette.

Ce mot si étrange et si sec fut plus terrible qu'un cri; elle resta, le souffle suspendu, les yeux rivés au visage de Miltoun. Elle entendait avec surprise le bourdonnement des abeilles et le doux murmure du tilleul affirmer qu'un monde continuait à être, à se mouvoir, à respirer, insoucieux de sa misère. Puis elle retrouva un peu de courage; la puissance féminine reparut sur son visage parfaitement impassible, sur ses lèvres tendres, dans ses yeux sombres presque rebelles sous l'arc des sourcils. Elle l'attirait par son silence et sa beauté.

Enfin il parla.

— J'ai commis une erreur absurde, semble-t-il. Je vous croyais libre.

Elle répondit avec effort :

— Je croyais que vous saviez... Je n'ai jamais imaginé que vous voudriez m'épouser.

Elle trouvait naturel qu'il ne pensât qu'à lui; mais avec un très subtil instinct de défense, elle lui opposa son propre sort si tragique.

— Je m'étais sans doute trop habituée à me savoir morte.

— N'y a-t-il pas d'issue?

— Nous n'avons rien fait de mal, et, avec lui, le mariage est éternel.

— Mon Dieu!

Le sourire de Miltoun, involontairement cruel, s'effaça et avec un sourire, cruel aussi, elle ajouta :

— Je croyais que *vous* non plus vous n'admettiez pas le divorce.

Puis comme si, en le blessant, elle s'était blessée elle-même, elle frémit. Il la regardait, comprenant enfin qu'elle souffrait. Et elle sentit qu'il se retenait de toutes ses forces pour ne pas la prendre dans ses bras. La chaleur revint à ses lèvres, et une lumière dans ses yeux qu'elle lui dérobait. Bien qu'elle se tînt fièrement immobile, une force mystérieuse émanait d'elle, comme magnétique, et les mains, les bras, le visage de Miltoun tremblaient comme paralysés. Cette lutte, muette et déchirante, semblait ne jamais devoir finir : dans la petite pièce blanche assombrie par le toit de chaume de la véranda le parfum des œillets se mêlait à la senteur d'un feu de bois qu'on venait d'allumer dans une chambre voisine. Alors, sans un mot, il se retourna et sortit. Elle entendit battre la barrière. Il était parti.

XVI

Lord Dennis pêchait à la mouche — par un temps un peu trop clair. Il explorait de sa ligne au doux sifflement chaque recoin de ruisseau. Vêtu d'un complet de grosse étoffe, coiffé d'un vieux chapeau sur la coiffe duquel il avait piqué des mouches artificielles, il se glissait parmi les noisetiers et les aubépines; il était parfaitement heureux. Lord Dennis, qui avait été un grand pêcheur devant l'Éternel, qui avait fouetté les rivières d'Écosse et de Norvège, de Floride et d'Islande, recherchait maintenant des truites guère plus grosses que des sardines. La magie de mille souvenirs ennoblissait les heures qu'il passait auprès de cette eau brune. Il pêchait sans hâte, religieusement, tel un bon catholique ajoutant un chapelet à tant d'autres déjà dits, comme s'il voulait s'acheminer gravement, sans plainte, tout en pêchant, vers l'autre monde. Et chaque poisson qu'il attrapait lui apportait une satisfaction solennelle.

Il eût aimé la société de Barbara ce matin-là, mais il ne

lui avait jeté qu'un regard à la dérobée pendant le déjeuner et était parti seul, avec un sourire contraint. Ici, auprès du ruisseau, le temps était calme, frais et doux à la fois; les arbres se rejoignaient par-dessus la rivière; des rochers formaient de petits bassins qui retenaient le courant; le lancement de la mouche exigeait beaucoup d'adresse. Cette longue courbe étroite courait sur plusieurs milles au fond boisé d'un repli de collines. Les geais seuls l'habitaient; on n'y trouvait nul être humain, sauf une veuve de fermier, qui gagnait sa vie à enseigner aux touristes leur chemin avec tant d'astuce qu'ils revenaient bientôt lui demander des rafraîchissements.

Au moment où il lançait une ligne plus longue pour atteindre un petit bassin d'eau noire et ridée, lord Dennis entendit des froissements et des craquements de branches : quelqu'un avançait à vive allure. Il fronça le sourcil, craignant qu'on effrayât ses poissons. L'intrus était Miltoun, pâle, échevelé, l'air hagard d'un être pourchassé. Il s'arrêta en voyant son grand-oncle et se contraignit à sourire.

Lord Dennis dit simplement : « Tiens! Miltoun », aussi paisiblement que s'il avait rencontré son neveu dans le vestibule d'un Club de Londres.

Miltoun, non moins civil, répondit :

— J'espère que je ne vous ai rien fait manquer.

Lord Dennis secoua la tête, déposa sa canne sur la rive et dit :

— Viens t'asseoir un moment, mon cher. Tu ne pêches pas, je crois?

La douleur que Miltoun voulait dissimuler ne lui avait pas échappé : sa vue était bonne et quelque vingt années de souffrance causée par une femme — de l'histoire ancienne maintenant — l'avaient laissé singulièrement sensible, pour un vieillard, aux signes de souffrance chez les autres.

Miltoun n'aurait obéi à l'invitation de personne, mais il y avait quelque chose en lord Dennis, à quoi on ne résistait pas; sa force résidait en une douceur froide et ironique qui ne permettait pas l'impolitesse, chose trop neuve et trop brutale pour qu'on s'y abandonnât.

Les deux hommes s'assirent côte à côte sur des racines. Ils parlèrent des oiseaux, puis restèrent muets, si bien que

les habitants paisibles des bois s'interrogèrent mutuellement de la voix. Lord Dennis rompit le silence.

— Ce lieu me rappelle toujours Mark Twain, je ne sais pourquoi; peut-être parce qu'il est toujours vert. J'aime les philosophes toujours verts; Twain et Meredith. Il n'est pas de salut hors du courage, bien que je n'aie jamais pu digérer l' « homme fort », le « capitaine de son âme », Henley et Nietzsche et les autres... trop contraire à ma nature. Qu'en dis-tu, Eustache?

— Leurs intentions étaient bonnes, — répondit Miltoun, — mais ils les proclamaient trop haut.

Lord Dennis approuva d'un signe.

— Être capitaine de son âme! — continua Miltoun avec amertume, — la belle expression!

— Oui, assez belle, — murmura lord Dennis.

Miltoun le regarda.

— Et qui s'applique à vous.

— Non, mon cher, — répondit lord Dennis froidement. Loin de là, Dieu merci.

Son regard s'était fixé sur un endroit où une grosse truite avait sauté, dans le bassin le plus calme, couleur de café. Il connaissait la bête, une demi-livre au moins, et ses pensées tournaient autour de son chapeau, pesant les mérites variés des différentes mouches.

Lord Dennis regarda son petit-neveu. Ce gamin — qu'étaient trente ans à côté de ses soixante-seize? — prenait la chose, quelle qu'elle fût, à cœur, très à cœur. Difficile à aider ce genre-là; fait pour la douleur... se laisse ronger. Et aux yeux du vieillard passa l'image de Prométhée dévoré par l'aigle. C'était sa tragédie favorite qu'il lisait encore périodiquement en s'aidant de temps à autre d'un vieux lexique, où il cherchait le sens d'un mot enfui vers l'Erèbe. Oui, Eustache était un homme fait pour les sommets et les abîmes!

Il dit tranquillement :

— Tu n'as pas envie d'en parler, je suppose?

Miltoun secoua la tête et le silence retomba.

Un rouge-gorge sur une pierre moussue, tachetée de soleil, les regardait. Un nouveau saut se fit entendre dans le bassin.

Lord Dennis dit doucement :

— Voilà deux fois qu'elle sort. Je crois qu'elle prendrait un « trésor de Wistman ».

Il dégagea de son chapeau sa mouche la plus neuve, la fixa à sa ligne qu'il commença doucement à dérouler.

— Je l'aurai! — murmura-t-il; — mais Miltoun s'était enfui.

Le renseignement sur Mme Noël déjà connu de Barbara et répandu par le *Nouvelliste du Brucklandshire* ne parvint à tous les hôtes du château qu'après le départ de lord Dennis pour la pêche. En même temps se propagea la nouvelle que Miltoun était revenu et reparti sans déjeuner. Ces deux informations furent accueillies avec des sentiments divers. Bertie, Harbinger et Shropton, en un bref conclave, convinrent que, du point de vue électoral, la situation était meilleure que si madame Noël avait été une « divorcée »; mais ils inclinaient à croire qu'il n'y avait pas de temps à perdre — mais que faire? ils ne savaient. En dehors de l'impossibilité de connaître ce qu'un garçon comme Miltoun penserait en l'occurrence, ils étaient en face d'une situation diantrement délicate, à laquelle s'appliquait le proverbe « trop parler nuit ».

Lady Valleys poussa un soupir de soulagement, en apprenant la nouvelle, et observa que c'était probablement un nouveau mensonge. Mais Barbara la lui ayant confirmée, elle dit simplement « Pauvre Eustache » et s'empressa d'écrire à son mari que « l'Anonyme » étant encore mariée, le plus grave danger était écarté.

Miltoun rentra pour le déjeuner de midi, mais ne laissa rien voir sur son visage ou dans ses manières. Il fut simplement un peu plus loquace qu'à l'ordinaire. A la fin du déjeuner il lança un regard significatif à Courtier et lui dit :

— Voulez-vous venir dans ma tanière?

Dans cette pièce, l'ancien salon de l'aile Élizabethaine, où jadis étaient les broderies, les tapisseries, les missels de dames en collerettes godronnées, s'étalaient maintenant des livres, des brochures, des pipes, des fleurets, et, sur un panneau, une collection d'armes de Peaux Rouges, rapportée des États-Unis par Miltoun. Au-dessus, présidait le masque d'un fameux chef apache, moulage pris, après sa mort, par un professeur

de l'Université de Yale. C'était un spécimen parfait d'une race en voie de disparaître et le visage, qui offrait une curieuse ressemblance avec celui du Dante, exprimait un stoïcisme cruel et tragique. On ne pouvait le regarder sans sentir que sous ce masque la volonté humaine avait atteint la limite extrême de l'endurance.

Courtier, qui le voyait pour la première fois, dit :

— Oh ! la belle chose ! Il ne lui manque qu'une âme.

Miltoun l'invita à s'asseoir.

Puis suivit un de ces silences où des hommes, d'esprit élevé, peuvent, en dépit de leurs divergences, échanger tant de choses.

Enfin Miltoun parla.

— Je vivais dans les nuages, paraît-il. Vous êtes son plus vieil ami. La première question est : comment atténuer pour elle l'effet de cette misérable rumeur?

Courtier lui-même n'aurait pu mettre plus de mépris cinglant dans le mot misérable. Il répondit :

— Ne vous en occupez pas. Laissez-les cuire dans leur jus. Elle ne s'en soucie pas.

Miltoun écoutait impassible.

— Vos amis — continua Courtier avec un soupçon de dédain — semblent tout agités. Ne leur laissez rien faire. Traitez la chose comme elle mérite de l'être. Elle mourra toute seule.

Miltoun sourit :

— Je ne suis pas certain que les conséquences seront ce que vous pensez, mais j'agirai comme vous me le conseillez.

— Quant à votre candidature, tout homme ayant une étincelle de générosité dans l'âme s'y ralliera.

— C'est possible. Mais cela me coûtera pourtant mon élection.

Puis, vaguement conscients que leurs paroles avaient révélé combien ils différaient par leurs tempéraments et leurs croyances, ils échangèrent un regard.

— Non, — dit Courtier, — je ne croirai jamais que les hommes soient vils à ce point.

— Jusqu'à ce que la preuve en soit faite.

— En tout cas, par des chemins différents nous arrivons au même point.

Miltoun s'accouda à la cheminée et le visage entre les mains dit :

— Vous connaissez son histoire. Y a-t-il pour elle un moyen d'en sortir?

On put lire sur le visage de Courtier cette expression qui le caractérisait, lorsqu'il plaidait une cause désespérée.

— Le seul moyen que j'emploierais, si j'étais vous...

— Serait?

— Rétablir vous-même la justice.

Miltoun releva la tête. Son regard semblait avoir parcouru des espaces infinis quand il se posa sur Courtier.

— Oui, je pensais bien que vous me diriez cela.

XVII

Quand, le soir, tout fut devenu silencieux, Barbara en déshabillé, les cheveux dénoués, se glissa hors de sa chambre. Les pieds nus dans des pantouffes bordées de fourrure, elle suivit sans bruit le corridor obscur.

Par une haute fenêtre gothique sans rideaux, un doux rayon de lune tombait, devant une porte. Ce fut là qu'elle s'arrêta et frappa. Nulle réponse ne lui parvint. Elle entr'ouvrit la porte et demanda : « Tu dors, Eusty? » Comme elle ne recevait toujours pas de réponse elle entra.

Les rideaux étaient tirés, mais une vague clarté lunaire filtrait et tombait sur le lit. Il était vide. Barbara resta hésitante, l'oreille tendue. Il lui sembla, dans l'ombre, entendre non pas un bruit mais l'âme étouffée d'un bruit. Elle porta la main sur son cœur; on eût dit qu'il voulait bondir hors de sa mince enveloppe de chair et de soie. De quel coin de la chambre venait ce frémissement? Elle se glissa à la fenêtre, écarta les rideaux et, tournant la tête, du regard fouilla l'obscurité. Là, du côté opposé, gisant sur le sol, les bras enserrant sa tête, le visage contre le mur, était Miltoun. Barbara laissa retomber les rideaux, et resta immobile, le souffle suspendu, avec au cœur une sensation étrange et inconnue : il lui semblait qu'on l'avait outragée. Un mouvement de pitié l'emporta aussitôt. Elle s'avança vivement, puis s'arrêta saisie par la

peur. Eustache avait paru si calme, toute la soirée; peut-être un peu plus bavard, un peu plus caustique qu'à l'ordinaire. Et le trouver ainsi, maintenant; Barbara n'était guère portée au respect; l'unique objet qui lui en inspirât était son frère aîné. Il avait fait impression sur elle dès l'enfance par ses manières distantes, et elle était fière qu'il acceptât ses baisers parce qu'elle était la seule dont il en reçût volontiers. Ces caresses avaient la saveur d'une conquête; son visage, l'attrait d'une terre inexplorée. Elle aimait son frère comme on aime ce qui satisfait l'orgueil; et elle avait en même temps pour lui un sentiment maternel et protecteur, et une sorte de crainte respectueuse.

Oserait-elle intervenir dans ce drame solitaire? Elle-même, aurait-elle supporté qu'on la vît ainsi prostrée? Miltoun ne l'avait pas entendue; elle tenta de regagner la porte. Mais le parquet craqua : elle l'entendit remuer, et chassant les craintes, elle dit : « C'est moi, Babs ! » et tomba à genoux à côté de lui. Si la nuit n'avait été si profonde, elle n'aurait jamais osé le faire. Elle voulut lui prendre la tête entre ses bras, mais ne pouvant la voir, n'y réussit pas. Elle ne pouvait que lui caresser le bras continuellement, se demandant s'il la haïssait ensuite, bénissant l'obscurité qui faisait tout paraître irréel. Soudain elle le sentit lui échapper, elle se leva et s'éloigna. Après l'obscurité de la chambre, le corridor semblait rempli de poussière lumineuse; des araignées de rêve semblaient avoir tendu leurs toiles d'un mur à l'autre, d'innombrables phalènes s'y débattaient. Des bruits mystérieux passaient. Une frayeur soudaine, un besoin fou de chaleur, de lumière, de couleur, s'emparèrent de Barbara. Elle courut à sa chambre. Mais elle ne put dormir. Cette vibration terrible, muette, invisible dans la chambre obscure, le contact de la main de Miltoun, brûlante sur sa joue, tout cet épisode sombre et émouvant la bouleversait.

C'est ainsi que la force fantasque de l'Amour se manifestait à elle dans toute sa violence mystérieuse. Et à l'apparition de cette rouge fleur de passion, ses joues brûlaient; entre les draps frais, des frissons ardents de fièvre la parcouraient, elle restait étendue, les yeux grands ouverts! Elle pensait à cette femme, objet de tant d'amour et se demandait si elle aussi

gisait sans sommeil, sur le sol nu, cherchant à apaiser son front brûlant, ses lèvres ardentes par la fraîcheur de la muraille.

Pendant des heures elle ne put dormir, puis rêva d'une course éperdue à travers les champs pleins de grandes fleurs épineuses semblables à des asphodèles, où elle s'y poursuivait elle-même.

Au matin, elle craignit de descendre. Pouvait-elle rencontrer Miltoun maintenant qu'elle connaissait sa passion et que Miltoun la savait informée? Elle se fit apporter son déjeuner. Avant qu'elle eût tout fini, Miltoun entra. Il semblait, plus que de coutume encore, maître de soi, pour ne pas dire ironique, et se borna à demander : « Si tu montes à cheval ce matin, veux-tu porter ce mot au vieux Haliday à Wippincot? » Elle savait qu'il avait dit là tout ce qu'il ne consentirait jamais à dire de l'incident de la nuit. Et apprenant cette attitude qu'elle sentait être leur seule ressource à tous deux, Barbara le regarda avec gratitude et répondit : « Entendu! » Après un coup d'œil circulaire jeté dans la chambre, Miltoun sortit.

Il la laissa troublée et incertaine. Une conversation lui eût été pénible par sa monotonie, sa soumission aux faits actuels et à venir, son attachement essentiel au monde tel qu'il est. Elle évita donc tout compagnon de promenade. Elle eût voulu entendre parler de choses qui n'étaient pas, et cependant pourraient être, regarder derrière le rideau, voir l'âme même des événements mortels libérée de sa geôle. Et cela était nouveau chez Barbara, dont le corps était trop parfait, trop sainement régi par le cours de son sang, pour qu'elle ne jouît pas du moment présent, et de ce qui s'y rattachait. Elle savait que son humeur était anormale. Après sa promenade à cheval, elle évita le déjeuner en famille, et, à pied, suivit des chemins étroits. Vers deux heures, se sentant grand'faim, elle entra dans une ferme et demanda du lait.

Là dans la cuisine, comme de jeunes corneilles ouvrant le bec, trois garçons, sur le banc scellé dans la grande cheminée, mâchaient du pain et du fromage. Au-dessus d'eux, un fusil était accroché par la bretelle, et deux jambons se doraient dans la fumée. Aux pieds d'une petite fille brune qui coupait des oignons, un chien de berger d'une extrême vieillesse était

couché, le nez sur les pattes, avec, dans ses petits yeux bleus, la lueur de l'immortalité prochaine. Et tous fixaient Barbara. L'un des enfants, délicieusement absorbé dans sa contemplation, souriait sans cesse, de plaisir.

Barbara but le lait, et reprit sa promenade. Au pied d'une colline abrupte et rocailleuse, elle franchit une barrière et s'assit sur une pierre tiède. Le soleil tombait avidement sur elle et comme une invisible main prompte la frôlait toute, s'attardant sur sa gorge et son visage. Un vent léger, plongeant du sommet des collines dans les jeunes fougères, glissait jusqu'à elle, embaumé de sève. Tout était tiédeur et paix; seuls les coucous cachés dans les aubépines éloignées, — placés là sans doute par le mystérieux Maître — pouvaient porter le trouble au cœur de la jeune fille. Mais toute cette douceur ne l'apaisait pas. A la vérité, elle n'aurait pu dire elle-même ce qu'elle avait, sinon qu'elle était mécontente, comme vide de tout sentiment autre qu'une impatience douloureuse... dont la cause lui échappait. Elle avait l'impression presque angoissante, d'une chose fuyante qu'elle ne pouvait saisir. En même temps une sorte de mépris pour cet alanguissement sentimental lui faisait serrer les lèvres et froncer le sourcil.

Elle avait une méfiance sarcastique de ce sentiment qui sapait l'idole « fermeté » dans le culte inconscient de laquelle elle avait été élevée. Ne supporter ni sentimentalité, ni niaiserie chez elle ou chez les autres, était son premier article de foi : pas de pleurnicheries! Son humeur présente lui était haïssable, pourtant elle ne pouvait s'en dégager. Avec une insouciance soudaine, elle essaya de s'y abandonner complètement. Elle dénoua son écharpe, offrit sa gorge à l'air, et tendit les bras comme pour étreindre le vent. Puis avec un soupir elle se leva et reprit sa marche.

Les pensées se tournèrent vers l' « Anonyme » dont elle examina de tous côtés la situation.

L'idée que la vie d'une femme jeune et belle pût être ainsi brisée la soulevait de bouillante indignation. Qu'on essayât sur elle! On verrait bien! Malgré toute sa « fermeté » acquise, Barbara haïssait la vue de toute souffrance. Celle-ci lui semblait contre nature. Jamais elle ne visitait cet hôpital où lady Valleys avait une salle, ni leur colonie d'été pour enfants

malades. Jamais elle ne contribuait au concert annuel pour les travailleurs exploités, sans qu'une véhémente pitié la saisît à la gorge. Un jour où elle chantait, la vue de tous ces visages tirés, blèmes et en longues files, l'avait bouleversée au point que, oubliant paroles et musique, elle s'était arrêtée avec un sourire, sans doute, plus précieux à son auditoire que les vers perdus. Elle ne quittait jamais ces lieux et ces spectacles sans un sentiment de révolte proche de la rage. Et elle ne persévérait dans ses visites que parce qu'elle avait vaguement conscience de ce qu'on attendait d'elle, dans sa classe sociale.

Ce n'était pas ce sentiment qui la fit s'arrêter à la porte de madame Noël : ce n'était pas non plus la curiosité, mais le simple désir de lui serrer la main.

L' « Anonyme » semblait supporter sa douleur en femme qui ne sait affirmer sa personnalité : elle faisait exactement ce qu'elle eût fait si rien ne s'était passé; un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, les lèvres un peu plus serrées.

Elles restèrent d'abord silencieuses les yeux à demi baissés, n'osant échanger un regard. Puis Barbara s'élança impulsivement et l'embrassa. Après cela, comme deux enfants qui d'abord s'embrassent, puis font connaissance, elles restèrent un moment séparées, sans parler, avec un pâle sourire. Il avait été donné et rendu en toute tendresse, en toute camaraderie, ce baiser où se reconnaissaient deux femmes capables de braver. Cependant elles se sentaient toutes deux gênées maintenant. « Ce baiser, aurait-il été échangé si la Fortune avait été favorable? N'était-il pas même preuve de misère? » semblait dire le sourire de madame Noël, et celui de Barbara, malgré elle, l'avouait. Sentant que si elles parlaient, ce ne pouvait être que des choses les plus ordinaires, elles conversèrent de musique, de fleurs. Barbara, en apparence, indifférente, observait de ses yeux souriants les petits mouvements par lesquels une femme devine ce qui se passe chez une autre. Elle vit un petit tremblement tirer le coin des lèvres, les yeux devenir soudain grands et noirs, la blouse légère se soulever désespérément. Et, en son imagination, avivée par le souvenir de la nuit précédente, elle vit madame Noël s'abandonner dans son for intérieur à ses pensées d'amour. Elle

ressentit un peu de cette impatience que les résignés éveillent chez les combatifs et peut-être aussi un soupçon de jalousie.

Quoi que Miltoun décidât, cette femme l'accepterait. Une telle résignation, bien d'elle simplifiât les choses, choquait Barbara.

— N'allez-vous rien faire? rien sentir pour vous délivrer? Si j'étais dans votre situation, je ne me reposerais pas un instant avant d'avoir reconquis ma liberté.

Mais madame Noël ne répondit pas. Et son regard glissant tout le long de la souple forme blanche, de la couronne de doux cheveux noirs jusqu'aux pieds, Barbara s'écria :

— Je crois que vous êtes fataliste!

Bientôt, ne sachant plus que dire, elle partit tout en traversant les prairies où le plein été se berçait dans l'air délicieux; elle souffrait parce que la force de la douceur et de la résignation lui avait été révélée.

XVIII

Lord Valleys, délivré de la contrainte officielle par l'apaisement des craintes de guerre, était revenu pour quelques jours. Dire qu'il s'était senti soulagé en apprenant que madame Noël n'était pas libre serait insuffisant. Bien qu'il n'eût pas, comme sa belle-mère, des idées arriérées sur la fusion des classes, bien qu'il fût prêt à admettre que l'époque du « quant à soi » était passée, à fermer les yeux avec un haussement d'épaules et un sourire sur ces nombreuses alliances par lesquelles sa classe renouvelait le nerf de la guerre, et même, en sa qualité d'éleveur expert, à montrer la nécessité des croisements, il avait à l'égard de sa famille un sentiment beaucoup moins libéral et était tout particulièrement chatouilleux à cause d'Agatha. Shropton, bon garçon, sans doute, et extrêmement riche n'était qu'un troisième baronnet, issu de l'industrie du fer. Sortir de son petit cercle n'est pas sage quand il n'y a pas nécessité. Lui-même ne l'avait pas fait. Et ces choses-là se sentent.

La petite voix d'Anne le tira de ses réflexions :

— Grand'mère vous demande Elle est sur la terrasse. Elle cause avec monsieur Courtier.

Lord Valleys la suivit, les sourcils froncés. Quand il approcha de la terrasse, sa femme vint au-devant de lui. Elle avait les couleurs plus vives qu'à l'ordinaire, et la mine hautaine et résolue qu'elle prenait quand on lui tenait tête. Elle sortait d'une escarmouche avec Courtier, qui, en révélant la situation de madame Noël, avait acquis quelques droits aux confidences. La discussion surgit à propos d'une phrase prononcée par lady Valleys sans intention malveillante; elle observa que tous les ennuis venaient de ce que madame Noël n'avait pas clairement et dès le début fait comprendre sa situation à Miltoun.

Courtier aussitôt rougit.

— Il est facile, lady Valleys, à celles qui n'ont jamais été dans sa position, de la blâmer.

Peu habituée à la contradiction, elle le regarda fixement :

— Je suis la dernière personne à être dure envers une femme pour des motifs de convention, mais je trouve qu'elle a montré de la faiblesse de caractère.

La réponse de Courtier fut presque impolie.

— Toutes les plantes ne sont pas également robustes, lady Valleys. Certaines même sont sensitives.

— S'il vous plaît de déguiser ainsi l'épithète « faible »!

Courtier se redressa, en mordant sa moustache.

— Que de crimes ne commet-on pas au nom de cette doctrine sacrée, « la sélection naturelle? », qui vous convient si bien, à vous, les fortunés!

Avec une orgueilleuse retenue, lady Valleys répondit :

— Ah! il faudra que nous discutions cela à fond. Au premier abord, vos paroles ne sont pas très philosophiques, n'est-ce pas?

Il la regarda en face, avec un sourire étrange et déplaisant, et elle se sentit troublée et irritée. C'était très louable de gâter, et même d'admirer ces originaux, mais il y avait des limites. Se souvenant, pourtant, qu'il était son hôte, elle ajouta :

— Peut-être vaut-il mieux que nous n'en parlions pas.

Et en s'éloignant elle entendit sa réponse :

— En tout cas, je suis certain qu'Andrey Noël n'a pas tenu volontairement votre fils dans l'ignorance; elle a trop de fierté pour le faire.

Irritée, elle ne put s'empêcher d'aimer la façon dont il soutenait cette femme; et elle lui répliqua :

— Il faudra que nous nous battions sérieusement un jour, monsieur Courtier

Elle alla au-devant de son mari.

C'était un couple de bons camarades que ces deux époux. Ils avaient fait un mariage d'amour, et, la part faite à la nature humaine aux prises avec les tentations, ils étaient restés bons et fidèles alliés. Le rôle de premier plan qu'ils jouaient tous deux dans les affaires publiques leur laissait en commun un temps fort limité mais dont ils tiraient grand profit. Ils n'avaient pas encore eu l'occasion de discuter les affaires de leur fils; glissant la main sous le bras de son mari, lady Valleys l'entraîna dans le jardin.

— Je voudrais vous parler de Miltoun, Jeof.

— Hum! oui. Il a l'air bien fatigué. Ce serait une bonne chose que l'élection soit terminée.

— S'il est battu et qu'il n'ait rien sur quoi concentrer sa pensée, il va se ronger le cœur pour cette femme.

Lord Valleys médita un moment sa réponse.

— Je ne crois pas, Gertrude. C'est un garçon courageux.

— Naturellement! mais il a une vraie passion. Et vous le savez, il n'est pas comme les autres, qui prennent ce qu'ils trouvent.

Elle dit cela d'un ton de regret.

— Je plains cette femme, vraiment, — dit Lord Valleys.

— Il paraît que cette rumeur a fait beaucoup de mal.

— Notre influence est assez grande pour en combattre le mauvais effet.

— Il passera bien juste. Je voudrais savoir ce qu'il va faire. Voulez-vous le lui demander?

— Mais vous êtes toute désignée pour lui parler, — répliqua Lord Valleys. — Je ne suis guère expert dans ce genre de choses.

Lady Valleys, vraiment désemparée, murmura :

— Mon ami, je suis si timide avec Eustache. Quand il se met à sourire, je suis perdue, tout de suite.

— C'est évidemment affaire de femme; rien de tel qu'une mère!

— Si seulement c'était l'un des autres! Eustache a une façon bizarre de vous mettre mal à l'aise.

Lord Valleys la regarda de côté. Manquait-elle d'aisance? L'idée ne lui en était jamais venue.

— Allons, s'il le faut, je le ferai, — soupira lady Valleys.

Quand, après le petit déjeuner, elle pénétra dans la « tanière » de Miltoun, il était en train de boucler ses éperons pour se rendre à cheval, dans des villages éloignés. Bertie l'attendait, plus impénétrable et correct que jamais — cravate de chasse parfaitement nouée, culotte parfaitement coupée, bottes fauves admirablement cirées. Sans être particulièrement soucieux de sa toilette ordinaire, Bertie eût mieux aimé mourir que d'être, par sa tenue, indigne de son cheval. Son regard se posa sur sa mère et il devina son désir d'être seule avec Miltoun. Discrètement il se retira.

Tous ceux qui étaient en rapport avec Miltoun découvraient tôt ou tard qu'on ne pouvait prévoir son attitude morale. Il y avait dans son esprit comme dans son visage une certaine régularité qui, tout à coup, disparaissait. C'était le legs, sans doute, de l'âpre individualisme qui avait fait la force de tant de ses aïeux; Miltoun avait en lui le sang non seulement des Caradoc et des Fitzharold, mais aussi des familles éminentes du royaume, qui, aux époques où l'argent ne faisait pas l'homme, eurent toutes un ancêtre remarquable par ses qualités sinon de noblesse, du moins de force.

Aussi lady Valleys, bien qu'elle eût l'audace correspondant à son physique et ne fût point facilement intimidée, commença-t-elle par causer de politique, espérant que son fils lui offrirait une entrée en matière. Mais il ne le fit pas, et elle devint nerveuse. Enfin rassemblant tout son sang-froid, elle dit :

— Je suis absolument navrée de cette affaire, mon petit. Ton père m'a rapporté votre conversation. Tâche de ne pas prendre cela trop à cœur.

Miltoun ne répondit pas, et comme le silence était ce que lady Valleys redoutait le plus, elle devint soudainement loquace et indiqua comment elle concevait toute l'histoire pour conclure par un « Cela n'en vaut sûrement pas la peine ».

Miltoun l'écouta avec une parfaite impassibilité. Puis il sourit, dit : « Je vous remercie » et ouvrit la porte.

Lady Valleys, sans bien comprendre la signification du geste, sortit et Miltoun referma la porte.

Deux minutes plus tard, il sortait du parc à cheval avec Bertie.

XIX

L'après-midi, le vent, qui avait graduellement fraîchi, apporta du sud-ouest des nuages tourmentés. Nés au cœur de l'Atlantique, ils montèrent, floconneux et légers tout d'abord, blancs et rapides comme les éclaireurs d'une grande flotte; puis en escadres serrées, ils obscurcirent le soleil. Vers quatre heures, ils se réduisirent en une pluie fine que le vent inclina avec un murmure âpre et sifflant. Comme meurent la jeunesse et la magie d'un visage sous les pluies de la vie, ainsi mourut la splendeur rayonnante de la lande. Les collines rocheuses ne furent plus d'étranges châteaux forts dressés vers le ciel, mais de lourdes masses grises. Les lointains disparurent. Les coucous se turent. Il ne resta rien même de la beauté qu'il y a dans la mort, rien de sa grandeur tragique : tout fut gémissement et monotonie. Mais vers sept heures, le soleil déchira son linceul et apparut flamboyant. Astre énorme, dont les rayons glissaient du sommet des montagnes aériennes jusqu'à l'horizon, il brillait d'un éclat surprenant, trouble, magique : les nuages safran, transpercés de ses traits, s'écartèrent. Sous la chaleur lourde de l'astre reparu, une vapeur monta de la bruyère.

Les deux frères, tout trempés de pluie, rentraient silencieusement au petit galop. Toujours bons amis, il avaient toujours peu de choses à se dire.

La douleur de Miltoun éveillait en Bertie à la fois la sympathie spontanée d'un frère, et l'impatience naturelle à un célibataire endurci. Les femmes étaient pour lui des êtres qu'il faut observer, traiter avec prudence et maintenir congrûment à leur rang d'inférieurs. La seule allusion qu'il fit aux affaires de Miltoun fut brusque :

— Mon vieux, j'espère que tu vas te ressaisir.

Un silence absolu suivit ses paroles. Puis, en passant devant la maison de madame Noël, Miltoun dit :

— Emmène mon cheval; je veux entrer ici.

Elle était assise au piano, les mains inactives, les yeux fixés sur une ligne de musique. Elle était là depuis plusieurs minutes sans avoir encore vu les notes.

Quand entra Miltoun elle tressaillit et se leva. Mais elle n'alla pas vers lui, ni ne parla. Et lui, sans un mot, entra, vint à la cheminée, sans détacher les yeux du foyer vide. Un chat tigré qui, par la fenêtre, guettait les hirondelles, se réfugia sous une chaise.

Le silence, où devait se résoudre le problème de tout leur avenir, leur semblait à tous deux interminable, mais ni l'un ni l'autre n'osait le rompre.

Elle toucha sa manche et dit : « Vous êtes mouillé. » Il frissonna à ce timide signe de possession. Et le silence retomba; on n'entendait que le chat qui se léchait les pattes.

Enfin Miltoun parla le premier.

— Pardonnez-moi d'être venu; il faut régler quelque chose. Cette rumeur...

— Oh! c'est cela? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour arrêter le mal qu'elle vous a fait?

Miltoun, à son tour, fit une grimace de mépris :

— Dieu! non! laissons-les jaser!

Leurs yeux s'étaient rencontrés, et dès alors, ne pouvaient plus se détacher. Madame Noël dit enfin :

— Me pardonnerez-vous jamais?

— Quoi donc? c'est ma faute!

— Non; j'aurais dû mieux vous connaître!

Le sens profond de ses paroles — cet aveu implicite et passionné de ce qu'elle était prête à faire, cette certitude

désespérée que lui n'était pas, n'avait jamais été prêt à aller jusqu'à la limite du destin, — cingla Miltoun.

— Ce n'est pas par crainte, croyez cela, au moins.

— Je le crois.

Un long, long silence s'écoula. Si près l'un de l'autre qu'ils se touchaient presque, ils ne se regardaient plus. Enfin Miltoun dit.

— Il ne reste donc qu'à nous dire adieu.

A ces mots trop clairs, tombant de ces lèvres, où l'ombre d'un sourire essayait si vainement de cacher la douleur, le visage d'Andrey devint blanc comme sa robe, et ses yeux agrandis d'où toute sa vie semblait sur le point de se retirer, exprimèrent le reproche et la douleur.

Frémissant, de ses bras écrasant sa poitrine, Miltoun alla vers la porte. Il jeta un regard en arrière. Sans un geste, sans un mot, elle le suivait des yeux. Il se couvrit le visage de ses mains et s'élança dehors. Madame Noël resta debout où il l'avait laissée, puis reprenant sa place au piano, fixa les yeux sur sa musique. Le chat retourna à la fenêtre pour guetter les hirondelles. Le soleil mourait lentement à la cime des tilleuls. Une petite pluie se mit à tomber.

XX

Claude Fresnay, vicomte Harbinger, était, à l'âge de trente et un ans, l'un des plus riches pairs du Royaume-Uni. Grâce à un ancêtre qui avait acquis de la terre et quitté ce monde cent trente ans avant que la ville de Nettlefold se bâtit sur son domaine; grâce à un père mort très jeune après avoir judicieusement vendu ladite ville, il possédait un revenu mobilier considérable, indépendant de ses propriétés foncières. Grand, bien bâti, avec des traits réguliers et nets, il donnait dès l'abord, une impression de force qui s'atténuait d'ailleurs quand il prenait la parole. Harbinger était une de ces personnalités qui occupent le premier rang dans la vie politique ou sociale en raison de leur aspect extérieur, de leur position, de leur assurance et d'une certaine énergie. Il n'était

certes pas oisif : il avait écrit un livre, avait voyagé, était capitaine de milice, juge de paix, bon joueur de cricket, orateur abondant et facile. Il eût été injuste de taxer d'insincérité son enthousiasme pour les réformes sociales. Cet enthousiasme témoignait de son imagination et de sa générosité, bien qu'il se dissimulât sous cette habitude d'école (habitude particulièrement anglaise, si puissante et si insidieuse qu'elle devient une seconde nature plus forte que la première) de rapporter toutes les choses de l'Univers aux mesures et aux préjugés d'une seule classe. Comme tout son entourage en était imbu, il n'en avait pas le moins du monde conscience, et il ne réprouvait rien tant que l'étroitesse d'esprit qu'il observait chez les dissidents ou les politiciens travaillistes. Il n'aurait jamais admis l'idée que certaines portes avaient été poussées à sa naissance, verrouillées à son entrée à Eton, cadenassées à Cambridge. Une originalité d'esprit infiniment plus grande que la sienne lui eût été nécessaire pour envisager la vie d'un point de vue autre que celui où la naissance et l'éducation l'avaient placé. D'autre part il avait plus de rapidité que de profondeur, et la vie lui permettait rarement d'être solitaire ou silencieux. Il n'avait jamais aimé jusqu'à ce que, l'année précédente, Barbara, entrant dans le monde, l'eût, comme il l'aurait dit pour une autre, « knocked out ». Bien que profondément touché, il ne lui avait pas encore demandé de l'épouser, — il n'en avait pas encore eu le temps, ni peut-être le courage.

Quand il était près d'elle, il jugeait impossible de continuer à vivre sans connaître son destin; loin d'elle, il éprouvait presque un soulagement, car il avait tant à dire ou à faire et si peu de temps pour le dire ou le faire! Mais pendant cette quinzaine, qu'il avait, à cause d'elle, consacrée à la candidature de Miltoun, son sentiment était devenu trop puissant pour qu'il pût garder le silence.

Il ne s'avouait pas à lui-même combien Courtier, par son extrémisme, son tour d'esprit ironique, lui donnait sur les nerfs, et lui inspirait de crainte. Leurs conversations, rares il est vrai, commençaient plaisamment mais devenaient rapidement acerbes.

Le lendemain d'une de ces discussions, en voyant sortir

Barbara en costume de cheval, il lui demanda la permission de l'accompagner aux écuries et partit à côté d'elle en gardant un silence qui ne lui était pas habituel.

Les écuries de Monkland étaient aussi vastes que celles des plus beaux châteaux. Il y avait place pour trente chevaux, et elles étaient occupées par vingt et un, dont le poney de la petite Anne. Pour la hauteur, la lumière, l'éclat des harnais, le poli des aciers, le luisant des robes, elles étaient sans rivales dans le comté. Il semblait impossible qu'un cheval, en un tel lieu, pût oublier sa dignité. Chaque matin une corbeille de carottes, de pommes et de morceaux de sucre était placée près de la porte, pour ceux qui désiraient en donner aux chers occupants.

Attachés par les rênes à un anneau de cuivre de leur box, la tête tournée vers la porte, les chevaux étaient visibles de neuf à dix, et le cou arqué, les oreilles pointées, la robe luisante, ils songeaient vaguement, calmés par le doux sifflement d'un palefrenier encore au travail, et secouaient la tête dès qu'ils voyaient quelqu'un entrer.

Libre, dans une vaste stalle, à l'extrémité nord, était le cheval bai, le préféré de Barbara. C'est vers lui que la jeune fille se dirigea, elle ouvrit la porte, appela « Hal », et, entourant de ses deux bras le cou de l'animal, le caressa et l'embrassa sur le nez.

Harbinger, étrangement pâle, appuyé au mur, l'observait. A la fin, il appela : « Lady Babs! »

Le ton de sa voix fut sans doute pour elle aussi singulier que pour lui-même, car elle se retourna vivement :

— Qu'y a-t-il?

— Combien de temps resterai-je ainsi?

Elle ne rougit ni ne baissa les yeux, mais eut l'air curieux et intéressé. Son regard n'était pas cruel; il ne contenait pas trace d'ironie, ou de malice féminine, mais il effraya Harbinger par sa sereine inscrutabilité. Impossible de savoir ce qui se cachait derrière. Harbinger, ayant saisi sa main, se pencha vers elle, et lui dit à voix basse :

— Vous savez ce que je ressens, ne soyez pas cruelle.

Elle ne retira pas sa main, elle ne semblait même pas y songer.

— Je ne suis pas le moins du monde cruelle.

En levant les yeux, il la vit sourire.

— Alors, Babs?

Leurs visages étaient proches, Barbara ne se recula pas. Elle secoua la tête, et Harbinger rougit.

— Pourquoi? — demanda-t-il, — et, comme si l'énorme injustice de ce geste de refus l'avait soudain frappé, il lâcha la main qu'il tenait.

— Pourquoi? — répéta-t-il d'un ton âpre.

Mais le silence ne fut rompu que par le pépiement des moineaux près de la lucarne ronde, et le bruit que faisait le cheval en mâchant le dernier morceau de sa carotte. Harbinger percevait par tous ses nerfs l'odeur douceâtre, âcre, et épaisse de l'écurie, se mêlant au parfum des cheveux et des vêtements de Barbara. Et abattu, il dit pour la troisième fois :

— Pourquoi?

Mais elle mit les mains derrière son dos et doucement répondit :

— Mais, mon cher, comment pourrais-je savoir pourquoi?

Calme, elle restait auprès de lui : il eût pu la saisir entre ses bras, s'il en avait eu l'audace; mais il ne l'eut pas et alla s'appuyer au mur, en se mordant les ongles. D'un œil sombre il la regardait caresser le nez de son cheval. Puis une colère froide passa en rafale dans son cœur. Elle l'avait repoussé, lui Harbinger. Il ne savait pas, n'avait même jamais soupçonné combien il la désirait!

— Je ne renoncerai pas à vous, — dit-il.

La réponse de Barbara fut un sourire, à demi curieux, apitoyé, presque reconnaissant, comme si elle voulait dire : « Merci. — Qui sait? »

Et marchant vite, à un mètre l'un de l'autre, ils rentrèrent au château.....

Il était midi quand, accompagnée de Courtier, elle partit à cheval.

Au vent du sud-ouest, qui dura trois jours, avait succédé un calme radieux. Au bord d'un ruisselet qui longeait la lande, les cavaliers arrêtèrent leurs chevaux pour écouter.

Le chœur lointain et doux de la vie s'accordait sur un

rythme délicat. Aucune des notes légères et confondues des ruisseaux et de l'air indolent, des hommes, des bestiaux, des oiseaux, des abeilles, ne déchirait le manteau d'harmonie qui enveloppait la terre. C'était midi, l'heure de paix, mais cet hymne au soleil, si longtemps absent, ne dépassait jamais les proportions d'un murmure.

Après avoir bu le jour à longs traits, les deux cavaliers montèrent jusqu'au sommet de la lande. Ils s'y arrêtèrent et, silencieux, observèrent le paysage. Au loin, vers l'est et le sud, la mer était visible. Deux petits groupes de poneys sauvages se rapprochaient en broutant sur le flanc de la colline.

Courtier dit à voix basse :

— Ainsi je chanterai, mon amour dans mes bras, et je regarderai nos troupeaux se mêler et au-dessous de nous la mer, lointaine, divine, céruléenne.

Et après un silence, les yeux dans ceux de Barbara, il ajouta :

— Lady Barbara, je crains que ceci ne soit notre dernier tête-à-tête. Je veux donc profiter de cette occasion pour vous rendre hommage. Vous serez toujours l'étoile, objet de mon culte. Mais vos rayons sont trop brillants; j'adorerai de loin. De votre septième Ciel laissez tomber sur moi un regard bienveillant, et ne m'oubliez pas tout à fait.

Barbara écoutait immobile, les joues empourprées, ce discours si étrangement mêlé d'ironie et de ferveur.

— Oui, — dit Courtier, — seul un immortel a le droit d'étreindre une déesse. Hors de l'enceinte de l'Autorité, je resterai accroupi et me prosternerai trois fois par jour.

Barbara ne répondait pas.

— A l'aube, — continua Courtier, — quittant les sombres et sinistres demeures de la Liberté, je tournerai mon regard vers les Temples des Grands; et avec les yeux de la foi, je vous reconnaîtrai.

Il s'arrêta, car Barbara remuait les lèvres.

— Ne me blessez pas, je vous en prie.

Courtier se pencha, lui prit la main et la baisa.

— Continuons maintenant notre promenade.

Le soir, au dîner, lord Dennis assis en face de sa petite nièce fut frappé de son apparence.

« La belle enfant, se dit-il, quelle adorable jeune fille! »

Elle était placée entre Harbinger et Courtier; le regard pénétrant du vieillard observa les deux hommes. Sans négliger leurs voisines, ils regardaient Barbara et se surveillaient mutuellement. Le sens de la scène était clair pour lord Dennis, et un sourire glissa entre sa moustache et sa barbe blanche. Mais il attendit, guidé par l'instinct du pêcheur qui ne néglige aucune pièce d'eau, que sa petite nièce fût silencieuse. Tout en mangeant avec calme, et d'un bel appétit, elle glissa un regard rapide vers Courtier. Il parut y avoir dans ses yeux un trouble, comme si quelque chose agitait son cœur. Puis Harbinger lui parla. Elle se retourna vers lui pour lui répondre; son visage était rasséréné, à demi souriant; la joie de vivre y rayonnait. Lord Dennis songea à sa propre jeunesse. Quel couple splendide! Il n'y en aurait pas de plus beau dans toute l'Angleterre, si elle épousait Harbinger! Les yeux de lord Dennis revinrent se poser sur Courtier. Un type viril, certainement. On le disait dangereux. Sans doute, cet air d'exubérance soigneusement contenu pouvait attirer une jeune fille. Pour son esprit pratique et pondéré, un homme comme Courtier restait énigmatique. Il en aimait le regard, se méfiait de son expression d'ironie et de son tempérament exalté. Cet individu se laisserait emporter par ses idées humanitaires. Les humanitaires blessaient en lui un sentiment précis et froid des proportions. Ils étaient toujours à la recherche de quelque cruauté ou de quelque injustice, semblaient s'en délecter, s'en gonfler et, comme ils en trouvaient beaucoup de par le monde, ils n'avaient jamais leur taille normale. Des hommes vivant pour des idées étaient, pour celui à qui suffisaient les faits, un peu irritants. Un mouvement de Barbara le rappela à la réalité. Cette radieuse auréole, ces divines épaules, était-ce la petite Babs qui l'accompagnait à cheval dans Hyde Park? Les yeux de la jeune fille cherchaient quelque chose; en suivant son regard, Lord Dennis aperçut Miltoun. Quelle différence entre eux deux! Ils traversaient en même temps la grande crise de la jeunesse qui, pour certains, il le savait trop bien, dure jusqu'à la vieillesse. C'était un curieux regard qu'elle tournait vers son frère; elle semblait lui demander du secours.

Lord Dennis avait vu, en son temps, maints jeunes êtres renoncer à leur liberté pour jouer à ce grand jeu de hasard qu'est le mariage; les uns avaient tiré un bon numéro; et dans les yeux des autres, la lumière s'était ternie. La pensée que « petite Babs » était au seuil de cette demeure exécrable, le remplissait de profonde tristesse; la vue de ces deux hommes à l'affût, la guettant comme des chasseurs, lui était odieuse.

« Plaise au ciel, pensait-il, qu'elle ne s'égare pas jusqu'à cet individu roux, entre deux âges, qui a peut-être des idées mais pas d'aïeux! qu'elle reste fidèle à la jeunesse et à sa classe, qu'elle épouse ce jeune homme (le diable l'emporte!) qui ressemble à un dieu grec de la mauvaise période qui aurait laissé pousser sa moustache! » Il se rappelait les paroles de la jeune fille, alors qu'elle comparait ces deux hommes et leurs existences. Quelle idée romanesque fermentait en elle! De nouveau il examinait Courtier. Un don Quichotte, un de ces hommes qui galopent à la poursuite de tout! Fort bien, mais pas pour Babs! Elle ne ressemblait pas à la glorieuse Anita du glorieux Garibaldi! Lord Dennis aimait mieux les champions de la liberté morts que vivants. Oui, Babs méritait mieux — s'il y avait mieux — que de dormir à la belle étoile pour l'homme qu'elle aimerait, et pour la cause qu'il défendrait. Il lui faudrait le plaisir, un effort modéré et un certain pouvoir, il lui faudrait non pas la renommée tardive et trouble d'une femme qui a traversé le feu, mais la gloire et la puissance de la beauté, et le prestige mondain. Ce caprice — si c'en était un — ne pouvait venir que de l'âme romanesque d'une très jeune fille. Pour une ombre qui passe, renoncer au réel! Cela ne pouvait être. Et le regard aigu de lord Dennis se posa sur elle. Ces yeux! ce sourire! Oui, elle en sortirait et prendrait ce dieu grec, ce « gladiateur gaulois », ce jeune homme, enfin!

XXI

C'est seulement le matin même du scrutin que Courtier quitta Monkland. Sa conscience le taquinait déjà depuis

quelque temps. Son genou était à peu près guéri, et Courtier savait bien que c'était Barbara — et elle seule — qui le retenait au château. L'atmosphère de cette demeure, avec son armée de domestiques, l'impossibilité de s'y servir soi-même, le sentiment d'y être irrémédiablement séparé des spectacles d'énergie ou de dénuement qu'offre la Vie, tout cela l'irritait profondément. Il éprouvait une pitié sincère pour ces gens dont l'existence était comme étouffée sous leur importance sociale. Ce n'était pas de leur faute, ils faisaient de leur mieux. Bons spécimens de leur genre, ils étaient sans mollesse et sans ostentation dans cette époque dégénérée et extravagante. Ils essayaient évidemment d'être simples, et cela, aux yeux de Courtier, semblait accuser le pathétique de leur situation. Le Destin les avait vaincus. Quel esprit humain pourrait s'élever, sans entraves, sans atrophie, au-dessus de tous les avantages matériels qui les enfermaient? Pour un Bédouin comme Courtier, une tragédie subtile et terrible se jouait, dont le centre était cette jeune fille qui l'attirait. Chaque soir, en regagnant sa chambre, si vaste, si parfumée, si parfaitement, quoique si discrètement aménagée pour son confort, il pensait : « Dieu! demain, je file! » Et chaque matin en revoyant Barbara au déjeuner, la même pensée lui venait à l'esprit, et parfois il se demandait : « Est-ce que je tombe sous le charme de cette existence, est-ce que je m'amollis? »

Il reconnaissait plus nettement que jamais que cette « fermeté » artificielle et spéciale aux patriciens est comme une saumure où, par instinct de conservation, ils se plongent délibérément pour empêcher le relâchement de leurs fibres trop protégées. Cette fermeté, il l'observait chez Barbara, — une sorte de vêtement à l'épreuve du sentiment, une espèce de méfiance à l'égard de l'émotion et du lyrisme, un genre de mépris pour la sympathie et la passion.

Chaque jour croissait en lui la tentation de porter une main brutale sur ce vêtement, de voir s'il ne pourrait pas enflammer cette jeune fille, l'embraser d'une émotion ou d'une idée. En dépit de cette irritante et juvénile placidité, il voyait qu'elle pressentait en lui ce désir; de temps à autre il apercevait en elle un éclair d'impulsivité qui l'attirait davantage.

Et pourtant, quand il fit ses adieux, le soir précédant le scrutin, il ne put se flatter d'avoir tiré d'elle une seule étincelle. Elle ne lui en offrit pas l'occasion dans cette entrevue finale car elle resta calme et souriante parmi les autres femmes, comme si elle avait décidé qu'il ne se moquerait plus d'elle par des hommages ironiques.

Il se leva de fort bonne heure le lendemain, décidé à partir sans être vu. Dans la voiture mise à sa disposition il trouva une petite personne en tablier de toile, renversée sur les coussins et dressant des petits pieds chaussés de sandales dans le dos du chauffeur. C'était la petite Anne qui, au cours de sa tournée matinale, avait découvert le véhicule à la porte. La petite voix, amicale sans excès, fut agréable à Courtier.

— Vous partez? Je peux aller jusqu'à la grille.

— C'est de la chance!

— Tous vos bagages sont là!

— Eh oui! c'est tout!

— C'est beaucoup, réellement, n'est-ce pas?

— C'est tout ce que je mérite.

— Naturellement, vous, vous n'emportez pas de cochon d'Inde en voyage?

— En général, non.

— Moi, si; toujours. Tiens, voilà grand-grand'mère.

C'était en effet lady Casterley qui, un peu à l'écart de la grande allée, donnait à un jardinier des instructions au sujet d'un vieux chêne. Courtier, descendit de voiture pour prendre congé d'elle. Elle l'accueillit avec une certaine cordialité brusque.

— Ainsi, vous partez? J'en suis heureuse, bien que, vous le savez fort bien, vous me plaisiez personnellement.

— Je le sais.

Les yeux de la vieille dame brillèrent avec malice.

— Les hommes qui rient comme vous sont dangereux, je vous l'ai déjà dit.

Puis avec une profonde gravité, elle ajouta :

— Ma petite-fille épousera lord Harbinger. Je vous le dis, monsieur Courtier, pour votre repos d'esprit. Vous êtes homme d'honneur, cela n'ira pas plus loin.

Courtier, se penchant pour le baise-main, répondit :

— Il aura de la chance!

La vieille dame le regarda sans broncher.

— Certainement, monsieur. Adieu!

Courtier souleva son chapeau en souriant. Ses joues étaient brûlantes. En montant en voiture il jeta un regard en arrière. Lady Casterley avait repris ses exhortations au jardinier.

En annonçant le mariage futur de Barbara, lady Casterley avait parlé sans réfléchir, sous l'influence du rire de Courtier; un long calcul n'eût rien pu lui dicter qui fût plus propre à le toucher vivement. Courtier avait pour les gens — aristocrates ou bourgeois — dont le destin est tracé, le profond dédain et presque le mépris que nourrit un vagabond; il avait aussi l'horreur, naturelle à un homme d'action, de ce qu'il appelait « miaulements, pleurnicheries ». Courtiser Barbara dans une autre intention que celle du mariage ne pouvait venir à l'esprit d'un homme qui, avec un faible sentiment de la morale conventionnelle, en avait un très profond de sa dignité; s'efforcer secrètement d'évincer Harbinger pour aboutir à un mariage où il ferait figure de pirate, n'était guère plus au goût d'un homme habitué à se considérer comme l'égal de quiconque.

Il fit passer la voiture par la ruelle où demeurait Andrey Noël, ne voulant pas partir sans lui témoigner sa sympathie.

Elle vint à sa rencontre dans la véranda. La main qu'elle lui tendit, frêle et hâlée, la main d'une femme rarement oisive exprima qu'elle comptait sur lui pour comprendre et sympathiser. Rien n'éveillait ce qu'il y avait de noble en Courtier comme un appel muet à sa protection. Il dit tendrement :

— Ne laissez pas croire que vous êtes abattue, — et en lui serrant fortement la main, — Pourquoi cette existence gaspillée? C'est un crime et une honte!

Mais il s'arrêta au milieu de son discours, qu'il sentit maladroit, en voyant le visage d'Andrey : immobile il exprimait tellement plus de choses que n'auraient fait des paroles. Courtier protestait en homme civilisé; ce visage était la protestation de la Nature, la silencieuse déclaration de la Beauté stérile contre son gré, de la Beauté qui est une invitation de la vie à l'étreinte d'où naît la vie.

— Je pars, — dit-il. — Vous et moi, nous ne sommes pas faits pour ce monde-là. Interdit aux oiseaux de liberté!

Elle rentra dans sa maison, laissant Courtier contempler l'espace qui avait empli sa blanche silhouette. Il avait toujours eu pour Andrey, un sentiment de tendresse protectrice, qui, avec un peu d'encouragement, aurait pu devenir plus chaleureux. Mais depuis qu'elle était dans cette situation anormale, il n'aurait voulu pour rien au monde porter atteinte à sa confiance ingénue. Et maintenant qu'elle avait ailleurs fixé son regard, qu'une amère douleur pesait sur elle, il ressentait toute la rancœur d'un frère, quand la Justice et la Pitié conspirent pour abandonner sa sœur.

JOHN GALSWORTHY

(Traduction de G. R.)

(A suivre.)

LA PHILOSOPHIE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Il faut voir les choses comme elles sont, et reconnaître que, parmi les « « intellectuels », même catholiques, le prestige de François de Sales est assez mince. Enfant terrible à ses heures, Bossuet, en qui l'on entend, comme vous savez, presque toute l'Église, le traite de haut : plus de piété que de lumières; peu de doctrine et peu sûre; directeur hors ligne, mais penseur médiocre. Aujourd'hui, la bienséance ne permettrait pas de parler aussi familièrement d'un saint que Pie IX a placé au rang des « Docteurs de l'Église », mais enfin l'idée ne viendrait qu'à un très petit nombre de demander à François de Sales une direction doctrinale, une philosophie, autre chose que de pieux conseils. Il est classé, je ne dis pas seulement très au-dessous d'un Pascal ou d'un Newman, mais sur un autre rayon, moins fréquenté par les doctes, celui des auteurs simplement dévots. Génie tout féminin et qui ne peut guère intéresser que les bonnes femmes, il touche, il amuse, il console, il édifie; pour le reste, il ne compte pas. Pendant mes sept années de formation scolastique, je ne l'ai pas entendu citer une seule fois par nos professeurs. Indifférence, incuriosité, d'ailleurs affectueuse, mais d'autant plus significative. Les lettrés profanes à la vieille mode, un Sylvestre de Sacy, un

Sainte-Beuve, paraissent moins dédaigneux. Ils admirent en lui un moraliste de premier ordre, le Montaigne ou le Joubert de la dévotion, mais ils soupçonnent à peine l'insigne philosophe, le Platon chrétien. « A le prendre sur la doctrine, écrit l'auteur de *Port-Royal*, il a été moins un théologien qu'un praticien accompli; un *diseur* aimable et moral... Son imagination et son cœur jaillissent à tout moment dans ce qu'il dit, et l'intelligence, la division des idées, la dialectique qu'il y emploie, et ces déductions déliées qui supposent chez lui une grande finesse psychologique, aboutissent toujours vite en fleurs et s'enlacent en berceaux : on est avec lui vraiment dans les jardins de l'Épouse. » Oui, certes, mais aussi dans la citadelle de l'Époux. Comment ce merveilleux Sainte-Beuve ne l'a-t-il pas vu? Comment ces lianes embaumées lui ont-elles caché le solide palais d'idées qu'elles festonnent, et dans lequel les apologistes chrétiens devront se retrancher, dès que viendra l'heure, moins lointaine peut-être qu'on ne l'imagine, où l'apologétique de Pascal ne suffira plus [1].

Un philosophe, bon enfant, modeste, sans la toge et sans le bonnet, mais qui sait mieux que personne le fin du métier. Un peu lent, je l'avoue, et jusqu'à paraître lourd. C'est qu'il a la passion du mot propre, comme Vaugelas, son ami et son élève, l'a bien remarqué; c'est qu'en toute chose, il veut aller « à la racine », comme il nous en avertit lui-même souvent; c'est plus encore qu'au rebours des idéologues ou des orateurs, il n'affirme rien que son expérience, et quelle expérience! n'ait minutieusement contrôlé. Avec cela, une cohérence implacable. Comparés à lui de ce point de vue, Bossuet, Pascal même, manquent de logique. Relisez donc les lettres à la sœur Cornuau ou à madame d'Albert, relisez le *Traité de la Concupiscence* : vous aurez beau faire, il y a là deux philo-

1. En homme prudent, je prophétise à coup sûr, cette apologétique salésienne ayant déjà trouvé parmi nous un interprète digne d'elle, Maurice Blondel. On peut lire à ce sujet la remarquable thèse du doyen de la faculté de théologie de Lille, M. Édouard Thamiry : *La méthode d'influence de Saint François de Sales. Son apologétique conquérante*, Paris, Beauchesne, 1922. Piquant travail, où sans jamais fausser le moins du monde, ni tirer à lui la pensée de François de Sales, M. Thamiry ne cesse pas de nous présenter la pensée de Blondel.

sophies que nulle dialectique ne mettra d'accord. Prenez au contraire les deux mille lettres de François de Sales, ses *Entretiens*, non moins improvisés, et sa *Philothée* : ensemble et détail, tout cela n'est que l'application rigoureuse, la conséquence nécessaire des chapitres spéculatifs qui ouvrent le *Traité de l'Amour de Dieu*. Distinguer le directeur du théologien, ou le praticien du philosophe; garder l'un et rejeter l'autre, rien de plus inconsistant. Il faut tout laisser ou tout prendre. Pour moi, je prends tout. Ce tout est, en effet, une splendide construction, un système qu'à la vérité François de Sales a reçu de la tradition mais qu'il s'est assimilé avec une originalité singulière, et qu'il a su présenter comme personne, à ma connaissance, ne l'avait fait avant lui. D'autres le suivront de près dont la gloire est mieux établie. Je veux parler de cette noble équipe de penseurs, les *Cambridge platonists* — Benjamin Whichcote, John Smith, Cudworth, Henry More, l'un des correspondants de Descartes, — qui, dans la mesure du possible, ont *dépuritanisé* la pensée anglaise : je ne puis, du reste, songer à instituer ici un parallèle entre ces deux mouvements intellectuels et religieux dont l'inspiration première est presque identique, et dont le progrès a suivi des courbes si différentes. Il me suffit de rappeler que, sur ce point comme sur tant d'autres, la France catholique, représentée par François de Sales, a pris les devants[1].

Il s'agissait de décider, si l'on doit voir en l'homme une corruption totale, un péché vivant et qui ne serait que péché, ou, au contraire, un être foncièrement bon, fait pour la vérité et pour la vertu : fatal problème que les anciens Pères, comme d'ailleurs l'Évangile, avaient explicitement ou implicitement résolu de la manière la plus consolante, la plus stimulante aussi et la plus morale, mais qui, soudain remis en question par « l'incomparable saint Augustin » n'avait plus cessé depuis d'obséder le monde. Dieu me garde, là-dessus, de recommencer, après Louis Bertrand et quelques autres, l'histoire fort compliquée d'Augustin et de la sombre doctrine qui se

1. Sur l'école platonicienne et anticalviniste de Cambridge, on peut consulter le beau livre du principal Tulloch : *Rational Theology and Christian Philosophy, in England in the seventeenth century*, vol. II. *The Cambridge Platonists*, Blackwood, 1872.

couvre de son nom. Quelle fut au juste la pensée de ce génie étincelant, nous ne le saurons sans doute jamais, car ni lui, ni ses premiers adversaires n'envisageaient du même point de vue que nous la philosophie de la nature et de la grâce. Ceux-là mêmes d'entre les orthodoxes, François de Sales, par exemple, qui nous semblent, qui sont, en effet, aux antipodes de l'augustinisme, entendent bien rester d'accord ou à peu près, avec Augustin, et, quant aux critiques indépendants, pour peu qu'ils appliquent à cette difficulté une intelligence libre, ils avoueront, je crois, que, ressuscité par miracle à l'époque du concile de Trente, le grand Africain n'eût pas hésité une seconde entre l'augustinien Luther et la vieille Église. Reste néanmoins qu'à s'en tenir aux formules, Luther, Calvin, Jansenius, ne font très souvent que répéter saint Augustin, mais en toutes lettres. Celui-ci avait dit avant eux que « les vertus des païens ne sont que des vices déguisés; il avait dit que l'homme, en usant mal du libre arbitre, s'était perdu, et avait du même coup perdu le libre arbitre; il avait dit bien des fois que la condition d'Adam (avant la chute) était la condition normale et naturelle de l'humanité, et que (après la chute), la nature, laissée à elle-même, était incapable de tout bien ». Et tout cela, orchestré par la plus brûlante des rhétoriques. D'où l'angoisse que nous avons rappelée déjà, d'où le conflit, d'où le drame : d'une part, les désespérantes formules que l'autorité exceptionnelle d'Augustin eut bientôt rendues classiques; d'autre part, la timide mais tenace révolte de l'intelligence et, qui plus est, de l'âme chrétienne, la force invincible de la vérité; long duel embarrassé, confus, qui va se prolonger pendant dix ou douze siècles — est-il bien fini? — et qui, c'est notre honneur, commence chez nous, en Provence, avec l'école, un peu aventureuse peut-être, mais si aimablement humaine de Cassien et des Marseillais [1].

L'Église dès lors ne cessera plus de réagir contre les formules équivoques d'Augustin; elle les conserve avec respect pour la part de vérité qu'elles contiennent, mais, en même temps,

1. *Massilienses*, nous désignons ainsi d'ordinaire, par un euphémisme charmant, ceux que des théologiens plus rudes préfèrent appeler « semi-pélagiens ». Au surplus, si nul ne peut douter que le pélagianisme soit une hérésie, il n'est pas évident que le subtil Cassien ait enseigné cette erreur.

elle les dépouille, par une sorte d'alchimie spontanée, du sens inhumain qu'elles semblent contenir. Calvin et Jansenius ont une jolie façon de résumer ce long travail d'épuration insensible, de redressement, d'attendrissement. Ils disent que depuis la fin de l'âge des Pères, et plus encore, depuis le triomphe de la scolastique, l'ancienne sévérité s'énervant peu à peu, nous nous sommes laissé envahir, puis dominer par l'hérésie pélagienne. A ce mot près, qui est gros, ils ont tout à fait raison; ils baptisent de travers un fait certain. Avec cela, ils ont tort de s'en prendre uniquement à Thomas d'Aquin et aux autres spéculatifs. C'est l'Église entière qui est coupable. Des plus savants aux plus humbles, l'immense majorité du peuple chrétien pense, vit, prie et chante, si l'on peut ainsi parler, contre les cruelles formules; et les simples dévots et les saints plus énergiquement que les docteurs, comme on peut s'en convaincre en étudiant la littérature proprement religieuse du Moyen Age, cette quantité de contemplatifs ou de poètes aussi confiants, aussi épanouis, aussi tendres que François de Sales. Non, certes, que la crainte soit bannie ou le diable escamoté; mais leur crainte n'est pas désespoir, mais leurs diables, souvent plus piteux que tragiques, ne font pas oublier le salut possible, facile à toute bonne volonté. Ils ont le sens, il n'ont pas le cauchemar du péché. Méditez plutôt les textes liturgiques, expression autorisée du vrai sentiment catholique; vous serez surpris de leur sérénité auguste et du peu de place qu'y tiennent les dogmes terribles, je ne dis pas de Calvin ou de Jansenius, mais de Pascal ou de Bossuet. Tant s'en faut, du reste, que les théologiens soient arrivés sans tâtonnements à dégager avec une netteté parfaite la sûre doctrine qui animait ainsi la prière et la poésie du Moyen Age. On tient à poings fermés les deux bouts de la chaîne, les deux vérités — impuissance et excellence de l'homme — qui semblent se contredire; tôt ou tard on trouvera bien le moyen de les réconcilier dans une harmonie supérieure.

Mais voici qu'à l'aube des temps modernes, gagnée soudain à la contagion d'une des plus magnifiques sensibilités que l'histoire ait jamais connues, l'Europe manqua se réveiller luthérienne. La blessure endormie du vieil Adam se rouvrait

béante et putride; l'homme n'était plus qu'une gangrène inguérissable; tout l'Évangile se trouvait réduit à ces quelques formules d'Augustin que nous avons dites, mais présentées désormais sous leur jour le plus affreux. Telle quelle, chose étrange et presque inexplicable pour nous, cette doctrine fascinait, subjuguait, enchantait des âmes sans nombre, en Allemagne, en Angleterre, et même chez nous. Ce fut alors qu'éclata aux yeux les moins clairvoyants l'opposition radicale entre la Renaissance et la Réforme, entre l'humanisme chrétien et l'augustinisme protestant, entre les deux chefs qui dominaient alors le monde, Érasme et Luther. Excellence ou impuissance radicale de l'homme, c'est bien là, en effet, la question qui les divise, comme Imbart de la Tour le montre admirablement dans son grand ouvrage. Toutes les familles religieuses nées de Luther, écrit-il, restent d'accord sur un point : « la négation du libre arbitre, de l'activité propre de l'âme dans l'œuvre du salut ». D'un autre côté, « aucune doctrine qui soit plus contraire à l'humanisme. Si, au-dessus des divergences de tempéraments et d'idées, il est un principe commun où se retrouve son unité, c'est bien celui de la valeur de l'homme et de la dignité de sa condition. » Les *Adages* d'Érasme, ce bréviaire de l'humanisme, qu'est-ce autre chose sinon un « monument élevé à la primauté de l'homme, à sa puissance d'héroïsme comme de vertu »? Ainsi les princes de la « Nouvelle Science », Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Colet, Thomas Morus, Lefèvre, Érasme, loin d'être les individualistes, les novateurs, les révolutionnaires, que l'on dit parfois, continuaient la tradition des Chrysostome, des Cassien, des Anselme, des Thomas d'Aquin, travaillant comme eux, soit à maintenir, soit à préciser, avec une limpidité croissante, la noble doctrine que le concile de Trente allait enfin splendidement définir.

Car, n'en doutez pas : à côté des représentants de la scolastique, l'humanisme siégeait à Trente, l'humanisme intégral, chargé des bienfaisantes dépouilles de l'antiquité chrétienne et de l'antiquité classique. Ils parlèrent; on les écouta. *Humaniores litteræ, humanior theologia* : plus humaine, et, par suite, plus divine. Alors furent rédigés les canons de Trente sur la grâce, alors fut maudite la triste semence qui devait lever,

cent ans plus tard, dans l'*Augustinus* et troubler, dans ses profondeurs, l'âme de Pascal. Érasme était là, lui aussi, lui dont les frêles ossements reposaient depuis quelque dix ans, dans une église étrangère. Son ombre, ironique et frileuse, faisait discrètement le tour de la salle conciliaire, où « le pédagogue de toute l'Europe » comptait un si grand nombre d'élèves. Mais ceux-ci pour diverses raisons, qui n'étaient pas toutes nobles, hésitaient à le reconnaître, et le fin vieillard — l'« incomparable ami » qu'a chanté Pierre de Nolhac — résigné de longue date à sa mauvaise étoile, murmurait tristement l'épigramme antique : *Sic vos non vobis*... Car enfin, c'était bien son œuvre à lui qui se rectifiait sur plusieurs points sans doute, mais qui s'achevait et triomphait dans ces mémorables séances. Ces canons de Trente qui exaltent le surnaturel sans diminuer la nature, c'était bien le couronnement logique de sa *Philosophia Christi*. Aussi bien, ne croyez pas que tout soit fini. Soit du côté protestant, soit du côté catholique, l'augustinisme impénitent déjà s'apprête à défier les décisions de Trente, ou à les tourner. Pierre de scandale pour les uns, lettre à peu près morte pour les autres, et parmi ceux-ci, non seulement Baïus et Jansenius, mais certains, bien plus vénérables et que je n'oserais nommer. Et puis ces théorèmes théologiques sont trop denses ou trop voisins de l'abstrait; ils attendent un philosophe et un vulgarisateur génial qui les traduise à l'usage des penseurs et de la foule; ils attendent « Monsieur de Genève ». « J'ai couvé un œuf de colombe, disait Érasme, Luther en a fait sortir un serpent. » Qu'il se rassure : sa colombe naîtra bientôt et elle s'appellera François de Sales.

***

Que ne puis-je citer ici les chapitres de haute philosophie qui ouvrent le *Traité de l'Amour de Dieu*, et les comparer, ligne à ligne, aux chapitres parallèles de Calvin sur la misère de l'homme, qu'on peut lire aujourd'hui si agréablement dans la précieuse édition que M. Lefranc nous en a donnée. Qui songe, du reste, aujourd'hui, à rapprocher ces deux textes, également forts, où s'affrontent dans toute leur ampleur et avec une franchise parfaite, sans habiletés, sans réticences,

les deux théologies irréconciliables, Rome et Genève? Oh! je sais bien, il y a l'*Histoire des Variations*, que nous relisons tous une fois par an. Mais justement, elle oublie, et pour cause, d'aborder le seul point vraiment critique. « Il est remarquable, écrit tranquillement à ce sujet un théologien de tout repos, le R. P. Bainvel, que Bossuet, si habile à relever les erreurs et les contradictions des protestants, NE DISE PAS UN MOT, dans son *Histoire des Variations*, DE LEURS DOCTRINES SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL (sa vraie nature et ses conséquences) ». La matière en valait pourtant la peine. Car elle est à la base de la conception protestante sur l'état et la nature de l'homme, sur son impuissance radicale à rien faire de bien, et sur l'impossibilité d'une rénovation intrinsèque, incompatible avec la corruption essentielle de la nature. Mais Bossuet, tout pénétré des expressions de saint Augustin, n'a pas assez vu peut-être (et Pascal non plus) que, en ce point comme en beaucoup d'autres, il fallait expliquer Augustin, ou, au besoin, le corriger et le remplacer par la tradition catholique, par Anselme, par Thomas d'Aquin, mieux encore par le concile de Trente et François de Sales[1]. Étrange revanche de l'homme de Noyon : un Bossuet, un Pascal, dociles, par instants, à la séduction, qu'ils ont d'ailleurs si magnifiquement combattue! Hélas! il n'est que trop vrai. Nos grands augustiniens catholiques du XVIIe siècle maudissent de toutes leurs forces les Réformateurs, et cependant, pour si peu que ce soit, ils les appuient, ils les continuent, mais avec tant d'efficace qu'aujourd'hui encore, pétris que nous sommes de Pascal et de Bossuet, François de Sales bien compris nous étonne, pour ne rien dire de plus. Il n'est pas chrétien, écrivait ou à peu près M. Gonzague Truc, analysant de longs chapitres de moi sur l'école salésienne. Sainte-Beuve insinue moins tragiquement la même chose. Je les comprends très bien l'un et l'autre; il est néanmoins assez fâcheux pour eux que l'Église, qui doit après tout s'y connaître aussi, ait canonisé tout ensemble et la personne et la doctrine de François de Sales.

Chrétienne ou non, cette doctrine s'étale naïvement et pacifiquement dans les vingt volumes de ses *Œuvres complètes*. Notre âme, disait-il dans un de ses premiers sermons (1594),

1. R. P. Bainvel, *Nature et Surnaturel*, p. 218.

« est une belle ville, *par nature* sujette à Dieu ». Je rappelle qu'il pèse tous ses mots, qu'il n'est jamais éloquent. Et, dans le prélude philosophique du *Traité de l'Amour de Dieu*, il répète plus savamment le même principe, à savoir qu'il y a une « convenance » naturelle entre Dieu et nous, que l'homme est, par nature, « capable de Dieu ». « Sitôt que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce émotion de cœur qui témoigne que Dieu est Dieu du cœur humain; et jamais notre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la Divinité. » Revêtez, pour un instant, l'intelligence de Calvin, et vous sentirez aussitôt que ces paisibles formules vous glacent d'horreur.

Dieu est auteur en nous de la raison naturelle, *et ne hait rien de ce qu'il a fait* : si que, *ayant marqué notre entendement de cette sienne lumière*, il ne faut pas penser que l'autre lumière surnaturelle... combatte et soit contraire à la naturelle... Soit, en nature, soit surnature, la raison est toujours raison.

« Au premier regard de sa beauté », une vérité quelconque, et même et surtout la vérité de tel ou tel des dogmes chrétiens, nous enchante. Nous « la reconnaissons assez à son propre maintien et à sa grâce pour être fille de Dieu ». Plus parfaite encore, s'il est possible, notre volonté, cette grande blessée des augustiniens. Dès qu'elle commence « à fleurer, à ressentir et savourer les plaisirs » de la vertu, dès qu'elle entrevoit les délices de la sainteté, elle soupire, elle demande des ailes, et déjà s'élance. A la vérité, elle se voit gênée et plus ou moins liée par le péché, mais enfin « les plumes ne lui manquent pas, ni le courage ». Or le « courage », c'est ici l'acte propre de la volonté, la force, l'élan qui la définissent dans la psychologie salésienne. Méditez ces lignes étonnantes d'une de ses lettres : « Le bien que je veux, je ne le fais pas; mais je sais pourtant bien que je le veux », et je me sens tout-puissant même dans mon impuissance.

Je vous ai peut-être semblé hardi, lorsque tantôt je faisais de lui l'héritier d'Érasme. Mais quoi! Dom Mackey, le vénérable et peu fantaisiste bénédictin à qui nous devons l'édition d'Annecy, ne dit-il pas, lui aussi, qu' « une secrète sympathie », mieux encore, qu' « une sorte d'affinité rapproche la grande âme de saint François de Sales des patriarches de la philo-

sophie : Aristote, Socrate, Platon, Épictète »? On trouverait même chez lui quatre ou cinq délicieux doublets de l'inoffensif *Sancte Socrates* des *Colloques* érasmiens, celui-ci, par exemple, que nous a conservé la sténographie des visitandines : « Sénèque a mis en avant un beau mot; je voudrais que ce fût saint Augustin qui l'eût dit. » Le christianisme, pensait-il, a bien le monopole de la haute sainteté, mais non pas de la morale.

Les philosophes païens ont aimé aucunement Dieu, leurs républiques, la vertu, les sciences; ils ont haï le vice..., désiré de savoir, voire même d'être bienheureux après leur mort; se sont enhardis pour surmonter les difficultés qu'il y avait au pourchas de la vertu..., ont fui plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignés contre les tyrans, sans aucun propre intérêt.

Lucain, Plutarque et les autres, ce catalogue où la haine du tyran voisine avec la haine du vice est déjà fort curieux. Remarquez encore ce parfait désintéressement que François de Sales prête aux païens, et que M. de Cambrai aura quelque jour la hardiesse de conseiller aux chrétiens pieux. Il va du reste plus loin : il croit les païens capables de « repentance », autant dire d'humilité. Merveilleusement délié, comme toujours, il distingue entre une contrition « purement morale et humaine » — nous dirions laïque — celle, par exemple, « d'Alcibiade, qui, convaincu par Socrate de n'être pas sage, se prit à pleurer amèrement », et « une autre pénitence qui est voirement morale, mais religieuse pourtant, et en certaine façon divine, d'autant qu'elle procède de la connaissance *naturelle* que l'on a d'avoir offensé Dieu en péchant ». Or, cette dernière, cette « divine », il affirme à pleine bouche que certains sages du paganisme l'ont dévotement pratiquée[1].

Au reste, aucune illusion. « Nous sommes tous malades, aimait-il à répéter, la sainte Église est un hôpital ». Mais, dans cet hôpital, ni tétanos, ni maladie du sommeil, ni paralysie générale. Anges et bêtes, c'est entendu; François de Sales l'a dit comme tout le monde; au demeurant plus anges que bêtes, et cela tout le monde ne l'a pas dit, si anges même, pour ainsi parler, que la bête ne compte pas.

1. Il va du reste sans dire que, pour s'élever si haut, Épictète et les autres ont eu besoin, tout comme nous, de la grâce. Mais cela ne touche pas au problème que nous discutons. Nos théologiens expliquent ces difficultés le mieux du monde, mais on pense bien que je ne puis, en si peu d'espace, résumer leurs in-folio.

Vous dites bien, écrivait-il à la Mère Péronne-Marie de Chatel,... ce sont deux hommes, ou deux femmes que vous avez en vous. L'une est une certaine Péronne, laquelle comme fut jadis saint Pierre, son parrain, est un peu tendre, ressentante, et dépiterait volontiers, avec chagrin, quand on la touche; c'est cette Péronne qui est fille d'Ève, et qui, par conséquent, est de mauvaise humeur. L'autre, c'est une certaine Péronne-Marie, qui a une très bonne VOLONTÉ d'être toute à Dieu..., simplement humble et humblement douce... C'est cette Péronne-Marie qui est fille de la glorieuse Vierge Marie, et par conséquent, de bonne affection. Et ces deux filles de diverses mères se battent, et celle qui ne vaut rien est si mauvaise que quelquefois la bonne a bien à faire à s'en défendre. Et lors, il est avis à cette pauvre bonne qu'elle a été vaincue et que la mauvaise est plus brave. Mais non, certes, ma pauvre chère Péronne-Marie, cette mauvaise-là n'est pas plus brave que *vous*, mais elle est plus afficheuse, perverse, surprenante et opiniâtre.

Eh! quoi, n'est-ce que cela, direz-vous? Cette distinction entre nos deux moi, mais qui ne l'a faite? Sans doute; prenez garde toutefois à la différence. Au lieu que la plupart des moralistes tirent de cette vérité de fait une leçon d'accablement et d'angoisse, François de Sales en tire une leçon de confiance, de force et de joie. « *Ego fremebam spiritu indignans indignatione turbulentissima*, s'écrie Augustin, dans le fameux récit du jardin... *Duæ voluntates! Unde hoc monstrum*? » Comment oser traduire ce latin forcené, qui grince des dents? « Mon Dieu, quelle guerre cruelle », gémit Racine! François de Sales, au contraire : « Gloire à Dieu et paix à l'homme! Il y a deux Péronne-Marie! » Concevez-vous un renversement plus complet? Ici un *Dies irae*, là un *Te Deum*. Au reste, ce ne sont pas là de ces bonnes paroles, comme un directeur augustinien, s'il est plus humain et charitable que systématique, un Bossuet, par exemple, en trouvera toujours pour réconforter une âme en détresse. Non, encore une fois, François de Sales directeur ne fait qu'appliquer avec une logique inflexible le système de François de Sales philosophe. On peut apprécier diversement cette doctrine; bon gré, mal gré, on doit avouer qu'elle le résume et le définit tout entier.

« Connais-toi toi-même », se doit entendre non seulement de la connaissance de notre vileté et misère. » — Eh! qui en doute, sauf une poignée de stoïciens? — mais encore et surtout « de celle de l'excellence et dignité de nos âmes ». Deux

étages donc en chacun de nous; ici, nos faubourgs; là, notre acropole. En bas, les concupiscences, les passions, le petit monde agité, sordide où règne l'amour-propre; en haut la zone paisible et pure, où l'intelligence contemple, où la volonté rend ses décrets. En bas, la blessure du vieil Adam; en haut, la noblesse inaliénable que le péché originel, quels qu'aient été, d'ailleurs, ses ravages, a dû respecter. Que les bruits et les vapeurs de la partie basse montent jusqu'à l'acropole, rien de surprenant, rien de tragique. Si l'on habite près d'une gare, s'étonne-t-on d'entendre le fracas des trains; s'en fait-on un crime? Et comment l'éviterions-nous? « Que peut mais une personne, d'être de telle ou telle température, sujette à telle ou telle passion? » D'empêcher « que le sentiment de colère ne s'émeuve en nous, et que le sang ne nous monte au visage, jamais cela ne sera ». Quant à s'arracher les cheveux, comme font en de pareils cas les augustiniens, il n'y a pas de quoi. Assailli, possédé même par une tentation, « je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte : N'es-tu pas misérable et abominable?... Meurs de honte!... Aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu. » Nos passions importunes n'écouteront pas cette éloquence, crieront de plus belle. Laissons-les crier. « Il ne faut pas s'amuser à ce que nous sentons... Il n'en faut faire aucun état. » « Pour toutes ces répugnances de la partie inférieure, il ne se faut non plus étonner que les passants font des chiens, qui aboient de loin. » Retenez ce « de loin » qui dit tant de choses, qui dit tout. « L'unique remède... c'est une simple diversion; je veux dire, n'y point penser. » Car tout cela, nous pouvons bien nous l'annexer, le faire nôtre, par une acceptation délibérée, mais, hors de là, ce n'est pas nous. Rappelez-vous le débarquement, si j'ose dire, de la partie inférieure, dans la lettre à Péronne-Marie : la mauvaise Péronne « n'est pas plus brave que *vous* ». Notre vrai moi, c'est le chêne; l'autre, le gui. « Mais, ma fille, comment donc peut-il se faire que, sur une telle volonté, tant d'imperfections paraissent? Non, certes, ce n'est pas *de* ma volonté, ni *par* ma volonté, quoique *en* ma volonté et sur ma volonté. » L'un est le navire, l'autre la boussole.

Que toute la barque de votre navire aille où il voudra; il tirera bien quant à soi l'aiguille marine, mais il n'empêchera pas pourtant

qu'elle fasse son mouvement, et qu'elle n'ait sa tendance à sa belle étoile. Bien que vos sens et votre esprit humain semblent tenir le parti de la tentation, ne vous étonnez nullement, pourvu que l'esprit de la foi et le mouvement intime de votre cœur se tournent toujours à votre belle étoile.

Que notre pseudo-moi nous envahisse, nous encombre et nous submerge, si nous ne lui quittons pas volontairement la place, il n'arrivera jamais à nous déloger de chez nous.

Avez-vous jamais vu, Philothée, un grand brasier de feu couvert de cendres? Quand on vient dix ou douze heures après, pour y chercher du feu, on n'en trouve qu'un peu au milieu du foyer, et encore on a peine de le trouver. Il y était néanmoins, puisqu'on l'y trouve, et, avec icelui, on peut rallumer tous les autres charbons déjà éteints. C'en est de même de la charité, qui est notre vie spirituelle... La tentation jetant sa délectation en la partie inférieure, couvre, ce semble, toute l'âme de cendres, et réduit l'amour de Dieu au petit-pied, car il ne paraît plus en nulle part, sinon au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit. Encore semble-t-il qu'il n'y soit pas, et a-t-on peine à le trouver. Il y est néanmoins en vérité.

Et ceci n'est pas seulement vrai des visitandines, mais encore de chacun de nous, mais encore des païens eux-mêmes. Vous pensez bien que l'inextinguible charbon ne dégage pas chez tous la même chaleur, mais, tant que nous vivrons ici-bas, il reste allumé. Qu'est-il, en effet, sinon cette « naturelle et première inclination d'aimer Dieu, qui..., assoupie trop souvent et imperceptible, se réveille en un instant, et, à l'imprévu, paraît comme une étincelle, qui sort d'entre les cendres, laquelle, touchant notre volonté, lui donne un élan de l'amour suprême, dû au souverain et premier principe de toutes choses. » Par là s'explique — et se démontre — la vérité, la solidité, la splendeur de notre vrai moi, je veux dire par cette aimantation qui nous tourne vers le bien, élan que nous avons toujours le pouvoir de suivre, force que nulle catastrophe intérieure ne peut fausser. « Ha! quelle beauté de nature y a-t-il en notre cœur!... O ma belle âme, devez-vous dire... tu es capable de Dieu! » Presque à la même date, un autre fils de la Renaissance, William Shakespeare, s'écriait aussi : « La splendide chose que l'homme! *How beauteous man kind is!*

Il nous voit grands, même dans le mal. En effet, la médaille

que nous venons d'admirer — cette « fine pointe de la volonté » pure — a son revers, mais qui témoigne, à sa façon, de notre excellence. Jouet de l'instinct et de la passion, l'homme de Calvin n'est pas plus capable de vouloir le mal — ce qui s'appelle vouloir — que le bien; l'homme de François de Sales se trouve à la hauteur de l'un et de l'autre. D'où la beauté, non pas morale, certes! mais naturelle et psychologique du péché lui-même. Moins la concupiscence y aura de part, plus il se rapprochera de cette sorte de perfection sinistre et du péché idéal, si j'ose encore dire, qui est Lucifer. Car cet ange, qui n'a rien de la bête, » ne peut pécher véniellement, étant incapable d'être surpris et d'avoir un mouvement indépendant de sa volonté »; plus le péché sera spirituel, c'est-à-dire, plus il restera l'œuvre de notre fine pointe, plus il sera péché. Le plus inexcusable, le seul peut-être, parce qu'il est presque seul libre, est celui que la volonté commande à l'intelligence : malice et non plus faiblesse, révolte pure, qu'on le sache ou non, contre Dieu lui-même. On trouve souvent dans les sermons de François de Sales des remarques de ce genre : Ne jeûnez pas, et j'aurai compassion de vous; mais n'essayez pas de vous persuader que le jeûne est superstition. « Ne pas pardonner est faiblesse », combien plus grave de soutenir que pardonner est d'un lâche! Dans le plus terrible de ses sermons, Bourdaloue enseigne qu'il n'y a pas de pire démon que celui de l'impureté, pas de péché qui porte en soi un « caractère » plus marqué de réprobation. Cette exagération a son excuse, que l'on imaginera sans peine, mais François de Sales, meilleur philosophe, l'aurait certainement évitée. En revanche, et n'en déplût à Saint-Cyran, il aurait soutenu avec le P. Garasse que « les gens désespérément méchants sont rares ». Son humanisme exige que le péché contre l'esprit soit possible, il ne permet pas qu'il soit fréquent, et tout au contraire. « Le péché, dit-il, provient le plus souvent, — *plerumque* — du choc subit des passions (ainsi tel inceste dont parlent les Livres Saints) : dans ce cas, il dure à peine et se guérit plus facilement. » Nouvelle victoire sur l'augustinisme, et la plus piquante de toutes : la somme du mal moral en ce monde est d'autant plus réduite que la concupiscence est plus forte. Savourez ces lignes inattendues sur le geste un peu brusque

d'un de ses amis : « Le Président qui a tué sa femme était un bonhomme, mais colère. » Et, demandant au Prince de Piémont la grâce du meurtrier : « Comme on ne peut pas nier qu'il n'y ait en cet accident quelque sorte d'apparence de coulpe, puisqu'il y a des morts et des blessés, aussi faut-il confesser qu'il y a beaucoup d'innocence en effet, et plus de grande infortune que de grande iniquité. » Me Henri Robert ne dirait pas mieux. Ainsi, et pour la même raison, n'allons pas condamner en bloc celles de nos initiatives, au cours desquelles la fine pointe aurait plus ou moins cédé aux assauts de la partie basse :

Qu'il se soit passé quelques impatiences, quelques immortifications, quelques désobéissances, quelques amours-propres..., certes, il ne se peut nier; mais, pour tout cela, le fond de l'affaire ne laisse pas d'être bon... Tous les défauts qui arrivent en une bonne œuvre n'en gâtent pas la bonté essentielle.

Confesseurs, moralistes, faiseurs de *Maximes* et de *Caractères, erudimini !*

Et voyez encore comme nous sommes bien faits! En nous prêchant l'humilité, nos fautes elles-mêmes contribuent à notre grandeur. « Les péchés sont boue et fumier, mais, par le repentir, ils se transforment en roses et en lis. » « La virginité, non essentielle, mais réparée (celle de Madeleine) est quelquefois plus excellente, étant acquise et rétablie par la pénitence, que non pas celle qui, n'ayant point reçu de tare, est accompagnée de moins d'humilité. » La sœur de Vaugelas, Jacqueline Favre, a été jalouse et elle s'en accuse dans une lettre désolée. Le saint lui répond :

O Dieu! quel contentement au cœur d'un père très aimant d'ouïr celui de sa fille protester qu'elle a été envieuse et maligne. Que bienheureuse est cette envie, puisqu'elle est suivie d'une si naïve confession! Votre main, écrivant cette lettre, faisait un trait plus vaillant que ne fit jamais celle d'Alexandre.

Comme on le devine aisément, ces vues et ces conseils supposent une philosophie très particulière de la volonté que je me permets de recommander aux spécialistes, mais que je ne saurais approfondir en si peu d'espace. Quant à l'ascèse qui découle de ces principes, elle n'est pas moins austère que l'ascèse chrétienne classique — celle de Cassien, des jésuites

et de Nicole — mais elle est également très originale et mériterait elle aussi une longue étude. Active et passive tout ensemble, elle réduit à un minimum la lutte directe contre les révoltes de la partie inférieure, et elle se propose surtout de cultiver la fine pointe de l'âme, de rendre la volonté de plus en plus indépendante, et du même coup, de plus en plus souple à l'action divine. Car cette philosophie morale est aussi une mystique : c'est au sommet de la suprême pointe que se fait la rencontre entre Dieu et nous. Dans la pratique de la direction, tout se ramène à exorciser l'obsession augustinienne, d'abord en répétant sans relâche cette évidence toujours ébranlée : prise en soi, « la délectation est involontaire, et, étant telle, ne peut être péché »; ensuite, en aidant les pusillanimes, les inquiets, les scrupuleux, à réaliser les ressources infinies que nous assurent également d'une part la grâce toujours offerte à qui la demande, ensuite notre générosité foncière et inamissible. De cette direction, plus stimulante encore que rassérénante, je veux donner, en finissant, un exemple pittoresque, émouvant, et peu connu.

On le consultait de Grenoble sur une postulante, Mademoiselle de Pressins, qui n'était venue à la Visitation que parce que sa famille l'avait obligée à « quitter l'amour de celui qui la recherchait en mariage ». Pauvre motif, en vérité, mais fallait-il pour cela renvoyer cette malheureuse et lui infliger ainsi une mortification nouvelle? Le saint ne le pense pas :

> Il s'en trouve peu qui viennent tout à fait au (service de Dieu) seulement pour être siens... Entre les filles desquelles la conversion est illustre en l'Évangile, il n'y eut que la Madeleine qui vint par amour...; l'adultère y vint par confusion publique, comme la Samaritaine par confusion particulière... Saint Paul, premier ermite..., se retira dans sa spélonque pour éviter la persécution. Il ne faut pas vouloir que tous commencent par la perfection... (c'est déjà fort bien de finir par là). Certes, Lia entra furtivement et contre la civilité dans le lit de Jacob destiné à Rachel; mais elle s'y comporta si bien, si chastement et si amoureusement qu'elle eut la bénédiction d'être la grand'mère de Notre-Seigneur... Il y a des âmes, lesquelles n'entreraient point (au couvent) si le monde leur faisait bon visage, et que l'on voit néanmoins être bien disposées à véritablement mépriser la vanité du siècle.

Faites donc un large crédit à « la fine pointe », aux « très

bonnes inclinations naturelles », de cette fille;... conduisez-la « doucement » à purifier son intention...; enfin, gardez-vous « de lui parler avec mépris de la personne qu'elle a aimée ». Pour qui sait lire, tout cela est déjà merveilleux de sagesse chrétienne et d'humanité. Voici mieux encore, plus humain et plus divin :

Vous me demandez si on pourra permettre l'entrevue entre eux deux...

Que la supérieure de Grenoble — c'était Péronne-Marie — ait posé au saint ce cas de conscience, qu'elle n'ait pas jeté les hauts cris à la seule perspective d'une pareille rencontre, cela est encore fort beau.

Je dis qu'à mon avis il ne faut pas l'éconduire (cette entrevue) tout à fait, si elle est grandement désirée; mais, pour le commencement, il faut gauchir et biaiser le refus. Puis, quand vous connaîtrez que la fille est bien résolue au parti bienheureux de l'amour de Dieu, vous pouvez permettre deux ou trois entrevues, pourvu qu'il permette la présence de deux ou trois témoins.

C'est la règle commune des parloirs conventuels : vous ne voudriez tout de même pas que l'on eût accordé à Titus une faveur qui se refuse aux parents mêmes de Bérénice. Et si Péronne-Marie est un de ces témoins,

il faut, avec dextérité, les aider à se dire adieu, et, *en louant leurs intentions passées*, leur dire qu'ils sont bienheureux de s'être arrêtés au chemin dans lequel la raison les a conduits, et qu'une once du pur amour divin qu'il se porteront désormais vaut mieux que cent mille livres de l'amour par lequel ils avaient commencé leurs affections. Si cette fille a l'esprit conditionné comme l'on m'a dit, je m'assure que bientôt elle se trouvera toute transformée [1].

Telle est donc, savamment raisonnée, délibérément acceptée, harmonieusement construite et appliquée sans défaillance, la philosophie profonde qui anime les vingt volumes de François de Sales. J'ai déjà dit, et il paraît, d'ailleurs, assez évident

1. En fait, nous savons que, pour rejoindre sa belle, Titus, déguisé en manœuvree réussit à pénétrer dans le couvent, ce qui amena l'expulsion immédiate de Bérénice. Nous savons aussi que, chez celle-ci, le désir de vocation n'était qu'une feinte. François de Sales était donc mal renseigné sur l'essentiel, c'est-à-dire, sur les dispositions véritables de la postulante : simple erreur sur le fait et qui ne touche pas aux principes.

que nos moralistes chrétiens du XVIIe siècle professent une doctrine assez différente. Gardons-nous toutefois d'exagérer et de passionner ce contraste. A partir de l'*Introduction à la Vie dévote*, livre à jamais mémorable, il n'est presque plus question, chez nous, catholiques, d'un conflit entre deux façons de vivre le christianisme, mais simplement d'un conflit entre deux systèmes intellectuels, peut-être même entre deux séries de formules. Bossuet et les jansénistes ont beau se cramponner à une théorie du péché originel qu'ils tiennent pour sacro-sainte, bien que le concile de Trente l'ait déjà implicitement condamnée, leur vraie piété, c'est-à-dire après tout le fond de leur âme, n'en respire pas moins, si l'on peut ainsi parler, contre l'augustinisme; elle est déjà presque toute salésienne. Plus intelligent, j'en suis persuadé, mais, si vous préférez, plus logique, le mérite de François de Sales est d'avoir dégagé hardiment la philosophie de cette piété commune, et, ce faisant, d'avoir libéré les esprits en même temps qu'il pacifiait les âmes.

HENRI BRÉMOND

LE JOURNAL D'AMIEL[1]

Le *Journal intime régulier* débute avec la fin de l'année 1847. Cette date reparaît inscrite sur chacun des cent soixante-treize cahiers du manuscrit. Amiel se trouvait alors, à vingt-six ans, étudiant de l'Université de Berlin, dans une période de pleine possession de soi, de sécurité et d'équilibre, qui devait précisément trouver son expression dans la rédaction journalière de notes sur ses travaux, ses lectures, ses relations scientifiques et mondaines, aussi bien que sur sa vie intérieure.

Je suis maintenant plein d'espérance; cette mélancolie inquiète, ce tempérament sombre qui m'ont rongé si longtemps, me semblent tendre à s'évanouir. L'avenir ne m'effraie plus depuis que je vois la possibilité de réaliser mes rêves, que mes incertitudes diminuent, que mes forces croissent, que je deviens homme[2].

Mais avant de faire du *Journal* l'œuvre essentielle de sa vie et d'y trouver, en dehors et au-dessus, ou plutôt au cœur de toute activité sociale et professionnelle, la raison d'être de sa pensée, il devait entendre confusément, suivre à tâtons et

1. Une édition nouvelle des *Fragments d'un Journal intime*, d'H.-F. Amiel, va paraître, en trois volumes. M. Bernard Bouvier, qui la publie, a restauré et complété, d'après le manuscrit original, les *Fragments* connus et toujours réimprimés depuis 1882-1883, et y a ajouté environ deux cent soixante fragments inédits.

Nous extrayons de son *Introduction* les pages qui suivent, en laissant de côté celles où l'éditeur expose, à l'intention des connaisseurs du *Journal intime*, sa méthode de travail et celle de ses devanciers.

2. *Antécédents du Journal intime*, 6 février 1846. — Amiel groupe lui-même sous cette indication générale les cahiers de jeunesse qu'il intitule d'ailleurs, tantôt *Premier Journal*, tantôt *Notes et réflexions ou Journal*.

comme malgré lui l'appel intérieur. On trouve des tentatives, souvent abandonnées et reprises, de noter ses réflexions et ses expériences de chaque jour, entre dix-huit et vingt-cinq ans. Ces essais juvéniles remplissent un ou deux cahiers dont le premier, mis à part sous la rubrique « réservé », va du 24 juin 1839 au 27 août 1841. C'est le plus caractéristique de cette série initiatrice, celui qui fait de bonne heure entrevoir les émotions intimes, les conflits d'idées et de sentiments qui devaient conduire cette âme d'exception, toujours plus complaisamment livrée à une liberté ruineuse de toute œuvre solide, forte et définitive, à s'observer, se juger et se décrire elle-même dans une confidence de trente-cinq années.

Voici la première de ces réflexions :

Le moyen de ne rien apprendre, tout en travaillant, c'est de voltiger d'un ouvrage à l'autre, ou de trop lire d'une haleine. Je parcours, je feuillette vingt fois un volume d'histoire, tandis que j'aurais pu le lire attentivement. Ainsi j'ai trouvé la recette d'avoir toujours à recommencer. Il faut régler cela.

Et cet étudiant de dix-huit ans continue :

Je voudrais tellement lire et apprendre de choses à la fois que les bras me tombent de découragement, et que je reste devant l'ouvrage sans pouvoir me résoudre à me borner à un seul sujet, et sans oser commencer. C'est un grand défaut : encore une chose à corriger [1]...

Pour répondre à l'infatigable curiosité d'un esprit qui prévoit déjà que le complet sera son besoin et son rêve, que rien de ce qui est fini ne le satisfera jamais, il se livre, en marge de ses cours, qui semblent d'ailleurs le captiver peu, et à côté des distractions de la camaraderie ou de la famille, qui ne l'absorbent jamais, à une lecture avide et surtout dispersée. Voici, par exemple, ce qu'il a lu, du 24 juin au 17 octobre de cette année 1839 : Béranger, *Chansons*; Mignet, *Napoléon*; Victor Hugo, *les Orientales*, *les Voix intérieures*; Madame de Staël, *Corinne*; Michelet, *Introduction à l'Histoire Universelle*; J.-J. Rousseau, *Lettres sur la botanique*; de Saintines, *Picciola*; Balzac, *la Peau de chagrin*, *Physiologie du Mariage*; G. Sand, *La dernière Aldini*; Ch. Nodier, *Mademoiselle de Marsan*; Jules Janin, *Chemin de traverse*; Grégoire de Tours,

1. *Premier Journal*, 24 *juin* 1839.

Histoire des Francs; Montaigne, quelques chapitres des *Essais*; Villemain, *Éloge de Montaigne*; quelques chapitres du *Perfectionnement moral*; Charles Didier, *Rome souterraine*, et je crois que j'en oublie! Mais bientôt il en viendra à « sentir ce qu'il y a de faux dans la vie des livres, » par opposition à la vie réelle :

Je reconnais avec une sorte de terreur l'énorme illusion, sur laquelle j'ai vécu sans la raisonner, que tout était dans les livres, et que là l'on apprenait plus vite et mieux [1].

N'est-ce pas la tentation suprême de l'intelligence, le désordre malin de la curiosité de l'esprit, l'attrait défendu de l'arbre du bien et du mal? « Il faut régler cela », ce mot revient comme le refrain de ces premiers cahiers. Et il est bien, ce journal ébauché, le refuge contre un malaise grandissant du jeune homme abandonné sans règle et sans mesure à la soif de connaître. « Il faut régler cela », il faut trouver et s'imposer une discipline de travail, un contrôle rigoureux de ces multiples aventures intellectuelles, la sagesse enfin et la ligne de conduite persévérante que pourra seul lui tracer le dessein arrêté d'une vocation.

Depuis longtemps, je suis préoccupé de ma vocation. C'est la planète, comme dit Gœthe, autour de laquelle gravitent pour le moment mes réflexions et mes lectures. J'éprouve de cruelles incertitudes. C'est peut-être que l'orgueil m'aveugle et que je ne crois jamais trouver ma place assez haut ni assez loin. Où tout cela aboutira-t-il? Qui vivra verra [2].

En attendant, Amiel s'efforce d'assurer par des « principes » une recherche qu'inquiète le sentiment, parfois douloureux, de la fuite du temps mal employé. En voici deux :

Pour grouper ses études, il faut proposer un but certain et plutôt un peu vaste, à ses efforts et à ses travaux. — Chaque branche spéciale doit être fécondée et animée par l'idée de ce vaste ensemble auquel elle appartient. C'est la seule méthode de la faire étudier avec fruit [3].

Je continue mes citations. Le 6 mars 1840, il avait écrit :

Employé presque tout le temps que j'avais de libre à rédiger cette

1. *Antécédents du Journal intime*, Berlin, 8 avril 1845.
2. *Premier Journal*, 14 octobre 1840.
3. *Premier Journal*, 8 octobre 1840.

petite carte de quatre pouces de surface où se trouvent toutes les règles que j'adopte pour ma conduite; je me suis tourmenté pour rendre complète les trois qui concernent l'étude. J'ai trouvé un cadre où je pouvais tout faire entrer. Comment retenir ce qu'on a appris; — comment apprendre à nouveau; — comment être sûr qu'on sait [1].

Mais le découragement, l'infidélité à cette discipline reparaîtront bientôt et rendront plus pressant l'appel à ce singulier secours du *Journal* :

Oh! ces temps, je suis bien las de moi : je vois le peu de résultats de mes deux ans et demi d'Auditoire [2]; je sens ma vie s'écouler sans porter de fruits, sans la trouver employée. Je gaspille mes forces à quelques lectures dispersées, qui ne laissent pas des traces pour assez longtemps. La paresse a tout envahi. Elle me tue. Mais non, c'est moi qui la tuerai. Je vais m'occuper dès ce soir d'un examen de ma vie. Je l'achèverai et mettrai tout par écrit. Du passé je me tournerai vers l'avenir, et tout humilié par celui-là, je me formerai un renouvellement de vie; je choisirai enfin nettement ma vocation, je fixerai l'œuvre que je veux accomplir, et de là, je construirai mes plans pour l'année prochaine et les suivantes, dirigés tous vers ce but unique. Je ne resserrerai pas trop ma liberté, parce que c'est le moyen de n'en rien obtenir; mais je me tracerai un itinéraire général. Oui, il faudra que je revienne souvent au but que je me propose, et que tous les mois, et même toutes les semaines, il y ait irrévocablement un examen de mes progrès, soit intellectuels, soit moraux, soit même physiques.

Ordre dans ses lectures, choix d'une carrière, méthode et plan de travail, examen de conscience, telles sont donc les premières étapes de volonté par où passe l'auteur du *Premier Journal*.

Amiel ne se décida d'ailleurs pas à ce dialogue périodique avec lui-même sans hésitation, ni même sans résistance. De bonne heure il en pressentit le danger :

Il y a une certaine volupté à se faire des moralités, à déclamer de beaux conseils, et une sotte mélancolie à se sentir capable de les suivre [3].

Ces journaux sont une illusion. Ils ne renferment pas la dixième partie de ce qu'on pense en une demi-heure sur ce sujet. S'ils pouvaient seulement être une table des matières, ce serait précieux [4].

1. *Premier Journal*, 6 mars 1840.
2. On appelait « Auditoire » les trois années d'études générales de sciences et de lettres par où passaient alors les étudiants de Genève avant d'entrer dans une Faculté professionnelle.
3. *Premier Journal*, 14 octobre 1839.
4. *Premier Journal*, 13 octobre 1840.

Mais comment, d'autre part, quand on a l'instinct, le besoin et le rêve du complet, consentir à rien perdre de soi-même, à se renouveler, se métamorphoser, à mourir tous les jours, pour renaître différent, sans cueillir les leçons de ces expériences successives?

Une idée qui me frappa, c'est celle-ci : « Chaque jour nous laissons une partie de nous-mêmes en chemin. » Tout s'évanouit autour de nous, figures, parents, concitoyens; les générations s'écoulent en silence, tout tombe et s'en va, le monde nous échappe, les illusions se dissipent, nous assistons à la perte de toutes choses, et ce n'est pas assez, nous nous perdons nous-mêmes; nous sommes aussi étrangers au moi qui a vécu, que si ce n'était pas nous; ce que j'étais il y a quelques années, mes plaisirs, mes sentiments, mes pensées, je ne le sais plus, mon corps a passé, mon âme a passé aussi, le temps a tout emporté. J'assiste à ma métamorphose, je ne sais plus ce que j'étais, mes jouissances d'enfants, je ne puis plus les comprendre, mes observations, mes espérances, mes créations de jeune homme, elles sont perdues; ce que j'avais senti, ce que j'avais pensé (mon seul précieux bagage), la conscience de mon ancienne existence, je ne l'ai plus, c'est un passé englouti. Cette pensée est d'une mélancolie sans égale. Elle rappelle le mot du prince de Ligne : « *Si l'on souvenait de tout ce qu'on a observé ou appris dans sa vie, on serait bien savant.* » Cette pensée suffirait à faire tenir un journal assidu[1].

Comme on le verra, dans son année d'Italie, peu ému par le spectacle des paysages, des architectures ou des œuvres d'art, mais constamment enclin à transposer toutes ses sensations sur le plan de la réflexion morale ou philosophique, dès l'adolescence, il lui faut un acte de l'intelligence pour trouver de l'attrait, de l'intérêt aux choses. Il n'agira pas avant d'être maître du principe. Ce qui est, pour d'autres, la récompense du travail, en est pour lui la condition. Il entrevoit d'abord la pluralité, son ambition tend à la connaissance totale, sa méthode instinctive d'apprendre est la synthèse.

Laissons-le parler, à la fin d'un de ses examens de lui-même, comme le *Premier Journal* en contient déjà plusieurs :

Je crois être bien doué, mais mon état naturel est le repos. Tout ce que j'ai de facultés a besoin, pour s'éveiller, d'un acte formel de volonté. La volonté m'est plus nécessaire qu'à un autre, car mes facultés sont sans élan par elles-mêmes. Ce sont des serviteurs absolument dévoués et passifs. Une volonté énergique pourrait aller loin avec mes

1. *Premier Journal*, 8 octobre 1840.

instruments, car elle serait richement servie. Si je n'acquiers pas la volonté, je ne serai rien.

La conscience du succès double mes forces; je ne commence pas si je n'espère pas réussir. Je me décourage vite : j'ai besoin de triompher, j'ai besoin de confiance en moi. Je n'entreprendrai jamais rien de grand, sans la foi en moi-même [1].

Mot humble et profond qui révèle le tragique caché d'une jeunesse, d'ailleurs si riche, extérieurement si enjouée et parfois si brillante. Ramenée constamment à elle-même, la pensée de l'Amiel de vingt ans tourne, comme en un cercle, dans ce tourment, apparemment sans issue, du choix d'une vocation.

Cet esprit, déjà ouvert à l'universel, redoute de dépendre de qui que ce soit, de se donner à aucune vérité particulière, de rien sacrifier des dons magnifiques que chaque méditation nouvelle lui fait découvrir en lui. Il voudrait, du premier coup, et dût-il tout renoncer de l'homme individuel, atteindre à la connaissance et à la définition de l'homme absolu.

Tout est dans tout, écrira-t-il quelques années plus tard, et si l'œil peut jamais pénétrer à fond un seul objet, l'univers devient pour lui transparent. Un homme représente l'homme, l'homme contient l'animal, l'animal le végétal, le végétal le minéral, le minéral l'algèbre et la géométrie. Comprendre à fond un homme, ce serait voir à jour l'univers [2].

Vue saisissante, dans la hardiesse d'un raccourci où se ramassent toutes les sciences! Prise de possession victorieuse de l'inconnu! La lutte même qu'Amiel avait de bonne heure entreprise pour se connaître et réaliser en lui la paix par l'équilibre de son esprit et de son cœur, devait le conduire à sa vocation véritable.

Aujourd'hui, à la tombée de la nuit, je me suis mis à réfléchir sur un système de vie, sur un plan immense de travail, tel qu'on serait tenté de l'entreprendre , si l'on oubliait qu'on ne dispose que de forces humaines. Nature, humanité, astronomie, sciences naturelles, mathématiques, poésie, religion, beaux-arts, histoire, psychologie, tout doit rentrer dans la philosophie, comme je la conçois... Puis, des scrupules me prenaient à la gorge. Étudier ce qui est, comprendre et même trouver la raison de ce qui s'est fait, est-ce utile?

1. *Premier Journal*, 18 juin 1841.
2. *Premier Journal*, Berlin, 4 février 1845.

Étendre mon intelligence, avoir tout compris, quand j'y réussirais, n'est-ce pas un but personnel, une jouissance égoïste? Comment servir au monde? N'est-ce pas en trouvant une idée nouvelle, plutôt qu'en remuant toutes les idées créées? — J'y répondais en disant : Une fois l'idée de Dieu comprise, le rôle de l'humanité déterminé, mon œuvre serait de les faire connaître, mon devoir m'appellerait à dire au poète, à la science, à la musique, à la philosophie, à tout ce que font les hommes : voilà votre tâche, voilà votre destination [1]...

On ne sourira pas de ces transports d'une imagination encyclopédique, de ce romantisme éperdu de l'esprit, quand on songera qu'Amiel à vingt ans traçait ainsi l'immense horizon de l'œuvre de toute sa vie, du *Journal intime*, dont les puissances se mouvaient déjà obscurément en lui.

J'en prends à témoin la confession si belle, si vaste, si étonnante par l'audace, si touchante par l'humilité, qu'il écrira de sa solitude de Fillinge, en Savoie, le 14 septembre 1841, dans une lettre à sa tante Fanchette :

Hier au soir, je suis rentré dans la chambre, et là, sous le regard des étoiles qui se pressaient là-haut, j'ai réfléchi sérieusement. Je me demandais ce que je me suis demandé vingt fois, quelle serait la pensée autour de laquelle j'ordonnerais ma vie, l'idée dominante, le but, le mobile qui devait englober tous les autres, dominer tout le reste et donner de l'unité à ma carrière. C'est une des choses qui me font souffrir le plus, que de me sentir gaspillé et éparpillé par la vie; les forces se dispersent, on ne sait pas précisément ce que l'on fait, et quand on a dépensé bien des peines et des travaux, on n'est pas plus avancé vers le bonheur. Il faut donc centraliser son activité, se rendre compte clairement du but où l'on va et comment on y va...

Le but, il est dans ce qui ne passe pas, dans ce qui échappe à tout, aux revers et aux tyrans, dans ce qui nous appartient et nous appartiendra, dans notre âme. Notre âme est un dépôt solennel, c'est la seule chose éternelle au milieu de tout ce qui nous entoure, ces montagnes, ce globe, ces soleils; c'est le souffle divin qui vaut mieux que tous ces mondes; nous lui devons tout. Elle doit avoir conscience d'elle-même, de son but, de sa vie intérieure; nous devons faire comparaître devant elle nos actions, nos sentiments, nos acquisitions de tous les jours, elle doit juger de ce qui appartient à sa culture véritable, et juger tout ce qui n'a pas des racines et des fruits immortels. Il faut se dire que cette âme est destinée à grandir sans fin et sans limites, que si nous avons été jetés sur cette planète, nous devons lui survivre et passer ailleurs... Mais cette éducation éternelle nous avons à la commencer sur ce globe; le monde, notre carrière, les amis,

1. *Premier Journal*, 8 octobre 1840.

les parents, la religion sont des moyens de Dieu; les vraies relations sont de Dieu à nous; l'amour des créatures, il est pieux, il est sanctifié par la loi céleste, mais c'est encore une éducation, un moyen pour monter plus haut. La charité est le plus grand échelon pour arriver à l'amour suprême. — Notre âme a beaucoup de facultés diverses, beaucoup de puissances, en apparence opposées, mais toutes se rallient dans son centre; elles ne sont que les rayons qui, quoique divergents, remontent à une source unique, émanent du point central. Tout ce que la terre peut nous fournir, il faut le prendre. Les facultés doivent être cultivées ensemble, pour maintenir l'équilibre et ne pas amener l'hypertrophie de l'une au détriment de l'autre. Musique et géométrie, astronomie et esthétique, philosophie et poésie, sciences morales et arts industriels, rien n'est de trop, rien n'est à repousser. Le but ne change pas, mais les moyens se modifient et s'assouplissent. Si la culture scientifique manque, si la maladie nous enchaîne, eh bien! la vie intérieure trouve encore un profit à en tirer, elle apprend à souffrir; elle se fait forte, elle s'instruit au détachement du monde, elle étudie ses impressions, elle se purifie et se résigne. Si les livres manquent, on a le cœur humain à sonder; si la société manque, on a les œuvres de l'art ou celles de la nature. Si toutes ces moissons sont absentes et qu'on n'ait pas à les apporter à son âme, la table de la vie intérieure ne sera pourtant pas vide; il y aura encore nous-même et Dieu : nous-même, nos facultés, le jeu de nos passions, de nos idées, la structure et l'action de l'entendement, surtout l'étude morale de notre cœur, et tout cela pour en faire l'offrande à notre âme et de notre âme elle-même à Dieu.

La vie intérieure doit être l'autel de Vesta, dont le feu doit brûler nuit et jour. Notre âme est le temple saint dont nous sommes les lévites. Tout doit être apporté sur l'autel éclairé et passé au feu de l'examen, et l'âme se doit la conscience de son action et de sa volonté...

On reconnaît aisément quelques-unes des pensées, quelques-uns des accents des *Antécédents*, contemporains de cette confession toute palpitante d'enthousiasme, et qui répond aux angoisses de l'adolescent par une sorte de prophétie, de totale et rapide vision de sa destinée.

Le *Journal intime* réalisera vraiment la « vocation » d'Henri-Frédéric Amiel. On l'a mal jugé, je crois, quand on y a vu je ne sais quel confident désabusé, quel compagnon de désespérance, quel vautour qui rongerait la poitrine de ce Prométhée enchaîné; ou bien, quand on y a montré comme un acte d'accusation contre un monde auquel Amiel n'aurait jamais pu s'adapter, comme une sorte de revanche que le martyr de l'idéal aurait prise, jour après jour, sur une patrie

ingrate, une vie sociale hostile et une carrière manquée : non, le *Journal* n'est rien moins que cette œuvre cruelle et stérile. « Je n'ai pas eu de consolateur, d'ami supérieur à moi et me comprenant et me redonnant de la force dans mon adolescence. » Ainsi parle Amiel à vingt-quatre ans. Mais, dès la vingtième année, il avait, à son insu, découvert le remède à son mal, à cette privation dont tout son être souffrait : se donner à lui-même cet ami supérieur, ce guide, ce stimulateur, ce conseiller et ce juge, dont la parole remplira sa solitude et sauvera son courage : ce sera le *Journal intime.*

Seulement, si bien des pages de l'œuvre poursuivie jusqu'à l'anéantissement de toutes les espérances et de toutes les déceptions, semblent donner raison à la sévérité de certains moralistes, si Amiel lui-même l'a parfois condamnée, c'est qu'elle subit à son tour la « loi d'ironie » qu'il a définie : « la duperie inconsciente, la réfutation de soi par soi-même, la réalisation concrète de l'absurde. » — « Le philosophe aussi tombe sous la loi d'ironie car après s'être mentalement défait de tous les préjugés, c'est-à-dire s'être internationalisé à fond, il lui faut rentrer dans sa guenille et sa chenille, manger et boire, avoir faim, soif, froid, et faire comme tous les autres mortels, après avoir momentanément fait comme personne. » Oui, comme tous les autres mortels, s'abandonner aux faims et aux soifs du cœur, ambitionner la gloire, gémir des déceptions, se prêter à l'envie, rêver le bonheur et le bien-être domestique, déjouer les curieux, démasquer les méchants, faire appel à la sympathie et à l'admiration, affirmer ses mérites, réclamer ses récompenses, primer enfin en revendiquant tous ses droits.

Toutes ces faiblesses humaines entrent et passent sur la scène du *Journal intime.* Coalition changeante et momentanée, elles n'y célèbrent aucune victoire, aucune conquête. La loi du devoir et l'intelligence souveraine abolissent la loi d'ironie. Le fond de l'âme d'Amiel, ce n'est pas la défaite, ni la désespérance, c'est l'héroïsme, comme l'annonçaient déjà les *Antécédents du Journal.* Toutes les dissonances s'effaceront dans l'accord suprême de la conscience morale et de l'esprit.

. . . . . .

***

Sur les instructions à laisser quant à l'emploi de ses « papiers personnels », Amiel hésita longtemps. Il les rédigea pour la première fois en 1874, les modifia en 1877, les renouvela enfin, trois semaines avant sa mort, le 22 avril 1881. Elles concernent essentiellement la correspondance, les manuscrits de ses cours, ses poésies inédites et le *Journal intime.*

Souhaitant que mes travaux, mes expériences et mes méditations ne soient pas entièrement perdus et puissent servir à d'autres, sinon faire survivre mon nom, je désirerais, et c'est le désir que je recommande le plus vivement à mes héritiers, que l'on trouve moyen de faire une publication posthume de ce que je puis avoir écrit d'utile et de bon[1].

Il prévoyait alors, en réservant sur sa fortune la somme nécessaire à sa publication, une édition de ses œuvres en six volumes. Le premier eût compris, avec la reproduction des recueils égrenés, *Grains de Mil, Penseroso, la Part du Rêve, Jour à Jour,* un choix fait dans les portefeuilles inédits des *Méandres*; le cinquième, ses articles et études critiques; le sixième, ses travaux scientifiques d'histoire littéraire ou d'histoire de la philosophie; les deuxième, troisième et quatrième volumes, sous le titre de *Pensées d'un Contemplateur,* eussent été réservés à un choix de lettres et à « des pensées et fragments de toute espèce extraits des 12 000 pages du *Journal,* dont le premier millier a fourni la partie prose des *Grains de Mil.* »

Quelques amis étaient désignés pour « préaviser sur le fond, la forme et la conduite de l'entreprise, » parmi lesquels Marc Monnier, Victor Cherbuliez, Auguste Bouvier, Joseph Hornung, Edmond Scherer.

Sans revenir sur ce projet d'édition générale, les instructions postérieures semblent décharger l'exécuteur testamentaire d'une partie de sa tâche :

Il remettra la collection des poésies inédites à mademoiselle Berthe Vadier, qui donnera son préavis en première ligne sur ce qui pourrait être publié. Il remettra la collection du Journal intime à mademoiselle Fanny Mercier, qui donnera son préavis en première ligne sur ce qui

1. *Instructions,* 23 juillet 1879.

pourrait en être utilisé pour la publication. Ces deux amies dévouées, qui sont en même temps mes élèves, seront à regarder comme le conseil étroit pour le détail et la pratique de toute l'entreprise [1].

Plus précisément encore l' « instruction additionnelle » du 22 avril 1881 stipule entre autres :

Je lègue à mademoiselle Fanny Mercier : 1° ma correspondance; — 2° mon Journal intime (16 900 pages bientôt); — 3° mes cours manuscrits, à remettre avant tout en ordre; — 4° mes souvenirs de jeunesse et d'études.

Amiel poursuit ainsi jusqu'aux dernières conséquences le principe auquel il s'était déjà arrêté en 1874 :

A ma famille tout ce que j'ai reçu; mais à moi, c'est-à-dire à ceux que j'ai choisis comme ma famille spirituelle, ma création, ma pensée.

***

C'est par Fanny Mercier, la modeste institutrice genevoise, la « chère calviniste », la « petite sainte », la « chrétienne », la « Sensitive », la « Seriosa », la « Fida », la « Stoïca » du *Journal intime*, que fut accompli ce vœu le plus profond, le plus sacré d'Amiel : que le meilleur de sa pensée fût sauvegardé et transmis.

Marie-Françoise Mercier (1836-1918) dirigeait un externat de jeunes filles, avec sa sœur Pauline, qu'Amiel appelait volontiers Perle ou Perline. Les deux sœurs, chez qui la grâce enjouée de Pauline s'accordait parfaitement à la gravité virile et passionnée de Fanny, vivaient avec leur mère, qu'elles entourèrent d'une tendre sollicitude jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. C'est « le Trèfle », « l'Ile d'azur », la « Passerine », foyer où l'auteur du *Journal* a vécu tant d'heures de confiante amitié.

Hier au soir en rentrant et ce matin au réveil, songé à la Passerine. Ce milieu cordial, honnête, intelligent, affectueux, ne serait-il pas salutaire pour la vie quotidienne? Ne semble-t-il pas m'être offert par la Providence? Simplicité, vertu, culte du devoir, amour des saines et pures jouissances, qu'y manque-t-il [2].

1. *Instructions*, 23 juillet 1877.
2. *Journal intime*, 5 juillet 1875.

On comprend mieux le sens de ce mot, ajouté par Amiel à ses *Instructions* de 1881, à l'adresse de Fanny Mercier :

Vous m'avez dit quelquefois que vous étiez ma veuve. Je vous laisse des droits de veuve : ma correspondance et mon Journal.

Pendant les années 1882 et 1883, cette femme admirable, désolée par la mort du maître, du confident et de l'ami, accablée de travail, épuisée de forces, a recueilli nuit après nuit les richesses de l'immense confession, en a saisi l'ampleur et la profondeur, en a ressenti l'infinie souffrance, en a contemplé la beauté morale, en a vécu de nouveau, assaillie de souvenirs lumineux et sombres, tourmentée de scrupules, parfois dévorée d'angoisses, toutes les grandeurs et toutes les faiblesses.

Il s'agit d'une dette de fidélité envers une âme qui a beaucoup souffert... Vous l'avouerai-je, est-ce parce que je suis femme? mais l'idée de survivance par le nom, la renommée, est une idée qui m'aborde rarement — relativement à moi jamais, cela va sans dire, — mais même en pensant à d'autres, même en pensant à notre ami, elle me préoccupe très peu. Ce qui me poursuit d'autant plus, c'est l'idée de la revivance spirituelle. Que le meilleur de nos chers défunts ne s'évanouisse pas avec leur présence, que leur œuvre ne se perde pas, qu'elle soit rassemblée, qu'elle soit un trésor accessible à tous et enrichissant l'indigence qui souffre, voilà mon désir... Faire rendre justice à notre ami et, selon son vœu, sauver pour les autres le legs de sa vie malheureuse, le fruit d'expériences et de pensées qui a mûri au fond même de ses souffrances et de ses luttes... Une publication posthume est chose si difficile, et celle d'un Journal intime chose si délicate! C'est en quelque sorte livrer une âme — et cela peut devenir une trahison, — si ce n'est une œuvre de fidélité intelligente. Cette responsabilité d'un ouvrage où les droits de la vérité et ceux de la protection doivent se concilier, est bien grave, elle me trouble souvent, d'autant plus que par intérêt personnel (peut-être est-ce instinct féminin?) j'aurais voulu seulement abriter, embaumer ces confidences intimes dans le recueillement... La dernière feuille, c'est-à-dire la treizième de notre volume a été tirée cet après-midi[1]. Je devrais peut-être en éprouver quelque joie, mais l'avouerai-je à l'ami de notre ami, je n'en ai pas la force maintenant. La lecture que j'ai faite et refaite était trop douloureuse, elle soulevait trop de questions, entr'ouvrait trop d'abîmes, faisait naître trop de regrets. J'ai été trop déchirée par le récit des souffrances de notre ami, trop émue de ses paroles, trop navrée de ses erreurs et de ses défaites, trop indignée des méchancetés et des hypocrisies

1. Il s'agit du premier volume des *Fragments*, qui va de l'année 1849 à l'année 1866 du *Journal*.

humaines... Le dernier mot qui m'était dit [par l'exécuteur testamentaire] était toujours : « Hâtez-vous », et je ne pouvais faire comprendre que choisir une nuance parmi des centaines de tons semblables demande quelque examen et quelque loisir; et qu'on n'extrait pas deux cent cinquante pages de sept mille sans quelque hésitation, quand on cherche le vrai et qu'on ne voudrait pas manquer le beau ni le bien. En définitive, j'ai passé mes nuits, perdue devant ces sept mille pages, sans un point de repère (ni table, ni marginaux), remuée par mille pensées mais ne voulant qu'une chose : sous tant de profils fuyants revoir la physionomie vraie, accomplir le dernier vœu... Je voudrais que tout ce que nous donnerons sur lui et à propos de lui fût bienfaisant, rendît l'âme plus haute, initiât à une vie supérieure et plus pure, bref plus salutaire [1].

Toute la noblesse d'âme de Stoïca, la « chère calviniste », si retenue dans ses aveux, si austère dans sa dignité, si passionnée dans sa foi et ses affections, se révélait ainsi, à son insu et malgré elle, à « l'ami de notre ami », à cet homme hautain et lointain, le sénateur inamovible, le maître critique Edmond Scherer, qu'elle ne connaissait encore que par quelques jugements d'Amiel, mais qu'elle pressentait le seul capable de comprendre à première vue le *Journal intime*, d'accueillir, pour l'aider dans son héroïque entreprise, ses doutes, ses résistances, ses sacrifices et son inébranlable résolution.

Si c'est à Fanny Mercier, son « ange gardien », qu'Amiel se décida enfin à confier le manuscrit de son Journal, pour qu'elle le connût tout entier et choisît la première des morceaux à en publier, c'est qu'il pouvait se reposer sans réserve sur son intelligence et son cœur. Il lui laissait sur sa correspondance et ses confessions des « droits de veuve ». Le dernier billet qu'il lui écrivait était signé : « Votre vieil ami de vingt-quatre ans. »

N'est-ce pas mon amie particulière, celle qui m'a pris pour son maître et son guide, et que j'appelle la petite sainte?... Si elle n'a pas la verve créatrice, la gaieté féconde, elle a l'intelligence, la volonté, la conscience surtout, la pureté, le sens moral à un degré rare. C'est la loyauté même, le courage, la charité, la fidélité. Elle m'est profondément attachée. Sa discrétion et sa délicatesse sont parfaites, sa puissance de dévouement a fait ses preuves. Y a-t-il une femme plus véridique, aussi incapable de détours? Peut-on pousser plus loin l'oubli de soi, la soumission à la règle, la discipline de soi-même, tous les scrupules ? quelqu'un aime-t-il le bien d'une façon plus absolue et paraît-il mieux fait pour l'héroïsme que cette pauvre petite calviniste sans

1. Lettres de Fanny Mercier à Edmond Scherer, août-septembre-octobre 1882.

apparence, mais dont l'être intérieur est une flamme, une flamme divine[1]?...

Je suis toujours émerveillé de lire dans cette âme profonde et pure[2]...

L'erreur, le mal, le laid, le faux, le médiocre la tourmentent et la bouleversent... Son besoin de perfection ne comprend pas le laisser-aller du prochain; sa délicatesse ne peut se faire à l'indélicatesse, sa pureté se trouble devant le vice, le crime, la méchanceté et même devant leurs images. C'est une hermine esthétique, une sensitive morale. *Lauter Gold.* Source cachée, profonde, limpide, dont n'approche aucune fange et où ne se mirent que les étoiles. J'admire avec émotion cette ingénuité enfantine, dans une forte intelligence et un vaillant caractère. Cette amie-là, c'est ma conscience. Et quand je la sens trembler, pleurer silencieusement comme une pauvre femme, cela me remue les entrailles. Sa beauté morale me remplit de respect et sa sensibilité m'émerveille. Elle a certainement quelque chose de rare et même d'extraordinaire. Vraiment, elle m'édifie, car elle me redonne la foi à la sainteté. Et dans l'être austère, dans l'âme stoïque, dans la créature impalpable, il y a une femme aimante, passionnée même, qui voudrait se résigner à n'être qu'une âme et n'y réussit pas. C'est une pitié. C'est un drame religieux [3].

Lorsque Edmond Scherer eut appris à connaître cette femme exceptionnelle, au moment même où il venait de découvrir dans des pages transcrites du *Journal* le génie méconnu de son ami, il s'associa à elle pour l'œuvre de justice qu'elle lui proposait. Ce ne fut pas d'abord sans résistance. C'est moi, jeune étudiant, qui remis au sénateur-écrivain ces premiers fragments copiés à son intention par Fanny Mercier. Cousine de mon père, elle m'avait chargé, en l'accompagnant d'une lettre, de cette mission dont elle attendait le succès avec anxiété. C'était au printemps de 1882. Edmond Scherer lut la lettre, mais ne voulut pas ouvrir la grande enveloppe jaune où Fanny Mercier avait réuni les copies révélatrices. « Reprenez ces papiers, jeune homme, me dit-il. J'ai connu Amiel, et j'ai lu ses ouvrages. Rien ne lui a réussi. Laissons dormir sa mémoire. Ne remuons pas ses cendres. » Et comme j'insistais sans retenue, encouragé par la pensée de cette parente que j'aimais autant que je la respectais, et qui ne pouvait avoir tort à mes yeux, il consentit à garder l'enveloppe pour la renvoyer directement. Mais ces pages, elle les avait

1. *Journal intime*, 5 juillet 1875.
2. *Journal intime*, 14 septembre 1874.
3. *Journal intime*, 8 décembre 1872.

si heureusement choisies pour gagner et persuader le critique désabusé, qu'il lui écrivait le lendemain : « Envoyez-moi tout ce que vous pouvez du *Journal*... »

Ainsi s'engagea entre Fanny Mercier et Edmond Scherer une correspondance de huit années, qui, faisant suite à la correspondance entre elle et Amiel, présentera un jour l'exemple de ce qu'il y a de plus rare et de plus beau dans l'amitié qui peut unir une femme et un homme supérieurs.

D'autres collaborateurs s'employèrent sans doute à la première édition des *Fragments* : Marc Monnier, et surtout le professeur Joseph Hornung, ami ancien, collègue d'Amiel à l'Université, homme de haute culture et de cœur dévoué, qu'il avait désigné comme l'un de ses exécuteurs testamentaires. Mais c'est de Scherer d'abord, et bientôt de lui exclusivement, que Fanny Mercier sollicite le conseil, le contrôle et l'appui.

J'aurais voulu tout vous demander, jour après jour, et tout vous soumettre... Je voudrais réaliser les intentions de notre ami, achever son désir, mais sans vous, cher ami, je ne l'aurais pu ; sans vous, vœu, devoir, désir, promesse, souvenir, fidélité, tous ces chers et uniques restes n'eussent pu être plus forts que la mort [1].

En obtenant enfin de Scherer cette « étude philosophique et morale », cette « biographie psychologique », qui ouvre le premier volume des *Fragments* de 1882, l'éditrice du *Journal*, toujours soucieuse de s'effacer elle-même et de soustraire son nom à la publicité, suivait les indications mêmes de son maître et réellement « achevait son désir ». Elle avait souvent rencontré le nom de Scherer aux pages du manuscrit.

Il a l'esprit scientifique et littéraire, ouvert à la fois à la poésie et à la philosophie, sagace, scrutateur analyste. J'ai avec lui de grandes analogies et nous nous entendons à demi-mot, rapprochés que nous sommes par nos études ainsi que par notre tournure d'esprit [2]...

Edmond Scherer m'a répondu, et sa réponse m'étourdit tout en me touchant. D'un esprit fin, critique et sévère comme le sien, un jugement sur moi tel que celui qu'il m'adresse est le témoignage le plus inattendu et le plus précieux que j'aie reçu [3]...

Si les autres traces de mon passage s'effacent, ces six mille pages

1. Fanny Mercier à Edmond Scherer, octobre 1882.
2. *Journal intime*, 15 octobre 1850.
3. *Journal intime*, 27 décembre 1861.

seront un témoignage de ma vie cachée et fourniront les lignes d'un portrait individuel. Cela n'aurait sans doute aucune valeur pour la littérature ou la science, mais une biographie psychologique a pourtant son intérêt. Quelque ami d'élite (Edmond Scherer...) en pourrait peut-être sortir un livre, peut-être des pensées[1].

Avant de se décider à écrire son *Étude*, Scherer a dû surmonter bien des scrupules, dont le plus fort l'avait même incliné d'abord au refus :

Ils (les cahiers du Journal à lui confiés) renferment sur la France et les Français des jugements que notre ami, je le reconnais, avait le droit de porter, dans lesquels je trouve même une part de vérité, mais que je n'aurais jamais pu avoir l'air d'approuver et de sanctionner en prenant part à la publication du volume qui les renferme.

Les instances de Fanny Mercier, la lecture d'un plus grand nombre d'extraits du manuscrit persuadèrent enfin Scherer, et il composa cette notice qui ouvre la série des grands articles consacrés au *Journal intime* par les Renan, les Caro, les Bourget, les Matthiew Arnold, les Gaston Frommel. Parmi ceux des hommes de sa génération, le témoignage de l'ancien ami d'Amiel demeure le plus pénétrant et le plus vrai. Ses pages sur l'optimisme et le pessimisme, sur la « position intermédiaire » de l'auteur du *Journal*, résument parfaitement l'histoire morale d'une génération d'abord enthousiaste et peu à peu désabusée des ambitions du positivisme. Mais la vérité, ou les vérités, qu'apporte le *Journal* sur la connaissance de l'homme dépassent cette expérience, tandis qu'au contraire les essais de psychologie des peuples qu'il contient demeurent limités aux événements politiques et à l'évolution sociale d'un siècle. C'est ce que son premier commentateur aura sans doute reconnu plus tard.

Fanny Mercier et Edmond Scherer ont été véritablement les ouvriers de la gloire d'Amiel.

***

Les *Fragments* devaient d'abord paraître sous le titre de *Caractéristique du Penseur*, qui eût parfaitement répondu à l'idée que Fanny Mercier se faisait du recueil qu'elle compo-

1. *Journal intime*, 26 octobre 1864.

sait. Si le titre a été abandonné, les intentions de l'éditrice, avec tout ce qu'elles comportaient de préférences, d'élection et d'exclusion, son œuvre les a réalisées.

Laissant de côté ce qui est d'un caractère local et privé, disait-elle dans l'*Avertissement* daté d'octobre 1882, les éditeurs, dans le choix de leurs extraits, se sont attachés à reproduire la physionomie intellectuelle et morale de leur ami, à faire connaître ses hautes pensées, ses vastes aperçus sur la vie, les hommes et les choses... confidences d'un contemplatif, d'un philosophe pour qui les choses de l'âme étaient les souveraines réalités.

Ils avaient donc délibérément fait un départ entre les éléments si divers, mais non disparates, que présente le manuscrit. Dans son choix, Fanny Mercier devait obéir à cet instinct de perfection morale qui faisait le ressort toujours tendu de sa volonté. L'étonnement, l'angoisse, l'effroi, « l'inexprimable douleur » qu'avait fait naître, dans son âme vibrante de puritaine, la lecture de certaines pages du *Journal*, elle les avait acceptés pour elle-même — « avoir lu ainsi, c'est en quelque sorte avoir vécu. Je ressors de cette expérience, mûrie » — mais elle résolut de n'en rien laisser paraître dans les extraits qu'elle livrerait au public. Toute l'énergie d'une conscience qui souffrait en dehors du sublime et du parfait, elle l'appliqua à servir l'image idéale qu'elle avait conservée du maître et de l'ami, et qu'elle voulait retrouver à travers ses longues confessions. Telle lui apparaissait la vérité, telle la piété, tel le devoir : abîmes entr'ouverts, erreurs et défaites, faillites du vouloir, abdication radicale de la foi, toutes ces expériences du péché lui semblèrent abolies par la mort. Que le silence s'étende donc sur elles...

Elle voudrait toujours un ami parfait, un autre que je ne suis. Elle m'a rêvé d'une certaine façon et ne peut se consoler de ce que je ne m'emboîte pas dans cet idéal [1].

Réalités éphémères dénuées de valeur éducative, contradictions douloureuses de l'homme naturel, énigmes pour la délicatesse ignorante de la femme non mariée, hérésies même du jugement moral ou de la pensée religieuse, elle estimait de pareilles confidences vaines, nuisibles ou fausses. Il fallait

1. *Journal intime*, 5 octobre 1879.

rétablir l'image un moment troublée du « penseur » dans toute sa pureté. La mission du *Journal intime* n'était-elle pas de « rendre l'âme plus haute, initier à une vie supérieure et plus pure, bref, plus salutaire? » Et quelle plus fidèle application des principes de son auteur :

On doit laisser périr ce qui est médiocre et mauvais. Où en serait-on si le Journal intime ou la correspondance de chacun voyait le jour? On publie déjà trop, l'excellent et le bienfaisant ont seuls des titres à survivre [1].

En fait, tandis que, du vivant de son maître, Fanny Mercier avait constamment ambitionné qu'il composât un livre ordonné et fort, un livre de pensée et de science désintéressées, une belle œuvre où toutes ses facultés se seraient associées et exaltées, elle voulut en quelque sorte accomplir après lui, même par lui et pour lui, cette œuvre vainement espérée. La *Caractéristique du Penseur* révélerait l'Amiel inconnu, l'Amiel véritable, celui pour qui les choses de l'âme étaient les souveraines réalités.

Ainsi s'explique, jusque dans le détail, la pratique suivie par les premiers éditeurs du *Journal*.

Il serait fastidieux de la décrire longuement. Ceux qui en sont curieux compareront les textes de 1883-1884 et de 1887 avec la présente édition. Ils s'apercevront bientôt comment un culte trop épuré du vrai, du beau et du bien peut mener au purisme littéraire et moral, et nuire en fin de compte à cette vérité que les éditeurs voulaient excellemment bonne et belle. Fanny Mercier sollicitait de Scherer, en lui communiquant les copies des pages choisies par elle, « son sentiment quant à la publication de ces divers morceaux ou à leur élimination, et dans le texte, ses corrections de style et de mots ici et là s'il y a lieu, et les suppressions désirables. » Scherer acquiescait, tout en protestant de son respect pour un écrivain « auquel on ne devrait toucher qu'en tremblant ». Ils n'ont point justifié ni même exposé leur méthode de travail, ne se sentant redevables qu'à une mémoire très chère, qu'ils se croyaient en droit de corriger de ses erreurs. L'image qu'ils se faisaient d'Amiel leur a paru plus ressemblante que celle

1. *Journal intime*, juillet 1875.

qu'il a librement étalée aux pages changeantes de son *Journal*. Ainsi leur œuvre, en s'émancipant de la reproduction exacte du manuscrit, devait lui rendre une concentration et une unité idéales. Le spontané, le familier, le cru ou le trivial des confidences non surveillées, furent systématiquement sacrifiés. Le « penseur » est relégué dans un état d'âme uniquement scientifique et contemplatif. Et c'est peut-être la pensée elle-même qui a souffert, tandis que sont certainement appauvries l'histoire et la poésie de cette existence. Les lecteurs avertis ont bien pressenti qu'on leur dérobait certaines parties, certains aspects de l'original. De là sans doute ce qu'il y a d'incomplet toujours, d'insuffisant souvent, de contradictoire parfois dans les jugements que des critiques même illustres ont porté sur le *Journal intime*...

. . . . . .

***

« Je n'ai jamais avoué mes peines profondes qu'à mon Journal. » C'est peut-être ce simple aveu des mois tourmentés de 1868 qui ramène l'interminable confession à sa raison d'être essentielle et à son sens définitif. Car tout est peine pour un homme qui rêve toute la justice et toute la vérité, et le dialogue perpétuel, en dehors et au-dessus de l'agitation du monde, entre la conscience, la pensée et le cœur, ne serait en fin de compte que le passe-temps d'un exilé de l'idéal.

Le *Journal* ressemble trop à Amiel pour qu'on puisse le définir par une formule compréhensive et nette. Il oscille sans répit entre la tendance au complet, à la froide objectivité, et l'abandon lyrique. Tout ensemble, et toujours, livre de raison et livre de passion. Dès qu'il a commencé d'écrire, Amiel s'est efforcé, sans doute, de s'affranchir d'une contemplation tout égotiste, d'un piétisme et d'un ascétisme fastidieux. De bonne heure, il a redouté les prestiges et les rançons fatales de l'introversion. Tantôt ami, tantôt ennemi, le *Journal* raconte dès lors une longue lutte et des réconciliations sans cesse renouvelées entre l'homme et l'écrivain intime.

Je commence à me lasser de cette étude stérile et seulement curieuse, et à vouloir du profit, du progrès, de l'action. L'office du miroir ne me

suffit plus, je veux réaliser... La lucidité qui s'associe à la mollesse, la vue du mal qui ne conduit pas à l'énergique indignation, l'intuition du bien qui ne mène pas à l'héroïque effort est une forme de la lâcheté [1]...

Il serait vain de décrire selon une courbe régulière la relation entre sa pensée et sa parole écrite : il n'y a pas d'évolution logique dans l'histoire morale d'Amiel, mais seulement un long effort, que n'interrompent que de brèves défaillances, vers les certitudes de l'absolu. Rien ne devait mieux soutenir cette constante aspiration que la confession de ses peines profondes, puisqu'elle lui rendait, jour après jour, la lumière intérieure, si ce n'est la paix; et, aux heures les plus critiques, la paix, si ce n'est la force; et, quand le cycle des années fut accompli, la force enfin de mourir en sage.

Arrivé aux deux tiers de sa carrière, comme le manuscrit comptait déjà quatre-vingt-seize cahiers, Amiel se pose à nouveau la question : « A quoi doit servir le *Journal intime*? » Et il y répond par une note inscrite sur la couverture du quatre-vingt-dix-septième cahier, à la date du 23 mai 1869 :

1° A dégonfler son cœur; — 2° à s'apercevoir de sa vie; — 3° à éclaircir sa pensée; — 4° à intéresser sa vieillesse, si l'on doit parvenir à cet âge; — 5° à intéresser peut-être les amis auxquels on le léguera; — 6° à fournir peut-être quelques pensées utiles aux amis inconnus qui existent dans le public.

Il ne demandait donc plus à son confident de le morigéner, de le redresser. L'examen de conscience a perdu de sa rigueur critique. Il s'attarde aux curiosités de la vie intérieure, et même aux complaisances de la biographie. C'est Montaigne substitué à Pascal, comme il dit, c'est la psychologie substituée à la morale. L'égoïsme inévitable de ces entretiens quotidiens prend un caractère plus général et en quelque sorte impersonnel. Le *Journal* a accompli l'œuvre négative dont Amiel s'est longtemps défendu. L'écrivain a détaché l'homme de l'ambition créatrice, l'a dépris de l'action sociale. Que ce soit par l'âpreté de l'analyse intérieure, ou au contraire par l'attrait de la réflexion solitaire et du monologue sans frein ni fin, l'habitude du *Journal* détruit lentement le vouloir.

Disséquer son cœur comme tu le fais, c'est tuer sa vie, écrivait-il autrefois. Éternel et téméraire chimiste de toi-même, quand cesseras-

1. *Journal intime*, 15 octobre 1850.

tu de dissoudre tes sentiments par la curiosité? tu as déjà réussi à te couper tout élan, à tarir toute sève, à effaroucher tout instinct [1].

Ou bien, quand se détend la résistance, quand le courage s'abandonne :

Avec quel vif plaisir je reviens à mon Journal après une journée de séparation, c'est comme un ami que l'on revoit. Il me fait besoin et me repose. Je lui parle et il me répond... C'est le livre des souvenirs, et l'heure où je lui rends visite est l'heure du recueillement [2].

Toutes ces pages silencieuses « jalons du passé, croix funéraires, pyramides de pierre, tiges qui reverdissent, cailloux blancs et médailles, » aident le pèlerin à retrouver la trace de ses pensées, de ses larmes et de ses joies. Ou bien elles marquent les délivrances de ses anxiétés intérieures. Analyser sa peine, en pénétrer la cause ou seulement la fixer dans des mots, c'est la dissiper et se calmer. La contemplation pure et impersonnelle, indifférente au vouloir et au désir, ramène le penseur à la loi universelle, au devoir et à Dieu. Peu à peu tout ce qui peut, de la réalité journalière, se dégager pour la conscience, se formuler pour l'esprit et prendre une figure dans l'imagination appartiendra au *Journal*.

Le but à lui assigner, c'est de n'avoir aucun but particulier, mais de servir à tout... Un peu de caprice n'y nuit pas, l'imprévu n'y saurait être un défaut. Ainsi entendu, le Journal est le modèle des confidents rêvé par les poètes comiques et tragiques : il ne sait rien, est prêt à tout, écoute admirablement, et pourtant sait consoler, conseiller et gronder [3].

Si le *Journal* a permis à Amiel de résister au monde qu'il sentait hostile, le danger était qu'il l'entraînât, année après année, jusqu'aux hautes régions de l'isolement moral, où l'âme ne rencontre plus que les tentations de l'orgueil. Mais il ne s'y attarda jamais. Une naturelle humilité et l'infatigable curiosité de la vie, qui se réveillait après chaque abdication, le ramenaient au spectacle des choses et des idées.

Pour quelle raison continuer ce Journal? parce que je suis seul. C'est mon dialogue, ma société, mon compagnon, mon confident. C'est aussi ma consolation, ma mémoire, mon souffre-douleur, mon

1. *Journal intime*, 24 février 1851.
2. *Journal intime*, 30 décembre 1851.
3. *Journal intime*, 10 mai 1855.

écho, le réservoir de mes expériences intimes, mon itinéraire psychologique, ma protection contre la rouille de la pensée, mon prétexte à vivre, presque la seule chose utile que je puisse laisser après moi[1].

Ce *Journal* donnera-t-il de son auteur une idée parfaitement juste? Pour y réussir, il faudrait s'étudier en philosophe et se peindre en artiste, ce qui gênerait la modestie et tournerait à une tâche ingrate et ridicule. En fait, celui qui l'écrit, en taisant ses bons mouvements et ses meilleurs moments, grossit ses torts et ses chagrins. Il pèche par omission et peint en noir, sans intention, mais par l'inégale répartition des lumières et des ombres. Ainsi les sermonnaires, les satiriques, les gazettes criminelles donnent une idée fausse d'une époque, en insistant sur le mal qu'elle contient...

Je suis un peu plus heureux, un peu moins mauvais, un peu moins faible que ne le dit et le croit mon Journal[2].

Dorénavant les jugements qu'Amiel portera sur son œuvre, tandis qu'elle grandit en se nourrissant de sa substance intellectuelle et morale, alterneront, jusqu'à la fin, entre la mélancolie désolée et le quiétisme débonnaire, entre la plainte et la gratitude.

Le rongement solitaire dérive de l'instinct de suicide. Le Journal intime est la cage où l'on entretient ce renard qui nous dévore le cœur, ce vautour qui nous dépèce le foie. Le corrosif qui devait nous servir à la critique des gens et des choses hors de nous se retourne ainsi contre nous; l'alchimiste a laissé couler sur ses mains l'eau régale qui le brûle jusqu'à l'os[3].

Mais du mal même, et c'est là l'expérience qu'atteste la longue méditation du penseur genevois, un bienfait pouvait naître :

Vivre c'est se guérir et se renouveler tous les jours, c'est aussi se retrouver et se reconquérir. Le Journal nous remet en équilibre. C'est une sorte de sommeil conscient, où, cessant d'agir, de vouloir, de nous tendre, nous rentrons dans l'ordre universel et nous cherchons la paix. Nous échappons ainsi au fini. Le recueillement est comme un bain de l'âme dans la contemplation, et le Journal n'est que le recueillement plume en main[4].

1. *Journal intime*, 20 septembre 1864.
2. *Journal intime*, 16 juin 1866.
3. *Journal intime*, 31 mars 1879.
4. *Journal intime*, 28 janvier 1872.

L'homme s'est disséminé dans l'œuvre mais ne s'y est point dissout, comme il paraît le croire et le craindre : il s'y retrouve au contraire, mais transfiguré. C'est le *Journal* qui donne cette clef de la pensée et de la conduite de sa vie, qu'Amiel se désespère par moments d'avoir perdue. Le *Journal* lui révèle son propre secret, lui dévoile le mystère de ses apparentes faillites, et recueille la moisson magnifique de son long dépouillement. Par un phénomène de déplication et de réimplication, pour parler sa langue, son *Journal intime*, les cahiers de cet immense manuscrit, sont devenus sa propre individualité, la réalité présente, palpable et indestructible d'un moi multiple, fugace et capable de toutes les métamorphoses.

Ces milliers de pages ne sont bonnes que pour moi et pour ceux qui après moi pourront s'intéresser à l'itinéraire d'une âme, dans une condition obscure, loin du bruit et de la renommée... Mon Journal est peut-être ma principale idole, la chose à laquelle je tiens le plus [1].

***

C'est le *Journal* qui a réalisé la vocation d'Amiel. Raconte-t-il le pire et le meilleur de son âme? Ceux qui se sont le plus analysés se connaîtraient-ils le moins? Je ne sais. Peut-être la « conscience ne peut-elle dévoiler ses dernières prodonfeurs à un autre qu'à Dieu. » Mais le *Journal intime* représente certainement l'action, pendant plus de trente années soutenue, d'un esprit subtil et fort qui conçoit tout le mouvement de l'univers comme matière pour la pensée, et le don d'un cœur profond dont la plus tenace et peut-être la seule passion fut la liberté intérieure. L'esprit tendait à l'absolu, le cœur à l'infini. Dans l'éternel conflit entre le réel et l'idéal, la grandeur et la souffrance d'Amiel naissent des vastes étendues et des profondeurs insondables où s'aventurent cet esprit et ce cœur toujours ramenés à leur prison. Tout le *Journal* raconte et décrit les élans, les ambitions, les soifs d'un caractère contraint, d'une condition rétrécie et d'un tempérament opprimé. Aucun système ne suffit à combler les vides que l'analyse a creusés en eux et autour d'eux. Alors, le penseur accepte une religion, une foi et une morale tout humaines. Pascal et Mon-

1. *Journal intime*, 21 décembre 1860.

taigne se réconcilient aux pages du *Journal*. Toute la dignité de l'homme se retrouve dans l'homme qui se connaît et se livre loyalement. A qui se confesse dans la vérité de la lumière intérieure, la paix et la force sont rendues, et avec elles l'admiration et la sympathie de ceux qu'émeuvent une sincérité si humble et si fière, un art si dédaigneux des artifices.

En ouvrant le sanctuaire de sa vie cachée, Amiel accomplissait un acte de résolution héroïque. Ce délicat, ce juste fournissait prise à la malignité, à l'inintelligence, à l'injustice. Il offrait un otage au destin. Mais la lumière divine qui baigne parfois ces Champs Élysées de l'âme, enveloppe celui qui y pénètre de piété, d'amour et de reconnaissance. Si se connaître est la souveraine sagesse, si se vaincre est le parfait devoir, s'avouer peut être la suprême bonté.

L'homme qui a créé une forme de pensée ne saurait douter de lui définitivement. Une récompense magnifique était réservée à l'humble auteur du *Journal intime*. Peut-être l'avait-il entrevue, lorsqu'il a dit : « Se confier, c'est s'exposer et se livrer ; mais ce courage touche les cœurs magnanimes. »

BERNARD BOUVIER

LE PILLAGE DE L'ALLEMAGNE

ET LES RÉPARATIONS

Malgré les difficultés où elle se débat, l'Allemagne peut développer ses paiements en nature; à nous de juger si nous devons lui imposer ce développement et le lui faciliter par un régime douanier approprié.

Dans un précédent article [1], nous avons dit notre sentiment à cet égard. La situation actuelle de l'Allemagne et l'urgence de nos besoins nous obligent à nous orienter résolument vers cette voie. Allégeons le système des accords de Wiesbaden et de Berlin des complications administratives qui paralysent son fonctionnement; étendons le bénéfice du tarif minimum à toutes livraisons que ferait l'Allemagne en libération de sa dette.

Si nous ne voulons pas nous y décider, inutile de nous abandonner à des illusions. Regardons notre budget et notre trésorerie : dans le prochain avenir, nous ne pourrons poursuivre la restauration des départements dévastés, même dans les conditions actuelles, jugées cependant insuffisantes par certains, sans risquer de compromettre irrémédiablement nos finances. Nous sommes à un point où il faut opter pour une politique qui facilite à l'Allemagne ses paiements en nature ou pour l'ajournement des réparations.

L'industrie allemande a un intérêt vital à ce que le travail n'arrête pas dans ses usines. Si elle peut maintenir une cer-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

taine activité, elle échappera peut-être aux désordres que ne manquerait pas de provoquer la crise de chômage dont elle est menacée. Les pays créanciers du Reich — et la France est de beaucoup le principal — ont intérêt, de leur côté, à ce que des troubles révolutionnaires ne viennent pas affaiblir encore davantage la capacité de paiement de leur débiteur.

Chacun doit faire un sacrifice : les créanciers doivent accorder les atténuations douanières qui permettraient l'entrée des fournitures allemandes remises en paiement des réparations; les industriels allemands doivent faire crédit au Reich et lui laisser le temps de rétablir ses finances avant de réclamer paiement des fournitures qu'ils auront faites pour son compte. Ils le peuvent, donc ils le doivent.

Ne tolérons plus la prétention affirmée jusqu'ici par les intérêts particuliers allemands de se désolidariser des obligations de l'État. C'est l'Allemagne tout entière qui est débitrice des réparations parce que tout entière elle est responsable de la guerre et des dévastations systématiques que les indemnités du Traité de Versailles sont destinées à réparer. Le gouvernement du Reich n'est, en l'espèce, que l'organisme régulier chargé d'imposer à chacun sa part des sacrifices corrélatifs aux engagements de la collectivité. Cette répartition, il ne l'a jamais faite; il faut exiger qu'il la fasse.

Mais, pour l'y contraindre, il importe de lui enlever tout prétexte d'évasion, toute possibilité de se retrancher derrière la difficulté de vaincre les entraves opposées à ses livraisons de marchandises et de services. Ayons, par conséquent, une « politique douanière du paiement »; accordons le traitement le plus favorable aux importations allemandes lorsque la contre-valeur de ces importations sera versée directement ou indirectement au Trésor, au titre des Réparations.

Telles sont les conclusions de la première partie de notre étude. Nous ne les aurions pas rappelées si elles n'avaient soulevé la critique.

Certes, nous n'avions pas l'illusion de croire qu'elles seraient au goût de tout le monde. Pendant longtemps, en effet, — nous le rappelions dans notre dernier article, — l'idée de recevoir de l'Allemagne des paiements en nature s'est heurtée à des

préjugés et à des intérêts. Aujourd'hui, les préjugés n'existent plus; l'opinion est moins ignorante de la technique des règlements internationaux. Mais l'opposition des intérêts continue, en dépit des assurances contraires que nous donne M. Lucien Romier dans la *Journée Industrielle* [1]. Il nous permettra de trouver, dans la critique même qu'il a faite de nos suggestions, quelque raison de douter. Disons cependant, tout de suite, qu'il a porté la discussion sur un terrain moins terre à terre, avec beaucoup de talent et d'ingéniosité dialectique.

Nos solutions ne lui inspirent aucune confiance et, très franchement, il nous dit pourquoi : c'est qu'elles reflètent les préoccupations de l'*Économie libérale*. Ces préoccupations, on les connaît. Elles se résument en peu de mots : toujours plus de liberté. C'est là, paraît-il, une conception purement abstraite et « mathématique » de l'idéal économique. Or, la Société ne vit pas d'abstractions; elle vit de réalités et les réalités réclament une conception « politique » qui tienne compte largement du facteur « opportunité ».

Au nom de l' « opportunité nationale », M. Romier objurgue les Pouvoirs Publics de ne pas s'égarer dans les mauvais chemins où l'*Économie libérale* voudrait les entraîner. Il leur conseille de s'affranchir des préceptes de cette « science de laboratoire » et de suivre les inspirations de l'*Économie nationale*, seule positive, seule capable de réaliser la conciliation de l'intérêt général avec les intérêts particuliers.

Nous nous excusons de ne pas suivre notre aimable contradicteur dans une controverse sur les mérites respectifs des deux Écoles. Nous serions amené à examiner l'ensemble de notre politique douanière et à montrer tout le mal que nous a fait le régime incohérent où nous vivons depuis la fin de la guerre. Or, nous ne voulons pas laisser se perdre en un débat général la discussion du point spécial qui nous occupe.

Les deux disciplines, que M. Romier a voulu opposer, ne diffèrent d'ailleurs pas dans leur objectif. Elles travaillent dans le même *laboratoire*; l'une observe la réaction des principes; l'autre, celle des intérêts. Leur point de départ

1. La *Journée Industrielle*, 3-4 décembre : L'Économie libérale et les Réparations.

et leurs méthodes sont, il est vrai, différents : l'*Économie libérale* procède du général au particulier; l'*Économie nationale*, du particulier au général. Mais toutes deux recherchent l'amélioration du bien-être social et c'est à la *politique* d'arbitrer les emprunts que l'ensemble des contingences et des nécessités permet de faire à chacune.

Nous n'avons pas demandé autre chose. Nous avons même fait une large concession aux préoccupations dont la *Journée industrielle* se fait très légitimement l'écho, en proposant « que nos exigences annuelles envers l'Allemagne soient limitées, pour le moment, au montant des annuités (intérêts et amortissement) des emprunts que nous contractons pour les régions dévastées ». N'était-ce pas montrer un certain sens de l' « opportunité »? Pourquoi donc M. Romier nous le reproche-t-il et en tire-t-il argument contre notre thèse?

Son *Économie nationale* — qu'il nous permette d'en faire amicalement l'observation — ressemble étrangement à celle dont Frédéric List fut l'apôtre très écouté dans l'Allemagne de Bismarck. Nous lui devons, en grande partie, le conflit de 1914. M. Romier est trop au courant des causes économiques de la guerre et de l'influence qu'elles ont eue sur la façon dont nos ennemis l'ont conduite, pour songer à le contester. C'est pourquoi nous nous en défions, comme il se défie lui-même de la liberté.

Nous avons fait néanmoins la moitié du chemin pour le rencontrer sur le terrain d'un compromis. Qu'il vienne donc vers nous, avant d'y être contraint par les événements, et qu'il entraîne avec lui l'élite des producteurs dont il est l'interprète. Il le peut d'autant mieux que nos propositions ne sont pas de nature à troubler les conditions de l'économie française autant qu'on veut bien le dire.

La crise qui sévit actuellement en Allemagne a fait disparaître, en très grande partie, les avantages exceptionnels, et d'ailleurs temporaires, qu'elle retirait de sa politique monétaire et du non paiement des réparations. Ses prix s'ajustent rapidement aux prix mondiaux. Au surplus, nous ne demandons pas qu'on atténue, à son profit, la *protection normale* jugée nécessaire à notre industrie. Nous demandons simplement « qu'on admette ses produits sur le même pied

que ceux des pays bénéficiant du tarif minimum majoré des coefficients en vigueur, *lorsque les exportateurs allemands consentiront à être réglés en un titre de créance sur le Reich, l'acheteur français versant au Trésor la contre-valeur de son achat* ».

C'est, au fond, ce qui existe déjà pour les sinistrés. L'innovation consisterait à l'étendre aux non-sinistrés, de façon à élargir nos possibilités de recouvrement.

Cette suggestion n'a rien d'exorbitant. Si on veut bien l'examiner sans la séparer de l'ensemble de nos préoccupations actuelles, on verra qu'elle se concilie avec l'intérêt bien compris des industriels. Cet intérêt est solidaire de celui de la France; et l'intérêt de la France est d'être payée.

Nos difficultés financières ne nous laissent pas la liberté de nous attarder à la recherche de la formule idéale, sans quoi nous ne demanderions pas mieux que de méditer les considérations d'une portée philosophique très supérieure, évidemment, développées par M. Romier dans sa « *Deuxième réponse aux Économistes libéraux* » [1]. Mais nous sommes pris à la gorge par les nécessités d'aujourd'hui, par les impossibilités de demain, par le dilemme que nous avons rappelé au début de cet article : *ou ralentir la réparation ou risquer de ruiner nos finances.* Il faut donc aboutir tout de suite et aboutir à un compromis logique et raisonnable.

Certaines personnes — nous ne l'ignorons pas — conseillent volontiers le recours à de nouvelles émissions de papier-monnaie comme solution d'attente. Leur opposition à toute mesure facilitant à l'Allemagne des paiements en marchandises ou en services est inspirée bien moins par la crainte des répercussions qu'auraient ces paiements, dans le domaine de la production et des échanges, que par le désir de nous engager à nouveau dans la voie de l'Inflation.

Peut-être est-ce l'idée de derrière la tête de quelques-uns des lecteurs de M. Romier. Nous sommes sûr que ce n'est pas la sienne et cela nous suffit. Nous comptons même qu'il mettrait, le cas échéant, toute la vigueur de sa plume à empêcher qu'on n'aie recours à cet expédient de l'ignorance, de la faiblesse et de l'égoïsme. Ce faisant, il servirait à la

1. Voir *Journée Industrielle* du 8 décembre 1922.

fois et la cause de l' « équilibre international des forces économiques », que nous recherchons nous aussi, et l'intérêt de la production, comme vient de le démontrer, une fois de plus, M. Georges Valois, dans une excellente brochure qu'on ne saurait trop recommander aux partisans attardés de l'Inflation [1].

En attendant, qu'il recherche donc avec nous une solution moins désastreuse de nos difficultés immédiates.

***

Si nous nous sommes appesantis longuement sur les paiements en nature, c'est qu'ils nous apparaissent comme un moyen pratique et immédiat d'allégement de nos charges. L'Allemagne peut, dès maintenant, arrêter un programme développé de prestations. Nous devons la contraindre à s'exécuter et, encore une fois, pour pouvoir mieux l'y contraindre, nous devons, dans toute la mesure où cela dépend de nous, lui enlever le moindre prétexte d'atermoiement.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à lui imposer d'autres modes de libération? En principe, évidemment non. Mais, dans l'état de crise financière et économique où elle est, il ne semble pas qu'elle puisse y recourir sans aggraver encore sa situation.

En s'y prenant plus tôt, on aurait pu l'obliger à faire un effort différent ou du moins parallèle, exiger qu'elle remette à ses créanciers de réparations une partie des devises provenant de ses ventes de marchandises et de marks à l'étranger. Maintenant, il est trop tard. Nous l'avons laissée s'engager et persévérer dans une politique d'anarchie monétaire, de paresse fiscale et de laisser-aller financier. La rançon des faiblesses successives des Alliés à son égard est qu'ils doivent, aujourd'hui, attendre qu'elle ait rétabli ses possibilités pour pouvoir l'obliger à des versements en espèces.

Ces versements, elle ne pourra les faire que lorsque sa balance des paiements extérieurs laissera des excédents ou lorsque son crédit lui permettra d'émettre des emprunts sur le marché international. Or ni l'une ni l'autre éventualité

1. *L'Etat et la Production*, par G. Valois.

ne paraissent prochaines. Pour le moment, la balance allemande est déficitaire et le crédit du Reich absolument compromis par la politique des dernières années.

Si encore on constatait une volonté de redressement! Mais que fait l'Allemagne pour assainir ses finances et sa monnaie? Que font les Alliés pour lui imposer ce rétablissement indispensable? Rien.

On n'est pas encore sorti des discussions générales et des remontrances platoniques. Et tandis que les Alliés continuent de chercher la meilleure formule de conciliation de leurs intérêts respectifs — intérêts dont la contradiction est d'ailleurs souvent plus apparente que réelle — le nouveau gouvernement du Reich se montre tout aussi peu disposé que son prédécesseur à arrêter un programme d'action.

Trois courants se partagent l'opinion germanique. L'un voit la solution du problème principalement dans une augmentation du travail : l'Allemagne consomme trop et ne produit pas assez; il faut renverser cette position : consommer moins, produire plus. L'excédent deviendra alors disponible pour compenser l'arriéré et libérer les obligations du Reich. C'est la thèse des grands industriels, qui voudraient faire porter par la classe ouvrière la plus grande partie de l'effort de sauvetage du mark. C'est celle que Hugo Stinnes a développée devant le Conseil Économique d'Empire à la séance du 10 novembre [1].

La classe ouvrière refuse cette solution. Elle réclame une politique de compression énergique des dépenses, une fiscalité plus sévère contre les profiteurs du désordre actuel, désordre qu'ils ont provoqué et entretenu par leur résistance à toute politique d'assainissement financier. Elle reprend l'idée de la *saisie des valeurs réelles*, longuement discutée dans le second semestre de 1921, qui faillit même aboutir et que les industriels firent écarter en lui opposant leur fameuse *Association de crédit* [2]. Ce second courant semble, depuis quelque temps,

1. Cet exposé a été publié en annexe du Bulletin Quotidien du 20 novembre dernier, n° 263, de la *Société d'Etudes et d'Informations économiques*.

2. On se souvient que cette « association » devait faciliter au Reich ses emprunts en offrant la garantie des capitaux d'exploitation des industries, des biens fonciers agricoles et des immeubles à loyer des adhérents. Ce projet a été abandonné, lui aussi, à la suite des exigences formulées par la grande industrie, pour

gagner du terrain dans l'esprit public, sinon dans les volontés officielles.

Le troisième — qui recrute aussi des partisans dans les deux précédents — est alimenté par tous ceux qui voudraient faire prendre à l'étranger la part la plus large des sacrifices nécessaires. C'est celui que suit le Gouvernement, ainsi qu'en témoignent ses propositions aux Alliés; et il le suit de préférence pour n'avoir pas à prendre position entre deux fractions politiques également puissantes et redoutables. On connaît sa formule : « Avant toutes choses, il faut que l'Allemagne puisse compter sur de larges concours financiers extérieurs et, naturellement, qu'elle soit relevée pour un temps assez long de toute obligation de réparer. »

En attendant, la situation s'aggrave et se complique de faits nouveaux de nature à rendre la liquidation plus difficile.

L'inflation progresse sans arrêt et conserve une allure vertigineuse. Dans le mois de novembre, la circulation totale des billets s'est augmentée de près de 300 milliards. Au moment où paraîtra cet article, elle aura dépassé MILLE MILLIARDS de marks. La dette flottante aura aussi dépassé ce chiffre et, comme actuellement, plus de 80 p. 100 des émissions du Trésor seront dans le portefeuille de la Reichsbank.

Est-il besoin de rappeler que ce déficit formidable de la Trésorerie est dû beaucoup plus à l'accroissement des dépenses administratives qu'à l'exécution du Traité de Paix, dont les obligations restent en souffrance?

Sous cette couche de papier-monnaie, chaque jour plus épaisse, les prix et les changes montent rapidement : au début de novembre, l'indice des prix de gros faisait ressortir le mark à 1/945 de sa valeur d'avant-guerre; son pouvoir d'achat n'était plus, au début de décembre, que de 1/1665. Sur le marché international, la valeur du mark a passé de 1/1500 au début de novembre, à 1/1800. Ces coefficients de dépréciation sont établis sur des moyennes, mais des niveaux beaucoup plus bas ont été atteints et la chute continue.

Elle continue, entraînant de nouvelles aggravations du coût de l'existence, de nouvelles misères chez toutes les caté-

coopérer à sa réalisation, exigences qui comprenaient notamment le transfert des chemins de fer.

gories sociales, dont les revenus ne peuvent augmenter à mesure que s'effrite le pouvoir d'échange du mark. Chaque tour de presse des imprimeries de la Reichsbank crée un peu plus de mécontentement et d'anarchie. Nous avions fait prévoir cette évolution. Elle est conforme au processus normal de la maladie monétaire résultant de la multiplication des billets appuyés sur le déficit des finances publiques.

Cette situation — et ceci est d'un intérêt capital pour nous, qui sommes gros créanciers de l'Allemagne — réagit sur le commerce extérieur du Reich et sur sa capacité de payer au dehors.

Le passif de la balance commerciale allemande s'augmente de mois en mois. Fin octobre, le solde des dettes commerciales non compensées par les créances d'exportation représentait, d'après l'*Office de statistique du Reich*, 1 3/4 milliard de marks-or en chiffres ronds. Il s'agit, bien entendu, du déficit relevé depuis le début de cette année seulement, c'est-à-dire pour dix mois. Pour les mois de novembre et de décembre, nous n'avons pas encore de statistique; mais d'après des indications de la presse allemande, ce déficit se serait fortement accru en raison même de l'aggravation des causes qui ont déterminé sa progression depuis le second semestre.

Le désordre monétaire entraîne une diminution des exportations et une augmentation des importations. L'une et l'autre sont dues, dans une large mesure, aux achats de stockage et d'approvisionnement de la consommation intérieure. C'est un phénomène bien connu. Il se produit invariablement lorsqu'une monnaie est en baisse et que le pays n'y a plus confiance.

Les brusques variations de la valeur du mark-papier, au cours des derniers mois, ont d'ailleurs rendu impossible son utilisation, comme étalon de mesure, pour les statistiques douanières. Déjà, dans la période antérieure, ces statistiques n'offraient que de bien médiocres garanties et il était prudent de se défier, non seulement de leurs chiffres absolus, mais même de leur tendance. A partir de juillet dernier, elles n'ont plus donné aucune base sérieuse de comparaison. C'est pourquoi, en septembre, on a substitué le mark-or au mark-papier dans l'évaluation du mouvement commercial d'entrée et de sortie.

Nous n'insisterons pas sur les méthodes appliquées pour ces conversions, ces détails n'ayant qu'un intérêt technique. Ce qu'il faut retenir de la réforme, c'est qu'elle fournit des éléments d'appréciation qui, sans être à l'abri de toute critique, sont cependant préférables à ceux dont nous disposions jusqu'ici.

Si l'on observe les derniers résultats, on s'aperçoit qu'au fur et à mesure que s'avilit la monnaie, le déficit de la balance commerciale se creuse plus profondément. Ceci doit nous préoccuper car, en même temps que s'accroît le déficit, s'accroît aussi l'hypothèque de l'étranger sur la production à venir de l'Allemagne.

Un fait nouveau, qui mérite d'être spécialement souligné, s'est produit dans les trois derniers mois : c'est l'énorme développement des escomptes commerciaux et des avances. Il montre à quel point les épargnes et les capitaux liquides ont disparu dans cette tourmente.

En juillet dernier, le portefeuille commercial de la Reichsbank, se tenait entre 7 et 8 milliards de marks; au 7 décembre, — dernière situation que nous ayons sous les yeux, — il était à 281 milliards. Les avances sur fonds publics consenties par l'institut d'émission, et qui n'étaient encore, fin octobre, qu'à un demi-milliard, et à 59 millions de marks seulement fin juin, s'élevaient, fin novembre, à 51 milliards et demi. Au 7 décembre, elles avaient été ramenées à un milliard ; mais, par contre, les avances des Caisses de Prêts dépassaient 153 milliards contre 90 milliards au 30 novembre et 25 milliards à la fin du premier semestre. C'est la course éperdue à l'emprunt : tous les crédits, tous les actifs sont mobilisés.

L'usine allemande n'a plus comme fonds de roulement que les disponibilités fictives qui, chaque jour, sortent des presses à billets. *Il n'y a, aujourd'hui, en Allemagne, que des débiteurs* [1]. Les valeurs réelles sont éparpillées un peu

1. La hausse des taux d'intérêt n'arrive plus à décourager les emprunteurs. Les avances en compte courant se font sur la base d'un taux de 25 p. 100 l'an (taux des avances de la Reichsbank majoré de 2 p. 100 plus une commission de 1 p. 100 par mois). Ces taux sont fréquemment dépassés. Le taux des reports sur les devises étrangères atteignent 20 p. 100 par mois, ce qui correspond à 240 p. 100 l'an; ils ont monté jusqu'à 400 p. 100. Le taux d'escompte de la Reichsbank est à 10 p. 100.

partout, sans qu'on puisse identifier leur véritable propriétaire.

Comment les liquidateurs éventuels se reconnaîtront-ils dans ce chaos systématique?

Un autre fait, — qui n'est pas aussi nouveau, celui-là, mais qui a pris, ces derniers temps, une grande importance, — c'est l'expropriation progressive de l'Allemagne par les détenteurs étrangers de marks. Ceux-ci profitent de ce que l'appréciation de la fortune mobilière et immobilière n'arrive pas à s'ajuster au degré d'avilissement de la monnaie, en raison de la disparition des épargnes et de la pénurie des disponibilités intérieures, pour acquérir à bas prix les éléments de la fortune allemande.

Déjà, en septembre et octobre, les journaux signalaient le développement des achats d'immeubles par les étrangers. *Le Temps* du 19 octobre a donné quelques chiffres relatifs aux transferts enregistrés pour la seule ville de Cologne : en 1919, 93; en 1920, 249; en 1921, 84; dans le premier semestre de 1922, 83. Depuis, le mouvement s'est accentué. Aujourd'hui, des quartiers entiers ne sont plus propriété de ressortissants du Reich. Cette situation n'est pas spéciale à Cologne. On peut observer la même chose dans toutes les grandes villes et notamment à Berlin.

Jusqu'à présent, il ne s'agissait guère que d'opérations individuelles. Mais, maintenant, l'expropriation s'organise sur une base beaucoup plus large et de façon méthodique. Voici un exemple tout à fait caractéristique :

Une société a été constituée à New-York, sous la raison sociale *United European Investors Ltd.* Son capital est formé par 60 000 dollars d'actions de préférence et 600 millions de marks d'actions ordinaires de 10 000 marks allemands chacune. Son président est M. Franklin D. Roosevelt, ancien sous-secrétaire d'État à la Marine. Elle a pour objet de permettre aux spéculateurs américains, créanciers de marks, de les investir en biens fonciers, hypothèques, titres et autres actifs allemands portant intérêt et non susceptibles de suivre le mark dans sa débâcle. Ses premières opérations ont consisté en achats de biens fonds, plus spécialement d'immeubles,

que la législation sur les loyers maintient à une valeur vénale très inférieure à la valeur réelle [1].

D'après des renseignements puisés dans la revue *Die Bank* (numéro de novembre), cette société ne se bornerait pas à investir les marks détenus par ses adhérents dans les achats en question. Son capital servirait seulement à payer aux propriétaires le premier acompte. Elle emprunterait le surplus à des banques hypothécaires et à des sociétés d'assurances allemandes; de telle sorte que ces institutions prendraient le risque inhérent à toute position de créancier dans une période d'avilissement accentué de la monnaie, tandis que la Société bénéficierait des avantages de la position de débiteur. Par ce moyen, elle compte rattraper, dans une certaine mesure, les pertes subies sur des marks achetés à des prix très supérieurs aux cours actuels.

En un mot, après avoir été spéculateurs à la hausse de la devise allemande, les adhérents deviennent spéculateurs à la baisse, et leur Société est intéressée à ce que le chaos monétaire s'aggrave jusqu'à ce qu'elle ait liquidé avantageusement ses opérations.

La combinaison est évidemment ingénieuse. Mais ce qui doit nous faire réfléchir, c'est que ces transactions sont faites avec l'appui d'un comité allemand de Hambourg, présidé par un sénateur de cette ville, et le financement en est organisé sous les auspices de deux grandes banques : la *Deutsche Bank* et la *Norddeutsche Bank*. On a même parlé de la cote éventuelle à la Bourse de Berlin, des actions ordinaires de la *United European Investors Ltd*, afin de permettre aux Allemands de participer aux bénéfices procurés par leur expropriation et de se constituer en même temps des avoirs dans une entreprise américaine.

Dans divers pays, et notamment en Hollande et en Suisse, des sociétés ont été organisées pour pratiquer sur une grande échelle l'achat de valeurs allemandes à l'aide des marks détenus par la spéculation étrangère. C'est à ces achats que la presse allemande attribue la hausse impressionnante qui

1. Le prix des immeubles, en effet, n'a pas participé à la hausse générale dans la même proportion que les autres éléments de l'actif allemand et c'est principalement sur eux que se sont portés les acheteurs étrangers.

s'est produite, au cours des deux derniers mois, sur les actions de banques, de charbonnages, de forges et fonderies, de compagnie de chemins de fer et d'électricité, d'entreprises de l'industrie chimique et du textile.

Le *Berliner Tageblatt* publie régulièrement, chaque semaine, un indice détaillé des mouvements de hausse enregistrés dans ces divers compartiments. L'indice global, qui se dégage de la combinaison de ces indices partiels, fait ressortir une hausse générale moyenne de 2 900 p. 100, par comparaison avec les cours de janvier 1921. Au début d'octobre, la hausse n'était encore que de 40 p. 100. Dans le même temps, l'indice des emprunts d'État, des obligations et, en général, des valeurs à revenu fixe, ne faisait ressortir qu'une hausse moyenne de 73 p. 100.

Au fond — et ce sera la conclusion de cet examen qu'il est inutile de pousser plus loin — l'Allemagne est en train de disperser ses actifs aux quatre coins du monde. *Elle ne s'appartiendra bientôt plus* et ses balances futures seront grevées du transfert des revenus de tous ces actifs. « L'expropriation dont elle est l'objet va l'obliger d'exécuter pendant longtemps des corvées pour l'étranger, d'accorder sur le territoire national aux capitaux étrangers et à leurs centaines de milliers de représentants, plus de droits qu'un peuple politiquement anéanti n'a jamais été contraint de le faire. »

Ce jugement n'est pas de nous. Nous le trouvons dans une grande revue allemande sous la signature d'Alfred Lansburgh, dont ni le patriotisme ni la clairvoyance ne sauraient être mis en doute. Et son opinion n'est pas que c'est nous, comme on nous en accuse volontiers, qui ayons déterminé cet état de choses par l'âpreté de nos exigences. « Il n'est dû ni à la guerre, ni à la révolution, ni *aux Réparations*. Il est le résultat de la politique monétaire de l'Allemange et rien de plus. »

***

Manœuvre ou fatalité?

Peu importe. Seul le résultat nous intéresse : nous sommes toujours en face de la même tactique d'évasion, en face d'une dissipation systématique de la masse du débiteur avant la

déclaration officielle de la faillite. Et cette dissipation s'effectue aux conditions les plus onéreuses, comme il arrive toujours en pareil cas. La vente des éléments de la fortune nationale allemande se fait à vil prix en raison, d'une part, de la disparité entre le pouvoir d'achat réel du mark à l'intérieur et son appréciation à l'étranger, d'autre part de la sous-estimation des valeurs transférées.

Mais que pèsent ces considérations dans le cadre d'une politique destinée à frustrer les Alliés de ce qui leur est dû et à semer un peu partout, dans le monde, des îlots d'opposants au paiement des réparations?

Hier, cette tactique se traduisait par une exportation intense des capitaux de la grande industrie, tandis que nos revendications de justice se heurtaient aux intérêts de la spéculation internationale sur le mark. Demain, nous trouverons devant nous les propriétaires étrangers de la plupart des entreprises allemandes, lesquels s'opposeront de toutes leurs forces à une politique d'exécution.

Sans doute, les dirigeants actuels de ces entreprises seront toujours à la tête de leurs affaires. Par la création opportune d'actions de priorité avec droit de vote multiple aux assemblées générales, ils en auront conservé la gestion, et cette gestion, ils continueront de l'orienter comme il leur plaira sans que les actionnaires nouveaux aient le moyen de récriminer. C'est seulement lorsqu'il s'agira de faire peser sur leurs dividendes, par l'impôt ou autrement, les charges des Réparations, que ces actionnaires trouveront toutes leurs facultés d'opposition et ne doutons pas que le Reich ne les encourage à s'en servir.

Allons-nous laisser ce pillage de l'Allemagne se poursuivre sans que nous ayons pris de sérieuses garanties?

Allons-nous laisser notre débiteur organiser de nouvelles carences sans nous prémunir contre sa mauvaise volonté évidente et sa mauvaise foi? Ce serait un aveu implicite de renonciation. Cet aveu, nous n'avons pas le droit de le faire.

J. DECAMPS

LE DESTIN DE L'ALLEMAGNE

D'APRÈS M. SUDERMANN

Des deux grands dramaturges de l'Allemagne contemporaine, M. Gerhart Hauptmann et M. Hermann Sudermann, celui-ci, bien qu'il soit l'aîné, est incontestablement le plus jeune. Alors que la force créatrice de M. Hauptmann semble affaiblie et sa verve presque éteinte, M. Hermann Sudermann continue de composer romans et drames et ces ouvrages sont toujours aussi favorablement accueillis. M. Hauptmann a publié, à l'occasion de la guerre et pendant la guerre, quelques poèmes que ses meilleurs amis se sont accordés à déclarer médiocres et c'est tout. Il a peut-être, il a sans doute douloureusement ressenti la défaite allemande, mais, pour une raison ou pour une autre, il n'a pas su donner à son affliction personnelle une forme poétique. Plus intimement mêlé aux événements de son siècle, moins haut perché dans une Tour d'ivoire, M. Sudermann, au contraire, a exprimé dans trois ouvrages dramatiques les trois moments, d'après lui essentiels, du cataclysme dont sa patrie est encore toute bouleversée. Rassemblés en un volume sous ce titre : le *Destin allemand*[1], ces trois drames, d'égale dimension, mais peut-être d'inégale valeur, méritent de ne point passer inaperçus hors d'Allemagne. Ils forment un tableau beaucoup plus vivant et surtout beaucoup plus exact des états

1. *Das deutsche Schicksal*, chez les successeurs de Cotta, Stuttgart et Berlin.

de Guillaume II entre 1914 et 1918 que maints savants écrits d'historiens, de philosophes ou de moralistes. Le prodigieux raccourci offert par la trilogie de M. Hermann Sudermann nous en apprend beaucoup plus sur l'Allemagne.

Cet auteur s'est toujours distingué par deux qualités essentielles : un sens du théâtre fort délié et fort aigu et une aptitude singulière à tracer des caractères vivants et comme directement transportés de la réalité sur la scène. La trilogie de guerre de M. Sudermann le montre sous ce double aspect, plus maître que jamais de son talent. Certes, je n'oublie pas les réserves habituelles des ultra-raffinés et des hyper-délicats. Il est bien évident que M. Hauptmann est un plus grand « poète » que M. Sudermann. M. Hauptmann a su parfois transfigurer idéalement la réalité, M. Sudermann s'est généralement contenté de la reproduire avec la plus grande fidélité possible; mais il y a parfaitement réussi et surtout dans son *Destin allemand*. Pour ce témoignage d'un intérêt exceptionnel, il convient de lui rendre un sincère hommage.

D'autant plus qu'il s'est acquitté de sa tâche — difficile et sans doute pénible — avec une grande loyauté et un souci louable de ne point rechercher l'applaudissement des spectateurs aux dépens de la vérité. Aucune injure à l'adresse des vainqueurs dans ces trois pièces. M. Hermann Sudermann reste à ce point impartial et, comme disent ses compatriotes, objectif, qu'on distingue mal s'il est pour la monarchie ou la Révolution, la paix ou la revanche. Il semble que M. Sudermann applique uniquement son effort à peindre sous un jour vrai les personnages qu'il met tour à tour ou simultanément en scène sans se soucier outre mesure des idées qu'ils incarnent. Il y a bien, dans ses drames, quelques individus évidemment sympathiques et d'autres non moins évidemment odieux, mais ils ne sont tous tant qu'ils sont que des silhouettes. Quant aux autres, à ceux dont le caractère a été plus creusé, on ne saurait dire avec certitude jusqu'à quel point le dramaturge allemand les approuve ou les blâme. Pangermanistes et bolchevistes, révolutionnaires et réactionnaires, tous tiennent le langage nécessaire et accomplissent les actes logiques en harmonie avec les situations données. Ils sont comme ils doivent être, comme ils ne pour-

raient pas ne pas être et M. Sudermann, tout à son rôle d'observateur, a presque l'air de se désintéresser de la substance de leurs propos et de leurs actes.

***

M. Sudermann nous a livré toutefois un témoignage où se font jour ses sentiments personnels sur la guerre. Il a mis en tête de son volume un poème portant la date du 8 août 1914 et qui le montre animé de toutes les espérances et en proie à toutes les illusions qui étaient alors le lot commun de son peuple. On sait le mot attribué à Guillaume II sur un champ de bataille : « Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu cela. » Dans son poème du 8 août 1914, l'auteur du *Destin allemand* développait la même pensée : le peuple allemand n'était pas belliqueux : « Nous étions pacifiques », s'écrie M. Sudermann, si nous étions d'autre part, « nés pour asséner des coups d'épée ». C'est la haine dont la supériorité allemande remplissait le cœur des ennemis de l'Allemagne, c'est la jalousie qu'ils ressentaient à la voir si bien réussir qui leur mirent l'épée à la main; mais leur criminel complot paraissait à M. Sudermann voué à un échec retentissant. Le 8 août 1914, il ne doutait pas ou, du moins, affectait de ne pas douter de la victoire allemande. Il devait sensiblement modifier par la suite ses notions un peu trop simplettes sur la guerre, ses causes et ses résultats. Sa trilogie dramatique traduit les changements survenus dans son esprit au cours de quatre ans d'hostilités.

La première pièce de la trilogie de M. Sudermann est intitulée *Sainte Époque*, la seconde *Sacrifice*, la troisième *Cri de Détresse*.

Sainte Époque n'est pas à proprement parler une pièce, mais, comme la désigne M. Sudermann lui-même, une suite de « tableaux scéniques ». On a souvent noté l'influence du cinématographe sur le théâtre contemporain. M. Sudermann n'a pas plus échappé que ses confrères au prestige du *cinéma*; mais c'est du cinéma d'un ordre plus relevé que ne sont généralement les spectacles de cette sorte qu'il nous a donnés dans *Sainte Époque*. L'allure un peu trépidante, un peu

haletante de ce spectacle n'est pas, d'ailleurs, pour lui faire tort. Elle rend même à merveille le tumulte disparate de ces journées historiques, les élans irraisonnés qui se donnèrent alors libre cours. La pièce de M. Sudermann révèle aussi — peut-être inconsciemment — l'allégresse frénétique des Allemands, peuple guerrier par excellence, à la perspective de s'exercer à nouveau dans ce qu'on a justement appelé la plus nationale des industries teutonnes. Depuis la défaite, les Allemands ont nié qu'ils eussent ressenti une satisfaction si vive au seuil de la guerre « alerte et joyeuse ». La pièce de M. Sudermann, après d'autres pièces et d'autres romans, est là pour les réfuter.

C'est une vaste fresque du pandemonium allemand pendant les premières semaines de la mêlée. Tout y est : l'exaltation à la ville et à la campagne, parmi les soldats, les écoliers, les vieillards, les femmes, les ouvriers. Tous sont soulevés d'une ardeur sacrée, tous jurent de mourir pour la patrie, presque tous jurent de mourir pour l'empereur, plus populaire que jamais. L'art dramatique de M. Sudermann est fait en partie de contrastes, même de contrastes un peu gros. Les premières scènes de *Sainte Époque* se déroulent avant la déclaration de la guerre, ce qui permet au dramaturge de montrer divers types de sceptiques ou de tièdes affichant leur indifférence; mais le défi des puissances coalisées, cette « insolente agression », balaye aussitôt tous les scepticismes. Les plus détachés deviennent enragés. Ces conversions sont certainement, dans cette première pièce de la trilogie, ce qu'elle contient de plus intéressant. Les « convertis » sont au nombre de deux : Adalbert Hammann et le docteur Edmond Loeffler. Hammann est une sorte de bohème idéaliste, féru de liberté et d'internationalisme, au demeurant un fort mauvais sujet. Après avoir rendu sa femme très malheureuse, il a divorcé; mais il vient encore la voir de temps en temps, affaire de causer politique avec les personnes distinguées qui prennent pension chez elle : « Quel pays! notre Allemagne! » raillait et s'écriait avant la guerre Adalbert Hammann. Il en voulait surtout à cette hiérarchie, florissante encore sous Guillaume II, qui commençait avec le sous-officier, continuait avec les « conseillers » de toute sorte et se terminait par Dieu, « le sous-off suprême ».

Quelqu'un s'étant permis d'observer à la veille des hostilités que le moment était mal choisi pour se moquer des sous-off, que la guerre allait peut-être éclater et les sous-off devenir utiles, Hammann le Pacifiste et le Cosmopolite se tenait les côtés de rire : « La guerre, quand il y a l'Internationale ouvrière et le socialisme tout-puissant ! »

Ces propos subversifs n'ont, d'ailleurs, d'autre but — le théâtre, disait déjà Sarcey, est l'art des préparations — que d'annoncer la conversion éclatante d'Adalbert Hammann. La guerre l'arrache à sa mauvaise bohème et à son idéalisme irraisonné. Il a soif désormais de vertu, il reconnaît ses torts envers sa femme. Il lui demande de convoler à nouveau en justes noces : le remariage est célébré sous les yeux du spectateur et l'on ne saurait nier la puissance de cette scène. Un coup de théâtre, non moins impressionnant que tout le reste, se produit à la fin de la cérémonie nuptiale. Hammann, qui s'est converti à la Patrie sous la pression des événements, mais qui reste athée, s'élance sur les gradins de l'autel et, face à l'assistance, dans l'intervalle de deux morceaux d'orgue, s'écrie : « Seigneur Dieu qui n'es pas, écoute, écoute-moi. Je sais que tu n'existes point, c'est pourquoi pardonne-moi si je suis ici à gémir. Mais s'il existe quelque chose d'absolu dans l'édifice du monde (et cela doit être), alors tu es, tu es la Patrie. Et je suis, Seigneur, ton serviteur. Et quel que tu sois, viens à mon aide, viens à mon aide, viens à mon aide ! » Tout d'abord déconcerté et fort ému, le pasteur reprend vite ses sens. Il explique sobrement aux fidèles que cette invocation qu'ils viennent d'entendre « n'est pas un blasphème, mais une prière ». Et tandis que l'orgue recommence à jouer, les assistants prosternés implorent : « Au secours, Seigneur, au secours ! »

L'autre cas de conversion rapporté dans *Sainte Époque* est moins dramatique, mais d'une psychologie plus fine et plus subtile. Il ne paraît pas moins saisi sur le vif. Edmond Loeffler est un type de pédagogue de la nouvelle école (la nouvelle école de 1914) par opposition au pédagogue vieux jeu qui s'appelle, dans la pièce de M. Sudermann, le professeur Lennartz. Celui-ci, quand il parle de Guillaume II, notre « sublime monarque » comme il l'appelle, ne peut s'empêcher de verser

des larmes d'attendrissement. Il le compare à Auguste, constructeur de temples et ami des dieux. Quant à l'Allemand du xxe siècle, il est certainement, toujours d'après Lennartz, l'être humain idéal, l'égal au moins du Grec antique. Les « doutes » dont fait part à Lennartz Edmond Loeffler, son jeune subordonné, affligent le vieux maître et excitent ses scrupules de conscience. Ce Loeffler, ce « douteur », ce révolté sournois est-il à sa place dans une école qui se pique de conservatisme? Edmond Loeffler affiche une hostilité irréductible envers Guillaume II, il est libre penseur avec délices, antimilitariste avec passion : « Nous autres Allemands, blâme-t-il, nous faisons tout par obéissance à une autorité extérieure à nous et nous restons sourds à l'appel des voix qui résonnent à l'intérieur de nous-mêmes. » Le directeur, dans sa bonté, tarde toutefois à briser et à congédier Edmond Loeffler. Et voici que la guerre se charge de ramener ce rebelle. M. Sudermann montre dans une des dernières scènes de son drame Edmond Loeffler en uniforme de lieutenant de réserve, reniant ses anciennes idoles et offrant l'encens pangermaniste au vieux Dieu allemand. Loeffler ne croyait jusqu'alors qu'au « Dieu de Spinoza ». Sacrifiés au Dieu de l'*Alldeutschtum* tous les dieux étrangers! « Celui-là me suffit, *amen!* » déclare le néophyte. Et c'est, du haut en bas de l'échelle sociale, le même enthousiasme qui se manifeste sous toute sorte d'aspects ingénieusement rendus par M. Sudermann. Jamais, à l'en croire, le cœur de tout un peuple ne vibra plus à l'unisson que le cœur du peuple allemand s'élançant en 1914 à la conquête du monde.

***

La deuxième pièce de la trilogie est intitulée *Sacrifice*. Elle pourrait aussi bien s'appeler *Découragement* ou *Fléchissement* ou encore *Défaitisme*. Elle retrace l'esprit de la population allemande pendant l'année 1917, au moment qui figura la « date critique » de la guerre. L'enthousiasme belliqueux de la première phase avait fait place en Allemagne, plus que dans n'importe quel autre pays, à une impatience fébrile, à une nervosité morbide. Tous les documents alle-

mands publiés depuis la fin des hostilités s'accordent à noter l'abattement rapide des courages dès cette époque. On s'en doutait un peu dans les pays de l'Entente, mais on était loin de soupçonner l'ampleur de ce mouvement. Après le pathétique roman de madame Viebig : *Filles d'Hécube*, les drames de M. Sudermann analysent et décrivent cette vague de désespoir avec une précision rigoureuse.

Chroniqueur fidèle des crises politiques, M. Sudermann reste toutefois ce qu'il est essentiellement : un dramaturge. Un des personnages de *Sacrifice* déclare : « Il n'y a plus rien que la mort et l'amour. » Cette pensée pourrait servir d'épigraphe aux quatre actes de *Sacrifice*. On ne fait guère, tout au long de ces quatre actes, qu'aimer et mourir. Tous ces officiers qui défilent dans la maison et dans les jardins de M. Leo Volkmann, le riche propriétaire, semblent tromper leur obsession du trépas par une autre obsession, celle de l'amour ou, du moins, comme dit Goethe, de l'Éternel Féminin. Et ces jeunes filles et ces jeunes femmes, traînant après elles de longs habits de deuil, se laissent courtiser et séduire. M. Sudermann a cherché à fixer à deux ou trois reprises le type de la jeune fille telle que l'avait créée la guerre. Nous présenterons au lecteur, quand nous parlerons de la troisième pièce du cycle, Melitta de Sewitz. Dans le drame qui nous occupe, la jeune fille, enfant de la guerre, s'appelle Töni Merklen. Elle ne joue pas un rôle très édifiant. Elle se laisse courtiser et même serrer d'assez près à la fois par Walter Volkmann, un jouvenceau enthousiaste, qui n'attend que l'âge légal pour s'engager, et par le lieutenant Markreiter, aviateur héroïque, mais fort dévergondé. Töni n'est pas sans se rendre compte du grand changement moral, plutôt fâcheux, qui s'est produit en elle, sous le coup de la guerre; mais elle cède au courant, comme tant d'autres : « Nous ne sommes plus, nous autres filles de la guerre, celles que nous étions, en ce mois d'août où vous nous avez quittées. Trop d'hommes, fauchés parmi vous, gisent sous la terre. Trop de fiancées sont restées seules qui cherchent tristement aujourd'hui la consolation de leur cœur et de leurs sens. » Encore s'il n'y avait que les « fiancées » pour se dédommager de la sorte! Mais les veuves de guerre ou simplement

les Pénélopes dont les Ulysses ont dû quitter le foyer pour la tranchée cherchent avidement des compensations qui ne leur sont pas refusées. Cette sorte de frénésie s'observe, du reste, dans toutes les classes. Une femme du peuple fait une scène au sous-préfet qui menace de la priver de « son Russe ».

Il n'y a plus guère que le jeune Walter Volkmann, un enfant sans cervelle, pour croire encore, dans la pièce de M. Sudermann, au triomphe de l'Allemagne, à la domination universelle qui résultera de la victoire et à la « poésie » de ce carnage qui prélude à l'ordre nouveau. Tous les personnages capables de raisonnement comprennent que l'Allemagne court, au contraire, au désastre. C'est Gabrielle Volkmann qui douche l'exaltation de son fils en lui déclarant « que la patrie n'est pas précisément (et c'est fâcheux) telle qu'il se la figure ». C'est le lieutenant de réserve Koerte qui enchérit encore sur les aveux découragés de madame Volkmann en disant au jeune Walter : « Cette guerre est la plus grande folie à laquelle l'humanité ait assisté depuis les croisades. L'Allemagne doit être sacrifiée, nous devons tous être sacrifiés pour que cette folie prenne fin, sinon elle durera encore des siècles. » C'est enfin le docteur Albers, *landrat* ou sous-préfet, le fonctionnaire officiellement chargé d'entretenir le bon esprit, qui contribue à semer le découragement par les propos subversifs auxquels il se laisse entraîner quand il croit parler à des gens sûrs.

Ce *landrat* ou sous-préfet forme la figure centrale d'une scène, caractéristique entre toutes, et destinée à montrer le découragement grandissant parmi les ruraux comme parmi les citadins. Elle met aux prises le sous-préfet et les agriculteurs, grands et petits, dont il réclame de nouveaux « sacrifices » en faveur de la population urbaine affamée; mais les agriculteurs mettent fort peu d'empressement à s'exécuter. Ils bougonnent, ils s'irritent. M. Sudermann a toujours excellé dans l'art, difficile mais séduisant, de faire vivre et agir les foules sur les tréteaux. La révolte sourde des ruraux, excédés par une guerre qui devait durer trois mois et qui se traîne depuis trois ans, est rendue sensible à merveille dans cette scène, épisode culminant du drame. La phraséologie chauvine du fonctionnaire prussien ne donne plus le change

à ces paysans madrés. Le maire lui-même s'esclaffe quand on prononce devant lui, avec de grands airs, les mots naguère sacrés. « National, déclame-t-il, national! » Et il pouffe. Un vétéran parle des événements tragiques qui se déroulent comme « d'une bonne farce ». Indigné, le sous-préfet rappelle à l'ordre et au respect ses administrés, mais l'un d'eux, commerçant indélicat livré aux gendarmes, se venge en criant à tue-tête : « Le sous-préfet a, lui aussi, deux jambons dans sa cheminée! Bon appétit, monsieur le sous-préfet! » L'entrevue avait commencé dans la solennité. Elle s'achève dans le ridicule. Et tout cela est d'excellent théâtre. Il y a lieu de rapprocher, d'ailleurs, cette scène-là d'une scène de la première partie de la trilogie de M. Sudermann où cet auteur montrait un autre comité, cette fois un comité d'ouvriers, aux prises avec un représentant de l'autorité militaire. Le contraste entre les deux scènes, celle du second acte et celle du premier, est plein de saveur. Il est certainement voulu. La scène d'*Époque sainte* à laquelle je fais allusion montrait le comte de Sewitz suppliant les ouvriers d'une fabrique de matelas de consentir à travailler quelques heures de plus pour faire face aux besoins de l'armée. Les ouvriers commençaient par refuser, par rappeler au comte Sewitz la morgue des hobereaux en temps de paix. Et ils n'avaient pas, entre parenthèses, absolument tort. Le comte de Sewitz, quand il n'avait pas besoin des ouvriers, c'est-à-dire dans une des premières scènes du drame, définissait la question sociale « une question de bonnes chaînes pour le peuple et de bonne gamelle ». Mais la guerre a fait de Sewitz presque un « rouge », du moins en apparence et en paroles. Il parle aux ouvriers de la fraternité des champs de bataille, de l'égalité de tous les soldats allemands devant la mort; il promet, au nom du gouvernement, des réformes ouvrières surprenantes au lendemain de la victoire. Et les ouvriers se résignent au travail supplémentaire, d'un cœur joyeux, « au nom de la patrie ». Oui, mais cela se passait en 1914... Dans la scène de *Sacrifice* qui se déroule en 1917 des sentiments très différents se donnent libre cours. Et c'est, je le répète, avec un talent consommé d'homme de théâtre, habile à exprimer par le moyen d'un simple dialogue un nombre d'idées et de sensations, que M. Sudermann a

composé parallèlement ces deux scènes et les a insérées dans ses drames, chacune à la place qui convenait.

***

Sainte Époque est un hymne de joie, *Sacrifice* est déjà une tragédie, mais d'un tragique bien atténué, bien édulcoré en regard de la sombre horreur qui pénètre, du premier acte au dernier, la troisième pièce du cycle de M. Sudermann : *Cri de Détresse.* Ce drame final de la trilogie montre le retour des soldats allemands dans leurs foyers et les affligeantes découvertes qu'ils y font. Elle fait voir la vieille Allemagne s'écroulant dans une explosion avilissante de bolchevisme politique et moral. Les pires ennemis de l'Allemagne, ceux qui lui ont souhaité le plus cruel châtiment, ne pourront que se déclarer satisfaits et vengés à lire *Cri de Détresse.* Si les descriptions de M. Sudermann sont exactes, la Némésis a vraiment fait son œuvre.

Le centre de l'action est la demeure du colonel de Hecklingen, à Berlin. Hecklingen est l'officier prussien suivant le modèle connu. Le personnage, considéré en lui-même, n'est pas nouveau, mais il est destiné, dans l'idée de M. Sudermann, à faire apparaître précisément, et par contraste avec son ancienneté, l'énormité des transformations qui s'accomplirent à la faveur de la guerre au sein de l'État et des familles. Peut-être la victoire aurait-elle tout fait rentrer dans l'ordre. La guerre s'étant terminée par une Révolution au lieu de finir par la victoire, c'est, comme dit un personnage de la pièce, le chaos. Hecklingen, rentrant chez lui, trouve sa femme, Agnès, complètement dominée par un étranger, un phraseur sans vergogne, M. Deichmann. Le colonel de Hecklingen n'éprouve pas à revoir son fils Udo une déception moins cruelle : ce jouvenceau, laissé à lui-même et à ses mauvaises compagnies pendant quatre ans, est devenu un petit anarchiste, prêt à tous les crimes.

M. Sudermann a dessiné avec un soin particulier ces deux personnages : le raisonneur subversif et l'enfant, révolté contre l'autorité paternelle. On retrouve ces deux types dans la plupart de ses pièces. Il suffit de rappeler les discus-

sions sur « l'honneur » dans le drame qui porte ce titre et le conflit moral sur lequel repose *Patrie*, la pièce qu'on a jouée en France sous le nom de *Magda*. Le raisonneur à tout crin et l'enfant révolté de *Cri d'Angoisse* empruntent, d'ailleurs, aux circonstances où s'exercent leur raisonnement et leur révolte, un intérêt que le lecteur peut pressentir.

Deichmann prend un malin plaisir à choquer le colonel de Hecklingen dans ses croyances les plus chères. Il est l'avocat du Diable toujours prêt à soutenir la cause du défaitisme contre le patriotisme, de l'étranger contre l'Allemagne. Il n'est pas loin de penser que tous les maux qui fondent sur ce pays sont pain bénit, qu'il a mérité ses malheurs par son ambition et son orgueil : « L'Allemagne, s'écrie-t-il dans une discussion avec Hecklingen, l'Allemagne doit faire pénitence. » Ce n'est pas si mal raisonné, mais Hecklingen bondit sous l'outrage : « L'Allemagne n'a rien à se reprocher. Il est criminel de soutenir le contraire. » Froidement, posément, avec un brin de pédantisme, Deichmann justifie alors sa thèse. Il finit son discours par un reniement péremptoire de l'Allemagne : « Jamais je n'ai prisé très haut le germanisme. Notre manque d'élan personnel et cet aveu d'infériorité qui se montrait à l'acceptation passive de tous les éléments de la civilisation occidentale diminuaient déjà sensiblement la joie que je ressentais de notre puissance nationale au temps où elle se donnait libre cours. Les Anglais ont toujours été mon refuge spirituel. Nous aurions dû simplement nous incliner devant leur toute-puissance. » Le colonel de Hecklingen frémit à de tels propos, mais Deichmann, après tout, n'est qu'un intrus à son foyer. Le colonel souffre bien plus d'être devenu lui-même un étranger pour sa femme et un adversaire pour son fils. Il semble à Hecklingen que ce regard indifférent dont sa femme l'enveloppe lui dise : « Je me suis si longtemps tirée d'affaire sans toi. Tu n'as plus rien à faire ici. » Plus injurieux encore, le ton ironique d'Udo de Hecklingen envers son père. Le colonel n'est pas aveugle au point de ne pas lire la pensée de son fils dans ses yeux moqueurs : « Vieux lansquenet, qu'y a-t-il de commun entre nous deux? » Et de fait tout point de contact entre ce père et ce fils a disparu pendant les quatre ans de guerre. Le fils

a désappris l'obéissance. Et ce père, qui revient avec le stigmate de la défaite au front, n'a plus assez d'autorité pour contraindre son enfant.

Le colonel de Hecklingen trouve à propos un confident et un ami dans la personne du lieutenant Heinz Wölfert. Le colonel et le lieutenant sont tous deux des Prussiens de la vieille roche. Ils unissent leurs rancunes et confondent leurs désespoirs. Il semble, au commencement de la pièce, que Heinz soit moins malheureux que son supérieur : n'a-t-il pas l'amitié, l'amour de la belle Melitta de Sewitz, une infirmière qui a réalisé des miracles dans les hôpitaux où l'on se disputait ses bons offices? Mais cette Prussienne de vieille et illustre maison a subi, elle aussi, la contagion de la folie régnante. Elle fait à son fiancé une profession de foi ardemment révolutionnaire : « Dès l'âge où nous avons pu penser, s'écrie-t-elle, nous autres filles des anciennes familles, nous avons vécu, entourées d'un fil de fer barbelé de contraintes de toute sorte. Si bien que ce monde nouveau m'apparaît comme une promesse de délivrance. Jusqu'où ira cette délivrance? Je l'ignore encore, mais c'est avec plaisir que je vois crouler les privilèges de la naissance, de l'éducation, de l'orgueil héréditaire, toutes ces murailles qui étaient censées autrefois nous protéger. » Melitta tient ce discours au premier acte et, déjà, Heinz s'en montre douloureusement affecté; mais le conflit entre les fiancés s'aggrave d'acte en acte pour atteindre son paroxysme à l'acte III, dans une scène audacieuse et poignante où Melitta reproche à Heinz Wölfert ses idées archaïques sur le mariage. Le mariage est encore pour Heinz « une manière de sacrement » alors qu'il n'est plus pour Melitta qu'une libre association permettant de cheminer ensemble dans la vie. Melitta finit par s'offrir librement à Heinz, avant toute sorte de cérémonie. Écœuré, Heinz s'enfuit. Le voilà, plus seul, plus désemparé que jamais. L'avenir de son pays lui apparaît, d'ailleurs, sous un jour plus sombre encore que son propre avenir. « Cette honte, gémit-il, que l'ennemi nous crache chaque jour au visage, comment pourrait-on la supporter plus longtemps? Et quand on songe qu'elle est une caresse en regard de l'opprobre que nous apportera la paix prochaine? » Un officier prussien digne de ce nom

peut-il accepter de croupir dans cette atmosphère pestilentielle? Une « alliance de haine » devrait se former sur le modèle de l'ancienne confrérie orientale des Assassins : « Tuer, tuer, tuer tout ce qui les menaçait, tel était leur mot d'ordre. » L'Allemagne ne devrait avoir d'autre idéal que la vengeance : « Le Seigneur Dieu lui-même, s'exclame Heinz Wölfert, ne doit plus avoir d'autre raison d'exister que celle de devenir un Dieu de vengeance, le Dieu de notre vengeance. Sinon nous le précipiterons du haut de ses derniers autels. » La vengeance étant trop lente à venir, le lieutenant Wölfert se suicide. Il s'asphyxie avec des gaz d'une extrême puissance dont il est le dépositaire. Et tandis qu'il râle, on rapporte le cadavre du jeune Udo de Hecklingen tombé dans une émeute bolcheviste où il faisait le coup de feu contre une troupe restée fidèle à la monarchie et à la tête de laquelle se trouvait son père. Ce dénouement tragique couronne dignement le drame cruel, féroce mais surtout désolé de M. Sudermann.

Indépendamment de ses mérites littéraires, que nous avons seulement indiqués, la trilogie de M. Sudermann offre, je le répète, cet intérêt capital d'exprimer d'une manière, sans doute exacte, l'état d'esprit qui fut celui de la grande majorité des Allemands à trois moments décisifs entre 1914 et 1918. La douleur dont déborde le drame *Cri d'Angoisse* a été ressentie par tous les patriotes. Le tableau qu'en a tracé M. Sudermann paraît à peine exagéré; mais cette crise est maintenant surmontée, comme les autres. Et l'on accueillerait avec empressement un nouveau drame où M. Sudermann, avec cette justesse du coup d'œil et cette puissance synthétique qui figurent parmi ses dons les plus précieux, décrirait l'ère des difficultés économiques qui a succédé, en Allemagne, à l'ère des déceptions militaires et des troubles politiques. M. Sudermann se laissera tenter peut-être par un tel sujet, pénible, certes, pour son cœur d'Allemand, mais à quel point dramatique! Aussi bien quel temps fut jamais plus fécond que le nôtre en thèmes de tragédie? La tragédie nous entoure et nous presse. Puisse-t-elle ne point nous engloutir!

MAURICE MURET

LE RÔLE DES FEMMES

Les discussions suscitées par le vote des femmes ont été très intéressantes. Le Sénat, à une faible majorité, s'est montré contraire à la réforme : mais il est évident que ce refus ne vaudra que pour un temps et que la question reste posée. Je voudrais noter ici, sans l'ombre de parti pris, quelques-uns des sentiments et des opinions qui se sont fait jour à cette occasion, et qui peuvent servir à rendre sensibles l'embarras, l'incertitude profonde de notre époque.

La première remarque qu'on ne puisse pas contester, c'est que personne n'a osé soutenir, ni même n'a paru penser sincèrement que les femmes étaient indignes de voter. Cela peut s'expliquer par deux raisons; l'une êst la conviction même où presque tous les hommes, chez nous, sont du mérite et de la capacité de leurs compagnes; l'autre vient d'un sentiment tout opposé, plus latent, mais d'autant plus digne de remarque, qui est qu'en somme on ne pourra jamais rien inventer de plus fort que de faire voter tous les hommes. Un des arguments les plus séduisants qu'aient mis en avant les partisans du suffrage des femmes a consisté à promettre qu'elles apporteraient dans la vie politique plus de sérieux, de décence, un souci plus réel des intérêts généraux : comment mieux avouer que les hommes n'ont rien fait voir de ces qualités? La chose est piquante et vaut la peine d'être notée : tout ce qu'il y a de gens réfléchis ne peuvent qu'être déçus par les

résultats que donne la pratique du suffrage universel. Mais, comme l'esprit de l'époque ne permettrait pas de le restreindre, on songe à l'étendre, et l'on appelle les femmes au secours.

Cependant, si l'opinion des meilleurs esprits a reconnu que les Françaises méritaient le droit de vote, il n'a pas paru moins évident que la plupart d'entre elles ne se soucient guère de l'obtenir. Les adversaires de la réforme ont tiré un grand parti de cette constatation, ils en ont même abusé; néanmoins, la chose n'est pas niable. Les partisans ont répondu qu'un devoir ne s'élude pas, et que, si l'on peut raisonnablement attendre un bon effet du vote des femmes, il n'y a pas de raison d'en différer la pratique. Il n'en reste pas moins qu'en cet ordre de choses, le *quieta non movere* s'applique, et que si l'on a vu souvent des groupes sociaux réclamer un droit dont ils étaient indignes, il ne s'en est guère trouvé pour en dédaigner un qu'ils eussent exercé avec fruit. Si donc beaucoup de femmes françaises, et justement parmi les meilleures, marquent de l'indifférence ou de l'éloignement pour l'activité nouvelle où l'on voudrait les engager, ce fait même n'est pas négligeable et vaut qu'on en recherche les causes.

Si l'on examine, d'autre part, comment le personnel politique s'est distribué en cette occasion, on voit que les adversaires du vote des femmes, et ceux qui lui étaient favorables étaient disséminés dans tous les partis et l'on ne peut contester que les âmes les plus généreuses, les esprits les plus ouverts, ne se soient, en majorité, déclarés pour la réforme. Si un parti s'est trouvé à peu près uni pour s'y opposer, ç'a été celui qui est le plus habitué à ne jamais choisir d'autre point de vue que celui de son intérêt. Prompt d'ordinaire à s'envelopper dans la rhétorique la plus hardie, à vouloir tout sacrifier au progrès, pourvu qu'il n'ait pas à faire les frais de ce sacrifice, il a suffit qu'il pût craindre que les résultats de ce vote nouveau n'ébranlassent sa domination, pour qu'on l'ait vu, soudain prudent et conservateur, abonder en propos bénins et conjurer les femmes de rester uniquement consacrées aux soins du foyer. Cette sollicitude intéressée fait sourire et des résistances de cette sorte sont un bien fort argument en faveur du suffrage des femmes. Mais, plus que cette opposition, ce qu'il est intéressant d'analyser, c'est l'espèce d'hésitation qu'ont laissé

paraître à l'égard de cette nouveauté beaucoup d'hommes non prévenus et qui comptent parmi les amis et les admirateurs les plus sincères des femmes. En raison même de ces sentiments, ils redoutent pour elles une pareille aventure, et c'est, en effet, une vision assez effrayante que celle de la convulsion politique s'étendant à un peuple entier, sans épargner personne. A cela les réformateurs répondent par de nombreux arguments; ils prétendent que l'intervention des femmes, au contraire, purifierait la vie politique, ils vantent les résultats obtenus dans les pays où elles votent déjà, ils invoquent l'espèce de honte qu'il y a pour nous à être en retard sur ces nations, et l'affront fait aux femmes françaises. Ces considérations imposent plus par leur volume qu'elles ne frappent par leur force : on ne peut se regarder comme en retard que si l'on reconnaît qu'on a tort, et c'est là toute la question. Cependant l'argument de l'analogie est toujours puissant sur des esprits indécis et ceux qui ne savent où aller finissent ordinairement par suivre les autres. Mais il suffit de considérer quelle est, du monde anglo-saxon au nôtre, des nations scandinaves à la France, la différence générale des mœurs, pour comprendre qu'imiter, en cette matière, c'est s'exposer à de lourds mécomptes. L'idée qu'on se fait là-bas de la liberté et de la dignité de l'individu est sans rapports avec toutes nos habitudes; les femmes peuvent y agir à leur gré, y vivre avec indépendance, sans craindre qu'on les importune ni qu'on leur manque jamais de respect. Chez nous, au contraire, les femmes ont souvent à subir les plus grossières importunités, et la différence paraît d'abord tout à l'avantage des autres peuples. Mais il faut considérer que cette basse galanterie n'est que l'expression inférieure et dénaturée d'un ensemble de sentiments et d'idées qui valent qu'on les examine. Nulle part les relations qui unissent les hommes aux femmes n'ont été aussi délicates qu'en France, nulle part les femmes n'ont été aussi féminines, et les étrangers raffinés en sont bien d'accord. Que, dans des parlements très lointains, des personnes à lunettes, assez pareilles entre elles, viennent s'asseoir côte à côte, il n'importe pas beaucoup de distinguer si les unes ont de la barbe et si les autres n'en ont pas. Chez nous, c'est une autre affaire, et il nous est d'autant plus

permis d'hésiter que la femme française est quelque chose de plus précieux. De là vient qu'il y a bien des nuances différentes dans la répugnance involontaire que certains manifestent pour la réforme qu'on propose. Les uns ne veulent pas laisser la femme monter à l'égalité, d'autres répugnent à l'y faire descendre, et ce n'est point parce que la France est spécialement le pays de l'homme, mais, au contraire, parce qu'elle est, en un sens, celui de la femme, qu'on voit tant de gens redouter de faire courir à celle-ci un pareil hasard. La femme française est le chef-d'œuvre de notre passé. Créée par des siècles de christianisme et de chevalerie, bien différente de la femme antique, elle ne lui est pourtant pas étrangère et les louanges données par les poètes grecs et romains à la divine Aphrodite parfument encore cette Ève nouvelle. C'est la descendante des Précieuses, la sœur des héroïnes de Corneille, autant que de celles de Racine et elle est bien représentée par cette madame de la Fayette qui fut digne d'être l'amie de La Rochefoucauld et d'offrir à l'examen perçant du grand scrutateur le diamant sans défaut de son âme irréprochable. Le désir de s'élever par un grand amour, le besoin de se connaître et de porter jusque dans le monde du sentiment les lumières de la connaissance, un vif penchant pour la vie de société, un goût d'élégance dans le mérite et de discrétion dans la vertu, tels sont les principaux traits de ce type. A vrai dire, vers la fin du XVIIIe siècle, le citoyen de Genève y changea bien quelque chose : par ce qu'il a apporté de cynisme fanfaron, en donnant l'impudence pour de la sincérité, Jean-Jacques a autorisé tous les malentendus sur lesquels vit encore une partie de la littérature moderne; ainsi s'est formé ce type de femme, furie ou bacchante, qui étale son moi à tous les yeux, qui obsède l'homme de son désordre, et qui n'est du reste, le plus souvent, qu'une bacchante toute verbale. La prépondérance de la bourgeoisie au XIXe siècle n'a pas été non plus sans restreindre l'âme des femmes, et sans les porter à des vertus moins magnanimes. Cependant, reproduit avec plus ou moins d'élégance ou de netteté, l'ancien type subsiste encore dans de nombreuses copies et ce sont des femmes de ce genre qui, répandues dans tant de nos familles, y exercent un si grand empire. La France est proprement le pays des mères; peut-être

même leur influence, presque toujours humaine et noble, ne va-t-elle pas sans quelque inconvénient et l'on peut lui attribuer en partie l'affaiblissement, dans notre nation, de l'esprit d'indépendance et d'aventure. Beaucoup de fils, chez nous, ne s'émancipent jamais.

Quoi qu'il en soit, c'est par de telles qualités que se signale la femme française, même dans le peuple et jusqu'aux derniers degrés de la société. Tout le monde a constaté que, dans le plus grand nombre des ménages d'ouvriers, les épouses l'emportent de beaucoup sur les maris, et on ne peut qu'approuver toutes les dispositions qui leur assureront des droits civils répondant à leur valeur morale. On sait quel est leur esprit d'ordre, de sagesse, leur raison pratique qui ne se laisse pas séduire par la chimère et qui n'oublie jamais l'idéal. Si donc il s'agissait seulement, après avoir constaté les qualités d'un très grand nombre de femmes françaises, de leur demander de venir les apporter et les déverser dans notre vie politique, comment serait-il permis d'hésiter?

Par malheur, la chose n'est pas si simple. Il s'agit précisément de savoir si, en faisant passer, comme on le propose, les femmes d'un plan social à un autre, elles vont, dans ce transfert, emporter ou non leurs qualités et leurs vertus avec elles, déménager avec leurs meubles ou sans eux. Voilà toute la question, tel est le point qu'il faut éclairer. Ces mérites que nous admirons dans les femmes de chez nous, ne sont point innés en effet, ni liés pour jamais à leur nature. Ils sont la somme d'un ensemble d'éléments subtils, le résultat de conditions très anciennes. Si les femmes les conservent encore, c'est en raison de la vie plus abritée qu'elles ont continué de mener, et qui les a soustraites en partie à l'influence des idées courantes, des plaisirs grossiers, aux ravages de l'alcoolisme. La femme, chez nous, est moins moderne que l'homme, voilà d'où vient sa supériorité et son ascendant. Qu'on la tire de son clair-obscur, qu'on la pousse, elle aussi, vers ce premier plan où sévit la rage de n'être que soi, où tourbillonne une poussière d'individus, gardera-t-elle les mêmes vertus? On a vu quelque chose de cela pendant la guerre; des femmes ont rempli les places que des hommes avaient laissées vides; elles en ont en même temps, pour la plupart, gaillardement pris

les mœurs; beaucoup se sont mises à boire, et elles ne se sont signalées ni par la conscience professionnelle ni par le mépris des jouissances. De même, on nous garantit que les femmes donneront à la vie politique la dignité qui lui manque. Cela se peut. Mais comment aussi ne pas se souvenir que, lors des révolutions et dans tous les troubles, ce sont elles qui se portent à des destructions plus furieuses, à des cruautés plus raffinées, et qui introduisent un élément d'excitation démoniaque dans la violence des foules? Par l'effet d'une tradition et d'une discipline fermement fixées, elles peuvent représenter l'ordre, la subordination et le dévouement à quelque chose de plus important que l'individu. Mais, aussi bien, par le seul débordement de leur nature, elles peuvent répandre la licence dans ce qu'elle a de plus lascif et de plus contagieux. Comment savoir si elles entreront dans le temple pour y assurer le culte ou pour y mettre le feu? Comment savoir si elles représenteront fidèlement la famille, ou si elles l'oublieront au contraire dans l'effritement général? Comment savoir si elles changeront les choses ou si elles en seront changées? Il n'y a aucune raison de présumer que, soumises aux mêmes forces qui ont agi sur les hommes, elles y seront moins sensibles. Tant que ce qui l'entoure la maintient dans les traditions qu'elle a reçues, la femme se conserve mieux que l'homme; mais, retirée à son premier milieu, elle se défend moins que lui. Sa nature l'entraîne et l'enivre. Quant à alléguer, pour nous convaincre, l'exemple des pays où ce vote est déjà en usage, outre qu'il ne faut pas oublier, comme nous l'avons déjà dit, les différences des mœurs et des races, ces résultats paraissent encore trop douteux pour pouvoir être cités avec certitude, et il semble bien que dans certains des États-Unis d'Amérique, comme aussi en Finlande, on n'ait pas eu tellement à se féliciter des effets produits. Dans ce dernier pays, paraît-il, la possession du droit de vote a tourné la tête aux servantes, dont il est devenu presque impossible de rien obtenir. En France, une fois cette réforme adoptée, tandis que beaucoup de femmes, en raison de leur délicatesse, hésiteraient longtemps à se jeter dans la mêlée, on voit bien quel surcroît d'insubordination et d'outrecuidance cette prérogative apporterait aux moins laborieuses.

Alors même qu'au début cette nouvelle consultation aurait d'heureux résultats, il s'agit encore de savoir si ce ne serait pas là un dernier bienfait du passé et si, lorsque les femmes auraient été longtemps sujettes aux influences désorganisantes de la politique, les plus sages d'entre elles ne finiraient pas, comme c'est déjà le cas pour les hommes, par n'être plus qu'une minorité sans puissance.

Parmi les principales tendances du monde moderne, il en est une qu'on ne saurait observer sans en être effrayé, tant elle est étendue, profonde, tant elle paraît annoncer des conséquences irréparables : c'est celle qui pousse aujourd'hui l'humanité à épuiser toutes ses réserves, à agiter tous les éléments qui la composent, à pousser en avant les individus, et, sous prétexte de tirer de chacun d'eux une contribution plus positive, à ne plus souffrir que personne la serve modestement et dans l'ombre. C'est ce caractère qui donne à notre temps quelque chose à la fois d'exubérant et d'épuisé et qui le fait ressembler à un tableau qui, avec un premier plan surpeuplé, n'aurait pour fond que des déserts. Notre époque se distingue surtout par cette immense dissipation : il semble que le génie de l'homme moderne se sente provoqué et comme insulté par tout ce qui demeure encore en repos; hors d'Europe, dans la profonde Asie, il n'a pas eu de cesse qu'il n'ait communiqué son inquiétude aux multitudes tranquilles qui y continuaient une vie commandée par des règles séculaires. Chez nous, nous nous en prenons aux femmes; il semble qu'en fait d'utilité sociale, nous soyons devenus aveugles à ce qui n'est pas évident : si grands que soient les services que rendent certains des membres d'une société au corps dont ils font partie, nous semblons croire que cela ne compte pas et qu'ils n'ont rien fait, tant qu'ils n'ont pas manifesté leur existence en prenant part à la machination politique. L'influence des femmes dans la vie commune est pourtant d'autant plus réelle qu'elle est mieux couverte, et cela est vrai, non seulement pour les plus brillantes d'entre elles, mais davantage encore pour les plus obscures. Pour moi, si je pense au rôle des femmes, je ne revois pas seulement les créatures dorées pareilles à la figure de proue d'un navire, je pense aux vieilles, à celles qui, dans les hameaux, les maisons

rustiques, sont les conservatrices ignorées de toute une race. Elles soignent les enfants, préparent le repas, entretiennent le feu; elles font tous les travaux qui n'ont pas changé, tout ce qui est humble et essentiel, et tandis qu'elles n'ont l'air d'être que des ménagères, elles continuent sans le savoir, toutes les fonctions des prêtresses. Elles vivent comme retenues au foyer, mais savent prévoir le temps en observant l'éclat des étoiles. Le printemps ne les distrait point, l'été ne les rend pas moins laborieuses, l'automne ne les fait pas rêver, et elles défendent contre l'hiver un petit trésor de tisons. J'en ai connu quelques-unes que je ne consultais jamais qu'avec un respect presque religieux. Elles sont les dépositaires de toute sagesse, mais ne pensent guère, comme nous, par des propos personnels. Un proverbe, échappé, comme un oracle à leurs vieilles lèvres succinctes, suffit à réprimer l'orgueil rétif de l'individu, et lui apprend à subordonner son cas aux lois générales. Je me rappelle qu'un jour, dans un village du Midi où j'ai longtemps demeuré, je voyais une jeune paysanne se plaindre de son mari à une vieille parente. Elle parlait d'une voix rauque, avec des gestes et des éclats et n'était pas sans une grossière beauté. La vieille, sèche, réduite, assise et les mains sur les genoux, écoutait, sans remuer, ces vaines menaces, ces naïves protestations d'un égoïsme encore insoumis. Puis, quand l'autre se taisait, elle ne répondait qu'en lui répétant :

— Patience! ma fille, patience!

Qu'il me paraissait grand, alors, le mot qui renferme le secret de toute durée!

Ce sont ces gardiennes sacrées qu'on va déranger et troubler, et je ne puis penser sans une sorte de gêne à l'affront qu'on leur fera, de les retirer à leur auguste humilité, à leur méditation muette, pour les amener dans une salle de vote où leur inexpérience fera sans doute, naître les rires, où elles auront l'air ignorantes, elles qui savent toutes les vérités éternelles. De tels changements marquent bien la fin et l'épuisement d'un certain monde, le commencement d'un autre. Mais ces existences ignorées avaient peut-être une importance que nous ne soupçonnons pas. Même plus haut et dans une partie plus brillante de la société, les femmes ne peuvent avoir et conserver de charme que si elles se gardent de longs

repos, si elles ne se livrent pas à tout ce qui les sollicite. Qu'est-ce que le charme, en effet, sinon le clair-obscur d'un être, l'éclat inavoué d'un trésor dans la pénombre? La beauté elle-même sort des chambres closes, des rêveries et des longs silences : elle n'est que la traduction d'une magnifique oisiveté intellectuelle et physique. Des femmes sans réserve ne restent pas belles; à force de se répandre en paroles, elles n'ont plus de regards. C'est parce qu'il y a eu beaucoup d'existences plus riches dans leur dedans que dans leurs dehors, où une vie réglée et modique ne traduisait pas l'excédent intime des méditations, des sentiments et des rêves, c'est grâce à cette véritable réplétion que peut soudain se manifester un homme insigne, délégué de tant d'âmes inconnues, chargé de dépenser tout ce qu'elles ont accumulé de ressources. Mais ces conditions sont changées : la vie domestique se maintient à peine, les maisons vident tous leurs habitants dans des lieux publics. Bientôt, lorsque personne ne fera plus d'économies intérieures, que chaque être s'épuisera chaque jour dans l'activité d'une vie banale, on risque de voir les individus supérieurs devenir plus rares, si même la production ne s'en tarit pas tout à fait : peut-être alors s'apercevra-t-on que tous les grands luxes de l'humanité tiennent à ses réserves profondes.

Cependant, quoi qu'on puisse penser de la réforme qui nous occupe, il semble assuré qu'elle se fera. Elle est dans le sens de l'évolution et la logique des choses. Alors même que les sociétés modernes seraient saisies de quelque doute sur la valeur et la certitude des principes qu'elles ont proclamés, elles ne sont plus les maîtresses d'en suspendre l'application. Alors même qu'elles seraient moins sûres des buts qu'elles se sont assignés, le branle est donné, il faut qu'elles marchent, elles ne peuvent pas s'arrêter, ni prendre d'autres chemins, et cette obligation où elles sont, d'épuiser, même à regret, les conséquences de ce qu'elles ont une fois affirmé a quelque chose de profondément dramatique. Un autre trait de notre époque, ou plutôt un autre aspect de la même tendance que nous venons de mettre en lumière, c'est de détester les différences et d'essayer de les abolir. Quand on veut que tous les hommes soient égaux, il est naturel qu'on finisse par les rendre pareils. Quoi de plus sot, cependant, que ces perpétuels débats où l'on s'efforce

d'égaler les femmes aux hommes? On nous fatigue de comparaisons, on invoque la biologie, on nous vante les travaux et les succès des jeunes étudiantes. En vérité, ne sommes-nous pas fixés là-dessus? L'expérience universelle ne témoigne-t-elle pas assez haut? On sait bien, dans les études où les femmes s'engagent maintenant, jusqu'où la plupart peuvent s'élever; supérieures, dans leur moyenne, aux hommes ordinaires, les femmes arrivent parfois jusqu'à la hauteur des plus distingués, pour le céder enfin aux plus remarquables. C'est à quelques hommes seulement qu'il est réservé d'atteindre les sommets suprêmes de la vie intellectuelle, d'habiter réellement les palais indépendants de l'intelligence, sans que jamais l'intrusion de la sensibilité vienne y troubler leurs spéculations sévères. Mais, si les trônes du génie ne sont occupés que par eux, de quelles couronnes la femme ne reste-t-elle pas ceinte, dans son royaume de beauté, d'amour et de sacrifice? Encore faut-il ajouter que, parmi ces premiers d'entre les hommes, certains sont plus qu'à demi ses représentants; c'est le cas des plus grands poètes. Victor Hugo, par exemple, est tout masculin, et cela marque sa limite. Mais quelle immense part d'âme féminine dans Virgile, Shakespeare, Racine, Gœthe! Ils savent des secrets que l'homme n'a jamais soupçonnés. En vérité, pour l'homme et la femme, il ne s'agit pas de s'égaler, mais de se valoir. Ce sont ces justes distributions, ces magnifiques partages, ces excellences complémentaires qui font la grandeur et la beauté de la vie, et qui lui donnent tout son attrait. Cependant notre âge n'est pas en goût de les maintenir. Déjà, presque partout, les costumes s'éteignent, les coutumes meurent. On voit disparaître tout l'appareil par où chaque race paradait aux yeux des autres, exprimait ses sentiments propres et rendait manifeste la façon particulière dont elle rêvait l'Univers. Dans cette énorme crise d'uniformité, la seule variété, la seule poésie qui subsiste encore est celle des femmes.

***

Le jour où j'avais noté ces quelques réflexions, je descendis dans Paris, où j'avais à faire. Que la vieille ville souveraine

avait de charme! Je n'en connais aucune autre qui borde sa grandeur d'autant de goût, d'autant de finesse! Il faisait un de ces temps de brouillard qui semblent assoupir, envelopper, assourdir le brouhaha de la rue. Les autos brillantes glissaient, les palais de la place Vendôme, au-dessus de ce va-et-vient presque discret, élevaient leurs façades dont la noblesse tempérée conduisait l'œil jusqu'à la hautaine sévérité de la statue impériale. En bas les lampes des magasins, allumées de bonne heure, reposaient mollement sur l'air brumeux, qui les enveloppait comme des perles. A travers les glaces, j'apercevais parfois l'effigie d'un vendeur impersonnel, neutre et correct, ou le lourd et luxueux chignon d'or de quelque vendeuse, et tout le palais voué au négoce ne me paraissait plus alors, que la prison enchantée où l'on retenait les dernières blondes. Cette ville-là, c'était vraiment le Paris des femmes. Elles passaient d'un pas souple et adroit, ramenant sur elles leurs fourrures enfin utiles. Une bouche, un œil, luisaient, une seconde, comme des bijoux. Un visage s'en allait avec son secret. Il était d'autres inconnues que j'avais à peine le temps d'apercevoir, entre le magasin d'où elles sortaient et l'auto où elles s'enfonçaient, en laissant, pour dernière image, celle d'un haut talon, d'une cheville luisante. Je continuais cependant de songer au rôle des femmes, mais, je l'avoue, ma pensée avait perdu toute rigueur. Je me disais que celles que je voyais passer près de moi, étaient sans doute les moins propres à exercer le droit qu'on réclame pour elles et dont je supposais qu'elles faisaient peu de cas. Pourtant, me disais-je, elles aussi sont nécessaires. Ce n'est pas seulement par leurs bonnes qualités, mais par leurs défauts, que les femmes sont précieuses aux hommes. Ces deux mots, du reste, ne sont pas assez subtils pour désigner les singularités piquantes, les nuances exquises par où un être se distingue de tous les autres. C'est grâce à ce qu'on nomme leurs défauts que tant de femmes introduisent dans nos destinées ce fil diapré sans lequel nous trouverions notre sort trop terne et trop triste. Les cruelles, les perfides, les infidèles dont se plaignent tant de poèmes n'ont-elles pas immensément contribué à l'enchantement du monde? Dans l'âme même de leurs adorateurs, les chagrins qu'elles causaient, tout mêlés de charmes, de rêves, d'espoirs et de com-

plaisances, n'ont-ils pas servi à masquer des tourments plus grossiers, plus pauvres? Sans doute, en un sens, il est assez piètre pour un homme de dépendre d'un de ces petits sourires comme ceux que j'apercevais en passant : mais il y a dans les vicissitudes du moindre amour quelque chose qui retire celui qui les éprouve à la médiocrité ordinaire. Un amoureux ne vit pas sans quelque musique, et son état vaut toujours mieux que la cupidité d'un gagneur d'argent, ou que la sécheresse sordide d'un ambitieux. Je songeais ainsi en marchant et j'avais eu l'esprit si assombri par les mornes perspectives qui s'étaient avant cela offertes à moi, qu'en apercevant les brillants visages que rencontraient mes regards, je ne pouvais m'empêcher de me réjouir et de me dire, un peu rassuré : Il y a donc encore des femmes futiles, frivoles, coquettes, friponnes, trompeuses; quel bonheur! quel bonheur!

ABEL BONNARD

LA CONFÉRENCE DE PARIS

La Conférence qui se réunit à Paris le 2 janvier aura une influence capitale non seulement sur l'histoire du problème des réparations mais sur la politique européenne. Tel qu'il se présente aujourd'hui, le problème des réparations est lié à nos relations avec nos Alliés et à nos rapports avec l'Allemagne. Selon la solution qu'il recevra, l'Europe pourra espérer dans l'ordre créé par les Alliés ou vivre encore dans l'incertitude et dans un état de malaise et de crise. L'échec de toutes les tentatives faites depuis deux ans pour régler la question des réparations a pesé d'un poids lourd sur presque toutes les nations, et l'Allemagne responsable est encore celle qui en a le moins souffert puisqu'elle n'a rien payé. Mais la série des conférences, la suite ininterrompue des projets et des déconvenues, la recherche décevante de transactions qui n'étaient pas suivies d'effet ont entretenu en Europe un état d'agitation néfaste, et dans les rapports internationaux une gêne telle qu'il n'est plus un pays ni un gouvernement qui ne sente la nécessité d'en sortir.

Les chefs des gouvernements anglais, belge, italien et français s'étaient réunis à Londres le 9 décembre afin d'aviser. Pour des raisons encore mal connues, ils n'ont abouti à rien. On savait bien par avance qu'en trois ou quatre jours ils ne régleraient pas tout [1]. Mais on ne supposait pas qu'au bout de quarante-huit heures ils décideraient d'ajourner leur

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre : les Entretiens de Londres.

conversation. Ce résultat imprévu a causé un peu partout quelque déception et a déterminé en Allemagne un optimisme injustifié et peut-être artificiel. En se donnant trois semaines de réflexion, les gouvernements ont pris le temps d'étudier les solutions possibles, et de négocier. L'ajournement de la Conférence de Londres ne sera pas un mal, si le délai nouveau, que les Alliés se sont accordé, a été bien employé et si la Conférence de Paris montre que tous les projets ont été soigneusement médités et préparés. La Belgique et l'Italie ont manifesté à Londres, leur souci d'arriver à une décision commune des Alliés et de rapprocher la thèse française et la thèse anglaise : elles joueront certainement à Paris un rôle utile et actif. Mais c'est entre le gouvernement de Londres et celui de Paris qu'est l'essentiel du débat.

Le problème des réparations, après la Conférence de Londres, après les discours prononcés depuis quinze jours par M. Bonar Law et par M. Poincaré, est posé en termes précis. Il faut les avoir présents à l'esprit si l'on veut suivre les travaux de la Conférence décisive de Paris. Le Cabinet britannique est animé de dispositions non seulement courtoises, mais conciliantes et amicales. Son chef M. Bonar Law a l'esprit clair et précis; il sait exactement ce qu'il peut et ce qu'il veut; il le dit avec franchise. Toute conversation diplomatique avec lui se présente donc dans les meilleures conditions possibles. En outre la question d'Orient a fait sentir à l'Angleterre la nécessité de l'action commune des Alliés. A Lausanne, la délégation britannique et la délégation française, tout en demeurant indépendantes et, en servant chacune les intérêts nationaux, ont été d'accord sur les questions principales. Entre Londres et Paris, il y a donc bien des éléments d'entente. Un différend pourtant subsiste et il a pour objet l'attitude à adopter à l'égard de l'Allemagne. Plus exactement la discussion porte sur la question des gages. L'opinion britannique croit qu'une prise de gages, selon sa nature, peut être un étranglement de l'Allemagne et par suite une gêne considérable pour le commerce international. Comme elle a de grands soucis économiques, comme elle est en partie dominée par le grave problème du chômage, elle redoute une action un peu rigoureuse qui risquerait de précipiter l'effondrement

de l'Allemagne. M. Bonar Law a déclaré lui-même en termes mesurés mais fort nets qu'il était obligé de tenir compte de cet état de l'opinion et chacun s'accorde à penser que rien ne serait plus regrettable qu'une opposition entre le public britannique et le public français, même si elle était plus apparente que réelle.

Sur une série de questions fort importantes qui touchent les réparations, le Cabinet britannique a cependant des idées qui se rapprochent beaucoup des idées développées par le gouvernement français. M. Lloyd George avait fini par ne plus croire à aucune solution. Lui qui s'était montré au lendemain de l'armistice si sévère pour l'Allemagne, si résolu à la faire payer jusqu'au dernier centime, il avait évolué de telle sorte qu'on pouvait se demander s'il songeait réellement à un règlement positif du problème. Lorsque M. Poincaré est allé au mois d'août conférer avec lui à Londres, il s'était heurté à une fin de non-recevoir. Par la note Balfour, l'Angleterre avait écarté toute étude des dettes interalliées. M. Lloyd George en outre ne s'était montré favorable à aucun des projets de M. Poincaré sur les douanes, les forêts et les mines allemandes. Le Cabinet britannique a présentement d'autres conceptions. C'est un fait important qu'il est partisan d'obliger l'Allemagne à payer et qu'il conçoit l'importance des réparations. M. Bonar Law s'est attaché à montrer, dans les termes les plus aimables, qu'il comprenait fort bien les embarras et les déceptions de notre pays. Il a déclaré qu'étant allée avec bonne volonté de conférence en conférence, la France a toujours dû sous une forme ou une autre accorder l'équivalent d'un moratorium et qu'à la fin de chaque délai fixé, elle s'est trouvée en plus mauvaise posture pour obtenir ce qui lui était dû. Personnellement, M. Bonar Law ne croit pas que l'Allemagne ait pratiqué de propos délibéré sa politique d'inflation, mais il reconnaît qu'elle n'a rien fait pour l'arrêter et que les Alliés doivent aujourd'hui prendre des mesures pour rémédier eux-mêmes aux désastres causés par la politique allemande.

Mais quelles mesures? Il faut lire ici de près le discours de M. Bonar Law, si l'on ne veut rien diminuer de la portée de ce qu'il a dit, et si l'on ne veut pas se faire d'illusions. Le

Premier ministre anglais veut bien examiner la question des dettes interalliées, mais dans une certaine mesure et sous certaines conditions. L'Angleterre s'acquitte des sommes énormes qu'elle doit aux États-Unis, et c'est là une lourde charge. Il ne serait pas juste qu'elle renonçât à ses créances sur les Alliés, qu'elle fût seule à faire des remboursements. Elle n'a maintenu présentement une excellente situation financière qu'aux dépens du contribuable britannique en détournant le capital des affaires à développer. Par conséquent, l'Angleterre ne peut pas faire d'offre généreuse. Tout ce qu'elle peut, c'est consentir à une annulation partielle des dettes interalliées, s'il y a un règlement définitif, réel, clair et général de la question des réparations. Le discours de M. Bonar Law est forcément conçu en termes très discrets. Il a été commenté de la manière la plus limpide par les journaux anglais, quand ils ont analysé les résultats de la Conférence de Londres. Il est évident que si M. Bonar Law est disposé à examiner la question des dettes interalliées, comme celle des douanes, des mines et des forêts, c'est là une simple possibilité, soumise à cette condition expresse qu'il y aura un règlement d'ensemble. L'idée de ce règlement d'ensemble est d'ailleurs très sommairement indiquée, et nul programme précis n'est présenté. Un seul point semble déjà fixé : le règlement exclut une prise de gages, telle que l'occupation de la Ruhr. La phrase du discours de M. Bonar Law mérite d'être citée textuellement : « Je formulerai cette pensée générale, a dit le Premier ministre, qui j'en suis convaincu représente l'opinion de tous les partis : nous ne pouvons pas envisager avec sérénité une action quelconque qui nous semblerait susceptible non pas de nous assurer des réparations, mais de nous en rendre l'obtention plus difficile et peut-être même impossible. » Pour peu qu'on veuille lire de près un texte diplomatique, le sens de cette phrase ne laisse guère de doute.

Rien de plus caractéristique que l'appréciation du *Times* sur la politique britannique ainsi définie. Le *Times* a toujours été très ferme, non seulement dans son désir de favoriser l'entente franco-britannique, mais dans sa volonté de maintenir l'Allemagne dans les limites du traité et de protéger l'Europe contre toute entreprise germanique. Son opinion

n'en a que plus d'importance. Voici ce qu'il écrit : « Tous les partis, y compris le parti travailliste, si l'on en excepte quelques intransigeants, sont aussi résolus que jamais à empêcher l'Allemagne de se soustraire au paiement des dettes qu'elle a assumées envers le monde civilisé, dettes qu'elle doit acquitter jusqu'à la limite de ce qu'on peut exiger d'elle, sans compromettre le sort de la civilisation elle-même. Tous les partis apprécient parfaitement le besoin qu'a la France, non seulement des paiements en espèces ou en nature sur lesquels ont toujours compté les cabinets français qui se sont succédé, mais de la garantie d'une sécurité permanente; toutefois, ils s'opposent avec ensemble à ces conseils désespérés qui constitueraient un grand risque pour la prospérité finale non seulement de la France elle-même, mais de toute l'Europe, pour la satisfaction de prendre tout de suite des mesures sans efficacité. Il est vraiment nécessaire, en cette période très pénible, de faire connaître avec force et clarté le point de vue britannique, sans qu'on puisse nous soupçonner de la moindre hostilité pour un pays auquel nous attachent les liens les plus étroits de l'amitié. Au cours des débats de la Chambre des Communes, le fait est qu'on a créé un *front britannique commun* ou ce qui s'en approche le plus au sujet de la question des réparations. L'exposé prudent et lucide du Premier ministre sur la situation n'a provoqué aucun dissentiment sérieux avec un groupe quelconque du Parlement. Il a été très nettement approuvé par une écrasante majorité. »

Il convient donc d'éviter tout malentendu et de considérer telle qu'elle est la position prise par le Cabinet britannique. D'une part, une sympathie pour la France indéniable, réelle, active même, et qui pourrait aller jusqu'à nous soutenir dans une politique de contrainte à l'égard de l'Allemagne; mais, d'autre part aussi, une détermination arrêtée de ne nous faire remise de notre dette qu'à certaines conditions, dont les unes apparaissent très claires comme le règlement définitif des réparations qui exclut, dans la pensée britannique, toute saisie de la Ruhr, et dont les autres semblent malheureusement beaucoup plus incertaines, comme l'attitude généreuse de l'Amérique, la reprise des affaires, la disparition du chômage, etc. Dans l'ensemble, le discours de M. Bonar Law nous paraît

constituer, sous la forme la plus bienveillante et la plus amicale que l'on pût souhaiter, un nouvel appel à la modération de la France, une invitation certaine à ne pas brusquer notre intervention. En échange de quoi le gouvernement anglais s'associerait étroitement avec la France pour une politique commune et consentirait probablement une réduction de sa dette. En fait M. Bonar Law a tenu à dissiper officiellement les illusions répandues un peu à la légère dans une partie de l'opinion française : le gouvernement britannique, au cours de la Conférence de Londres, n'a pris aucun engagement formel pour l'annulation des dettes interalliées et il a surtout voulu retarder d'abord et faire abandonner ensuite le projet français de saisie de la Ruhr. Nous ne songeons pas à dissimuler la valeur de la coopération et de la sympathie britanniques. Nous sommes résolument partisans d'un accord et d'une action commune. Mais nous sommes obligés de constater qu'à la veille de la Conférence de Paris, les conditions de cette action ne sont pas définies. Si l'Angleterre nous fait des offres précieuses de négociations cordiales dans l'avenir, on ne sait encore dans quelle mesure ni comment elle entend collaborer avec nous dans le présent : c'est l'objet même des entretiens qui commencent le 2 janvier.

La politique française est-elle plus définie? M. Poincaré a fait à la Chambre et au Sénat des déclarations aussi claires qu'il était possible, mais aussi discrètes que le conseillaient les convenances diplomatiques et l'intérêt national quand il s'agit de négociations en cours. Le Président du Conseil a expliqué souvent l'histoire de la carence allemande; il possède le sujet à fond; tout ce qu'il dit sur ce sujet est limpide et documenté. Il est plus convaincu que personne que la période des négociations et des essais doit être close. Porté au pouvoir en raison de son autorité, et en raison des idées qu'il avait exposées sur les réparations, il a fait depuis qu'il est au gouvernement l'expérience de ce qu'il pouvait et de ce qu'il ne pouvait pas. L'année 1922 n'a été qu'un long moratorium et les résultats ont été plus minces que ceux de l'année précédente au point de vue des versements. Il n'est pas douteux que M. Poincaré veut une conclusion. Mais laquelle? C'est son secret, et c'est à la fois le droit d'un gouvernement et sa

grande responsabilité de garder sa liberté d'action. La Chambre et le Sénat ont écouté les déclarations de M. Poincaré; elles ont évité de l'interroger; elles lui ont fait confiance. Mais il est visible que les deux assemblées se sont posé des questions sur ce que voulait le chef du gouvernement et qu'elles ont eu l'intention de lui faire connaître leur opinion. Et cette opinion porte en particulier sur le point vital de la discussion franco-britannique, sur la question des gages. Bien des hypothèses ont été faites, et en particulier il a été souvent question de l'occupation de la Ruhr. Est-ce là ce que la France souhaite? En réalité il n'y a dans l'opinion publique aucune prévention, ni aucun parti pris à l'égard de tel ou tel projet. Des hommes également compétents et également bien intentionnés ont des avis très différents sur la Ruhr. Beaucoup pensent qu'une action dans cette région présente plus d'inconvénients que d'avantages, si elle risque de refroidir nos relations avec la Grande-Bretagne et qu'elle ne nous donnera pas les profits qu'on en attend. C'est de préférence du côté des gages de la Rhénanie que l'opinion française regarde. Elle pense qu'il est plus facile d'agir dans une région déjà occupée, de trouver dans les douanes, dans les chemins de fer, etc., des ressources restreintes, sans doute, mais réelles, et qui sont de nature à s'améliorer et à s'accroître. Mais il est clair que, dans les circonstances présentes, le gouvernement français ne peut sortir de la conférence sans autre chose qu'un programme d'avenir, sans un résultat positif, sans un acte. Toute la difficulté et toute l'importance de la Conférence de Paris est de savoir quelle solution suffisante pourra être prise par les Alliés en complet accord.

Pendant les jours qui ont précédé la Conférence, qu'a fait l'Allemagne? Elle a manœuvré, mais elle n'a fait que renouveler de vieilles combinaisons. Elle a commencé par flatter l'Angleterre et l'Amérique en déclarant que la politique anglo-saxonne dominait le monde et allait enfin imposer la liquidation de tous les problèmes. Ce qu'elle entendait par là, on ne le sait que trop. Elle sait que toute prise de gages ne pourra être empêchée que si l'Allemagne fait des propositions qui contiennent non seulement des promesses de paiement, mais aussi des garanties palpables pour ces promesses. Elle a donc repris

la manœuvre qui avait été tentée à la Conférence de Londres trop tard pour réussir. Elle a annoncé à son de trompe que le Gouvernement causait avec les industriels et les financiers, et les amenait peu à peu à collaborer à son plan des réparations, sans dire d'ailleurs en quoi pourrait consister ce plan, et en parlant seulement d'améliorations qui seraient apportées à celui de Londres. Elle se voit déjà présentant ces propositions aux Alliés et les discutant avec eux sur un pied d'égalité, elle se voit menaçante même. La Conférence envisagée, dit-elle, ne mériterait pas son nom, si on se bornait à y admettre des délégués de la Petite Entente : si l'Allemagne n'est pas représentée, les décisions prises, quelles qu'elles soient, ne seront pas plus définitives que l'état de paiement qui jadis a été imposé par l'ultimatum de Londres ! Avec ces nouvelles propositions, l'Allemagne ne songe pas à nous offrir plus de garanties qu'il n'y en avait dans les précédentes. Mais la presse affecte de croire plus fermement que jamais au concours de l'Amérique. Ce concours, bien entendu, consisterait à paralyser la France, et à prêter beaucoup de dollars à l'Allemagne qui jetterait à son tour quelques pfennig à la France.

Pendant toute la fin de décembre, l'Allemagne a essayé d'introduire dans le débat l'idée d'un projet américain. On a relaté alors à Berlin avec complaisance toutes les nouvelles qui arrivaient d'Amérique et d'Angleterre, touchant une prétendue intervention des États-Unis, un projet Harding, et un prêt des banquiers. On a rappelé que le chancelier Cuno a d'excellentes relations aux États-Unis. On a annoncé que l'ambassadeur allemand Wiedfeldt était reçu par M. Hughes, auquel il avait exposé la situation critique de l'Allemagne. On a insisté sur le fait que l'Amérique ne veut pas entendre parler d'une occupation de la Ruhr, on a dit même qu'elle exigerait l'évacuation immédiate de la Rhénanie. Une campagne inouïe de fausses nouvelles s'est abattue sur l'Europe, menée par des agents de propagande allemande et peut-être par des financiers étrangers qui poursuivaient des fins particulières. Les démentis n'ont pas tardé à venir, et l'on s'est aperçu que le gouvernement américain s'en tenait à sa politique de non-intervention. Les accords passés entre banquiers sont une chose, l'apparition d'un projet officiel américain sur le pro-

blème des réparations en est une autre. Rien ne permet de croire que les États-Unis aient la moindre intention de prendre l'initiative d'un emprunt national. Mais la propagande allemande ne s'est pas laissé arrêter par si peu. Elle demandait tout simplement à la France de renoncer à tous ses gages, à l'Amérique de lui prêter de l'argent, à la politique anglo-saxonne d'imposer ses conceptions qu'elle trouve profitables, et elle nous laisse le soin de payer nous-mêmes nos réparations.

Si l'Allemagne avait voulu ajouter un argument à tous ceux qui sont déjà connus, si elle avait voulu prouver qu'il faut prendre des décisions et agir, elle n'aurait pas tenu un autre langage. Une fois de plus, elle rend service en laissant paraître sa mauvaise foi et ses espérances. Toute la France veut, à la pénible histoire des réparations, une conclusion juste. Elle ne rêve pas d'occupation militaire, ni d'actes de force. Elle donnera toujours sa préférence aux décisions qui permettront à nos Alliés de rester avec nous et d'agir avec nous. Elle est éclectique sur les moyens; mais elle veut le résultat, qui est de ne pas être dupée.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Il n'y a pas longtemps qu'Henry Bataille et Edmond Rostand ont livré au public les don Juan qu'ils ont conçus, l'un héros un peu désabusé d'un drame philosophique d'allure Shakespearienne, l'autre éblouissant bohême à bonnes fortunes. M. Pierre Grasset vient de dessiner une nouvelle figure : le *Don Juan bourgeois*. Son héros, Henri Varois, est amené, bien malgré lui, à tenir à trois femmes à la fois et finit par être abandonné par ses trois maîtresses, pour avoir trop hésité à fixer son choix. On voit que le dénoûment l'apparente plus à l'âne de Buridan qu'au héros Espagnol, dont il nous semble d'ailleurs constamment éloigné. Ce n'est pas le fait de laisser venir à soi l'aventure qui constitue le don Juanisme, mais c'est le goût de l'aventure. Henri est un faible, un hésitant, un timoré. Il ne se distingue pas précisément par la fantaisie dans le désir ou par la passion de la conquête. Oui, objectera l'auteur, aussi mon bonhomme n'est-il pas don Juan tout court, mais don Juan bourgeois et j'ai même pris soin d'écrire en pensant à celui de la légende : « Il oubliait le mal qu'il faisait. — C'était un grand seigneur. » Mais cette heureuse insouciance ne nous semble pas tenir à la qualité de grand seigneur, mais à la nature même de don Juan. Henri, lui, mérite simplement d'être appelé l'*incertain*. Quoi qu'il en soit, il ne saurait être question de nier les qualités qui se manifestent dans ce petit livre. Les hésitations et les revirements d'Henri sont très finement dépeints. L'analyse psychologique de ce caractère est menée avec une rare subtilité. Mais les femmes nous restent — sauf une — plus étrangères gentilles silhouettes placées là seulement pour troubler le pauvre don Juan. Le style est d'un véritable écrivain, net, riche et sûr. Il y a une bien jolie description du ciel de Flandre. Mais nous n'aimons pas beaucoup à voir apparaître dans le Nord-Sud le don Juan de Molière et celui de Mozart. Ce n'est qu'un rêve, mais il choque. L'auteur ne nous a pas fait respirer cette atmosphère de fantaisie, qui nous permet de contempler sans étonnement, près du pont des Arts, la petite sirène du *Penses-tu réussir* de Jean de Tinan. Ce n'est là qu'un détail. L'auteur est un artiste. Il a dessiné une grisaille, mais elle est délicieuse.

Dans *Mesure de la France*, M. Drieu la Rochelle décrit les dangers auxquels la diminution de la natalité expose notre pays. Il constate que ce regrettable phénomène a été une des causes du caractère incomplet de notre victoire et s'efforce d'imaginer le rôle que nous pourrons jouer — avec nos forces réduites — dans les grands conflits mondiaux de demain. Dans cet ouvrage les élans lyriques se mêlent curieusement aux arguments statistiques. Une telle combinaison n'est pas sans danger, lorsque, comme M. Drieu, on a du souffle et de l'imagination. Les figures et les comparaisons qui viennent sous la plume de l'auteur sont puissantes et belles, mais on craint qu'il s'inquiète plus de leur forme extérieure que de leur contenu. N'y a-t-il pas quelque exagération par exemple dans l'indignation qui le saisit à l'idée que les Français de 1880 « aient osé faire valoir cette misérable chrysalide qu'était leur corps comme parangon de sensations? » Tout cela parce qu'ils ne faisaient pas de foot-ball. Mais peut-être chassaient-ils ou marchaient-il un peu... Et notre France de 1923 est-elle exactement « un mendiant qui dissimule un poignard »? Mais ce sont les inconvénients ordinaires des grandes dispositions oratoires. M. Drieu est un poète et il faut lui savoir gré d'avoir trouvé de mâles accents pour inciter les Français à proliférer. Sa préface nous est un garant de son ardeur et de sa sincérité. « J'ai vingt-sept ans, y écrit-il, et je suis suspendu à ma plume. Mon culte lucide et dur est un fer chauffé à blanc. »

On vient de publier une excellente traduction des *Contes Espagnols d'Amour et de Mort* de V. Blasco Ibanez. Comme son titre l'indique, ce volume appartient à la série des œuvres de terroir du grand romancier, c'est la veine de *Terres maudites, la Tragédie sur le lac*, etc., celle qui a fait le légitime succès de l'auteur et préparé la fortune de ses grands romans de guerre dont l'heureuse influence a été si considérable en Amérique. Ce sont des histoires de la province de Valence, et si l'on considère la somme totale des meurtres commis dans ce volume, on peut dire que ce sont des histoires de brigands. Pourtant il n'est point question de bandits patentés, mais de ces paysans de la huerta, de ces ouvriers, de ces pêcheurs, dont Blasco excelle à dessiner les rudes silhouettes. Dans ces âmes incultes l'amour fait réapparaître — encore plus aisément qu'ailleurs — la férocité primitive et déchaîne une série de drames poignants qui nous valent autant de contes d'une sauvage puissance et d'un extraordinaire réalisme.

Un nouveau volume de poésies de M. Louis Mercier réunit deux recueils : *les Pierres sacrées* et *les Souffles de la Tranchée*. Ce n'est pas en simulant un alanguissement morbide, ou en cherchant à surprendre par l'étrangeté de ses métaphores que M. Mercier a gagné la faveur du public. Ses vers, d'une facture très classique sont traversés d'un grand souffle de foi chrétienne; l'expression est exacte et simple. L'ensemble donne une impression de force et d'équilibre.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER	78 »	40 »	21 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.